

HISTOIRE, CULTURE ET ARCHIVES sur les arts de combats

Livre 1

Premiers contacts à travers les âges, ...ou les couches d'une première naissance

PREAMBULE 1 : Etude d'un héritage

Vaste idée qu'essayer de relier le passé au présent ! au travers principalement d'articles de journaux et autres documents d'époque. Ma démarche initiale, était de rassembler différentes informations sur le Kendo (dont les articles du journal Sud Ouest en ma possession, découpés au fil du temps, depuis mes débuts dans la discipline, soit à compter : du 1^{er} octobre 1974).

L'objectif était de numériser toutes ces informations pour retracer l'histoire du kendo dans notre région, afin de faire découvrir cette voie parcourue, à la fois aux pratiquants, aux nouveaux arrivants et à la génération sans fil. C'est également essayer de mettre à disposition des témoignages, des liens avec les dynamiques des premiers temps, où des personnes se sont immiscées et investies pour apprendre un temps soi peu, ou encore engagées pour transmettre et partager des savoirs faire, des savoirs être, et des passions :

.....Ne pas oublier l'avant,et ne pas oublier nos précurseurs !

«Les sports de combats à travers les âges» est le titre d'un article publié dans Sud Ouest en 1954, mentionnant pour la deuxième fois : le mot Kendo. Titre évocateur : il était alors aisé de rester sur cette trajectoire en déroulant chronologiquement l'ensemble des publications de la presse locale sur ce sujet.

Un message reçu de ma fille, étudiante au Japon en 2024, perturba cette intention première : un doctorant Japonais de l'université de TSUKUBA lui demandait de vérifier si la traduction anglaise de BUSHIDO écrit par le Marquis de la Mazelière était fidèle à la version française !

Surprise et ignorance totale, je connaissais Inazo NITOBÉ et son ouvrage : « Bushido l'âme du Japon » , mais certainement pas ce Marquis , qui plus est français ! il y avait inévitablement de quoi perdre à la fois son latin, ses quelques mots de japonais, et son shinaï !

Je réussit à récupérer ce document à partir des comptes rendus de l'association franco-japonaise de Paris, qui fut ma 2^{ème} et étonnante découverte !. Cette association, en cette fin du XIX^e et début de XX^e siècle réunissait de nombreux personnages (dont certains célèbres) déjà passionnés par le Japon et sa culture. Son but était d'entretenir et de développer les relations d'amitiés et d'échanges entre les deux pays.

Je ne perdais pas de vue les arts de combats japonais : comment sont ils arrivés en France ? et sur quel terreau se sont ils implantés ? ce qui m'a amené à explorer modestement nos propres arts de combats occidentaux. Autre question, quels ont été ces premiers contacts : France-Japon et inversement Japon-France ? Peut-être devrais-je alors étudier seulement l'histoire du Japon avec ces grands personnages guerriers et batisseurs qui ont transformé ce pays : Oda Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi et Tokugawa Ieyasu ?mais pourquoi ne pas s'approcher alors de ce pays par l'extérieur : que se passait-il à côté et autour, lorsque le Japon était refermé sur lui-même, juste avant son éveil ?

L'histoire étant déjà écrite, il ne me restait plus qu'à récupérer et collecter ces renseignements, à tirer des ficelles pour faire des liens.des liens extensibles que chacun peut se saisir pour explorer par soi même, et pour aller plus loin que mon simple cheminement personnel ! Ni chercheur, ni historien, ni écrivain, ni commercial, ni philosophe, ni intelligent même artificiellement, je n'ai aucun droit de propriété sur ces récits qui ont fait l'histoire et encore moins un intérêt pécunier. J'ai également sourcé autant que soit peu l'information et introduit des liens hypertextes pour aller «chiner». il y a des résumés, des raccourcis, et également des copier coller de textes en espérant qu'ils échappent au copyright. Dans le cas contraire ils seront retirés. Mauvais lyceén, j'ai fait le plan ci-dessous après avoir pratiquement tout rassemblé. J'ai également affiné en dernier ressort, le titre de cet exposé.

Je remercie Sensei Internet qui m'a permis d'accéder à des nombreuses bases documentaires, enregistrements audios et vidéos, telles que l'INA (institut National de l'Audiovisuel, la BNF Bibliothèque Nationale de France, Persée, Gallica,...), des sources diplomatiques et consulaires, des études et comptes rendus de conférences (Association Franco Japonaise de Paris) ou encore (JORRESCAM : Journées de Recherche et de Réflexion sur les Sports de Combats et Arts Martiaux), des bases de données telles que : JACAR (centres japonais pour les documents historiques), et le grenier de mon oncle, avec quelques originaux de magazines de 1903 : la Vie au grand Air.

Par des chemins détournés, parfois de la petite histoire à une plus grande histoire, voici ce que j'ai pu comprendre, découvrir et essayé de retenir.

CONTEXTE HISTORIQUE ET GEOPOLITIQUE

- 1) [L'arrivée d'un premier souffle japonais et inversement français](#)
- 2) [La conservation d'un souffle intérieur](#)
 - 2.1) [la fermeture du Japon \(1650-1842\)](#)
 - 2.2) [la situation de la chine \(1842-1866\)](#)
- 3) [L'émergence d'un nouveau souffle extérieur](#)
 - 3.1) [L'ouverture du Japon \(1853-1867\)](#)
 - 3.2) [L'ère Meiji et les missions militaires françaises](#)
 - 3.3) [La troisième mission militaire française](#)
 - 3.4) [Premières rencontres avec les arts de combats](#)
 - 3.4.1) [De l'école de gymnastique et d'escrime de Joinville à la formation militaire japonaise](#)
 - 3.4.2) [D'une expérience d'un marin français dans un dojo japonais](#)
- 4) [Le premier conflit sino-japonais \(1894-1895\)](#)
- 5) [Le témoignage : une lumière venant de l'orient](#)

DU KENJUTSU AU KENDO MODERNE, SUR DES CHEMINS FAISANT AUX PREMIERES LUEURS DU JOURS

- 1) [approche historique aux aurores du levant](#)
- 2) [Sous l'ombre des expositions universelles](#)
 - 2.1) [L'éclairage des frères Lumières \(1897\)](#)
 - 2.2) [La société franco-japonaise de Paris](#)
 - 2.3) [Une noble approche du Bushido](#)
- 3) [Le renouveau des arts de combats en France](#)
 - 3.1) [La force de la lutte](#)
 - 3.2) [La savate et la boxe française, la canne et le bâton](#)
 - 3.3) [Le maître de chausson, ou le témoignage d'un grand maître](#)
 - 3.4) [Le catéchisme des mauvais coups \(reportage\)](#)
 - 3.5) [D'une boxe venue d'ailleurs](#)
 - 3.6) [De la plume à l'escrime : ...le cap de l'épée](#)
- 4) [La nouvelle révolution de 1889, ou l'arrivée des arts de combats souples](#)
 - 4.1) [Le prêche d'un commissaire \(1901\)](#)
 - 4.2) [Le papier d'un journaliste \(1902\)](#)
 - 4.3) [l'article d'une vie, aux grands airs des photos \(1903\)](#)
 - 4.4) [Une causerie sur un sport inédit : le « Djiou-Djiss »](#)
 - 4.5) [La résistance à la voie de la souplesse](#)
 - 4.6) [D'une victoire japonaise \(1904-1905\) à la fin d'un règne en France](#)

HUMOUR DE FAIM

EPILOGUE

PARTIE I CONTEXTE HISTORIQUE et GEOPOLITIQUE

1) L'arrivée d'un premier souffle japonais et inversement français

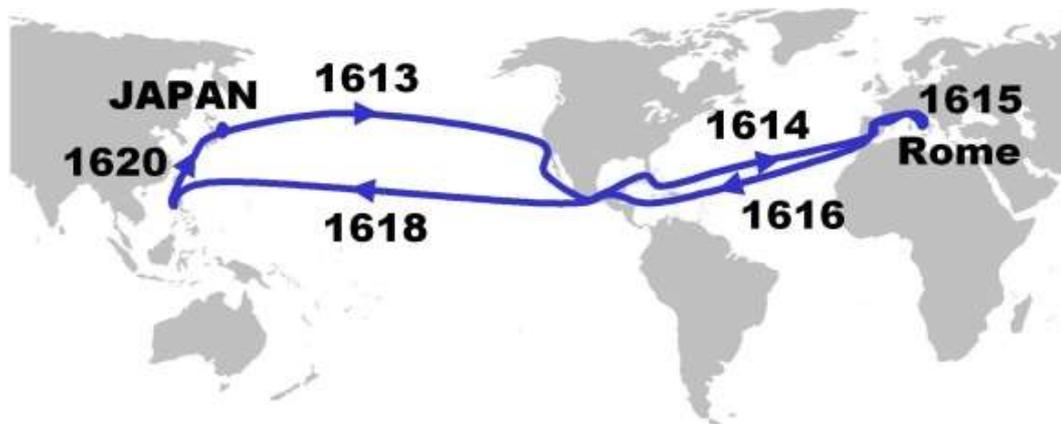
lorsque l'on évoque le Japon, et les premiers étrangers ayant foulés le sol Japonais, on pense certainement aux grands explorateurs de l'époque : les navigateurs anglais, hollandais, espagnols et portugais. Peut-être l'esprit de Marco Polo avec son « [Cipango](#) » avait déjà poussé ces aventuriers à s'aventurer sur ces territoires inconnus. Ce sont bien les portugais, qui ont accompli cet exploit en 1543 en accostant sur [l'île de Tanegashima](#), au sud du Japon.(dont pour la toute petite histoire, nous pouvons encore aujourd'hui en apprécier toute la saveur ! voir [clic](#) !)

Six années plus tard, C'est au tour du premier missionnaire, le jésuite espagnol [Saint François Xavier](#), d'aborder en 1550 à [Hirado, une petite île rattachée à celle de Kyushu](#), accompagné du père Cosme de Torres et d'un autre missionnaire, Juan Fernández. Cette toute première foi chrétienne introduite au Japon, à pour retour, l'envoi en 1585, d'une première ambassade de chrétiens japonais à Rome auprès du Pape Grégoire XIII. Rivalités des ordres religieux, menaces pour le pouvoir en place. **Le christianisme sera ensuite interdit à partir de 1614**, et les missionnaires expulsés.

Inversement peu de gens connaissent, le lieu et la date des premiers japonais ayant posé les pieds sur le sol français. les personnages sont identifiés :

il s'agit de Hasekura Tsunenaga (支倉六右衛門常長², (1571-1622) également appelé Don Felipe Francisco Hasekura. Converti au christianisme, Il dirigea une [ambassade](#) vers la [Nouvelle-Espagne](#) puis vers l'[Europe](#) entre [1613](#) et [1620](#). Suite à de mauvaises conditions de mer entre l'Espagne et l'Italie, il se déroute vers [Saint-Tropez](#). **C'est le premier contact direct connu entre Français et Japonais**. Sa mission était d'établir des relations commerciales entre le Japon et l'occident en échange de droits pour les missionnaires.

THE TRAVELS OF HASEKURA TSUNENAGA



Sources :

- [Hasekura Tsunenaga — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)
- [Premier contact historique entre le Japon et la France | Fudoshinkan - le magazine des arts martiaux](#)
- [Connaissez-vous Hasekura Tsunenaga, le Japonais de Saint-Tropez ? \(radiofrance.fr\)](#)
- [6 octobre 1615 : un - Nice-Matin \(nicematin.com\)](#)
- [SHUSAKU ENDO « l'extraordinaire voyage du Samourai Hasekura » Edition Buchet/Chastel\)](#)
- [Un Japon révé : du XVIe au XVIIIe siècle | Gallica \(bnf.fr\)](#)

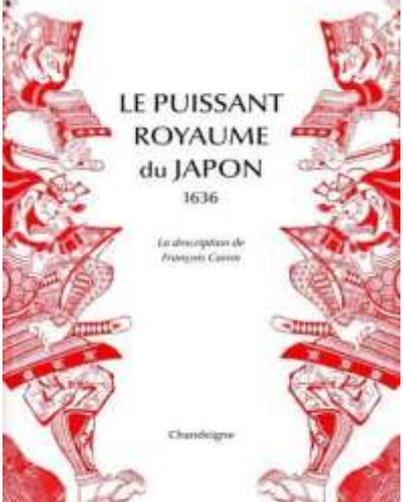
Société Franco-Japonaise de Paris fondée en 1900 (extrait ci-dessous :)	Statue de Tsunenaga La Havane (CUBA)	Statue of Hasekura Tsunenaga (Coria del Río, Province de Séville, Andalousie)
<p>on cite tout spécialement Otomo, Arima et Omoura, tous trois de Kiou-shiou. Dans les dernières années du règne de Nobunaga, ces trois seigneurs envoyèrent une ambassade à Rome, dont Voltaire parle en ces termes :</p> <p>« La célèbre ambassade de trois princes chrétiens japonais, au pape Grégoire XIII, est peut-être l'hommage le plus flatteur que le Saint-Siège ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'Évangile, et où les seuls Hollandais sont reçus, à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien et peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous; aujourd'hui leur tête y est à prix »</p>		 <p>En octobre 1614, une délégation japonaise conduite par Hasekura Tsunenaga s'installe à Coria del Río (Espagne). Cette ville sévillane ajoute ainsi à son héritage romain et mauresque un lien étroit avec le Japon. Cette présence est encore dans les mémoires et a été perpétrée par quinze générations d'Andalous dont le nom de famille « Japon » évoque leurs ancêtres.</p>

Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96890965.r=VOLTAIRE?rk=21459;2> p38
Conférence de M. Nagaoka : les premières relations de l'Europe avec le Japon p35 à 48
[Les mirages chinois et japonais chez Voltaire](#)

Inversement, l'un des premiers Français foulant les terres du Japon, serait l'explorateur et aventurier **François Caron en 1619**, qui, après y avoir séjourné plus de 20 ans, retournera en Hollande, puis en France. En 1664, il sera nommé par Colbert, à la tête de la Compagnie Française des Indes Orientales nouvellement créée. Son histoire est racontée ci-dessous :

[François Caron \(explorateur\) — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

et ci-après :

	<p>Le Puissant Royaume du Japon, de François Caron - Welcome to Nebalia (over-blog.com)</p>
---	---

2) La conservation d'un souffle intérieur

2.1) La fermeture du Japon (1650-1842)

Le **sakoku** (鎖国², littéralement « fermeture du pays »), initialement **Kaikin** (海禁², littéralement « mer interdite »), est la politique commerciale japonaise instaurée lors de l'époque d'Edo (précisément entre 1650 et 1842) par Iemitsu Tokugawa, shogun de la dynastie des Tokugawa. La politique commence avec l'expulsion des missionnaires chrétiens, puis la limitation des ports ouverts aux étrangers, l'interdiction d'entrer ou sortir du territoire pour tout Japonais sans autorisation sous peine de mort, l'expulsion de tous les étrangers illégaux et la destruction des navires militaires hauturiers.

Sources :

[La première évangélisation du Japon XVI^e-XVII^e s. Perspectives japonaises Histoire et missions chrétiennes 2009/3 Revue Histoire et missions chrétiennes 2009/3 | Cairn.info](#)

[Le samouraï Anjiro Anjirō — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

« Silence » de Shusaku Endo (célèbre romancier japonais) ou encore

« Silence » du cinéaste Martin Scorsese racontant l'histoire des missionnaires jésuites portugais au Japon au cours du XVII^e siècle.

Les 26 crucifiés de Nagasaki

2.2) La situation de la Chine (1842-1866)

Il est également important d'aborder ce contexte géopolitique : la situation de la Chine et des puissances occidentales dans cette partie du monde.

La Chine est convoitée par les puissances occidentales qui souhaitent accéder à son marché intérieur. Ce sont les anglais qui sont les plus engagés avec l'ambition entre autre d'exporter leur industrie textile. Les autres Nations essaient de suivre ce même chemin : commerce mais également évangélisation (France et Etats Unis). Depuis 1773 déjà, le Royaume Uni fait commerce de l'opium en provenance de Perse et d'Indes jusqu'à Canton, malgré des interdictions répétées des autorités chinoises. En 1839, la sécurité des marchands est compromise, les anglais décident alors une intervention militaire, qui aboutira à la prise de Changai et de Nankin.

Cette 1^{ère} guerre de l'opium prend fin en août 1842 et accorde des avantages commerciaux, économiques, douaniers et judiciaires aux anglais. L'île de Hong Kong devient alors colonie britannique. Les autorités chinoises contraintes et forcées, préférèrent éviter ainsi tout mouvement éventuel anti-dynastie Qing, parmi sa propre population.

En juillet 1844 la France et les Etats Unis obtiennent des avantages commerciaux et sont autorisés à poursuivre le développement de leurs œuvres missionnaires.

A Canton, des émeutes sérieuses se produisent : les exportations anglaises concurrencent l'artisanat local, et l'ouverture d'autres ports modifie les schémas habituels de transports de marchandises, mettant au chômage de nombreux bateliers et transporteurs. Les autorités Chinoises laissent « pourrir » la situation, sachant qu'un nouvel empereur « Hien Fong » monte sur le trône, l'intérêt de l'empire chinois est de renforcer l'autorité de la dynastie mandchoue en poste. Cependant, un mouvement révolutionnaire apparaît : la rébellion des Talpings. (La défaite de 1842, la présence des anglais, les difficultés financières et du commerce, les mauvaises récoltes de 1846-1847) sont autant d'éléments de mécontentement. Deux sociétés secrètes apparaissent alors :

- la société de la Triade dont l'objectif est de remplacer la dynastie Mandchoue (Qing) au pouvoir, par une dynastie chinoise,
- la société des Adorateurs de Dieu dirigée par un fanatique religieux « Hong » syncrétique qui arrivera à monopoliser 120000 hommes contre les garnisons Mandchoues. Il contrôle alors le centre de l'empire.

La guerre civile dévaste les régions chinoises les plus riches et entrave le développement du commerce des occidentaux. Royaume Uni, France et Etats Unis souhaitent renégocier les traités de 1844, quitte à employer la force, pour obliger le gouvernement impérial affaibli à ouvrir plus largement la Chine.

[Deuxième guerre de l'opium \(1856-1860\)](#), Anglais et Français s'unissent et en fin d'année 1857, et après un ultimatum, bombardent la ville de Canton puis l'occupent une nouvelle fois. L'escadre franco-anglaise fait également le forcing en mai 1858 devant l'embouchure de Pei-ho, (dont le fleuve passe par la ville de Tongzhou à quelque dizaines de kilomètres de Pékin). De ce blocus, ils obtiennent l'élaboration de nouveaux traités plus favorables. Toutefois la ratification de ce traité en juin 1859 est compromise par les chinois qui bloquent à leur tour l'embouchure du Pei-ho. La France et la Grande Bretagne pour ne pas subir un échec retentissant et perdre toute influence en Chine, lèvent en conséquence un [corps expéditionnaire \(7000 français et 11000 anglais\)](#) qui avanceront jusqu' à Pékin. En octobre 1860, ils obtiennent la ratification du traité de 1858, avec des conditions complémentaires d'ouverture de la Chine plus importantes. Cependant la situation économique reste toujours « plombée » par la rébellion des Taiping, et pour s'y soustraire, seule une assistance militaire (armes, munitions et formation militaire) serait la bienvenue aux troupes impériales. Une coopération est alors organisée avec le pouvoir Mandchou en place: Grande Bretagne et France participent aux opérations. Le gouvernement des Taiping tombe : les puissances étrangères accèdent alors au marché intérieur de la Chine, la dynastie mandchoue (Qing) se renforce et c'est l'impératrice douairière [Cixi, \(ou Tseu-Hi\)](#) qui à partir de 1861 exercera en fait la réalité du pouvoir, derrière le « rideau » des différents trônes impériaux, jusqu'en 1908

CARTE DE L'EXTRÊME ORIENT ET INFLUENCES



Sources :

« La question de l'extrême Orient 1840-1940 Pierre RENOUVIN »

3)

L'émergence d'un nouveau souffle extérieur

3.1) 1853 L'ouverture du JAPON

De cette situation géopolitique, l'empire Japonais ne peut plus rester fermé et isolé. Il intéresse plus particulièrement les Etats-Unis et la Russie, en raison des escales portuaires qu'il pourrait offrir sur les routes maritimes conduisant à la Chine. C'est donc en 1853 que le commodore Perry se presse devant le Japon et remet une lettre adressée par le Président des Etats Unis, pour la signature d'un traité d'amitié et de commerce, devançant l'escadre Russe qui a appareillé dans ce même but. Il reviendra en mars 1854 avec une escadre renforcée et obtiendra l'ouverture de ports. Les Etats Unis obtiendront dès 1857 l'ouverture de ports. Angleterre, France, Hollande, réaliseront des conventions analogues, suivi par la Russie et le Portugal

1856



L'un des bâtiments du kobusho

La structuration des troupes shogunales s'organisent vers 1850, et pour stimuler les guerriers japonais affaiblis par plus de 200 ans de paix, le Bakufu crée à EDO en 1856 une école d'arts martiaux, académie militaire, le « kobusho » s'adressant aux gardes officiels. Le Kobusho enseignait non seulement le Kenjustu, mais aussi le [sojutsu](#) (la lance), le [hojutsu](#), kyujutsu, jujutsu.... Les élèves samourais préféraient la tradition du sabre, à l'instar des autres apprentissages tels que la manipulation des fusils. Toutefois un deuxième établissement sera créé 2 ans plus tard dans cette spécialité. En 1866 : Le Kobusho sera fermé, puis transformé en école de formation des instructeurs de Hojutsu.

[sakikabara kenkichi - Recherche \(bing.com\)](#)

1858 : C'est la première délégation officielle conduite par le [Baron GROS](#) qui permet la signature le 09 octobre, du traité de paix et d'amitié entre la France et le Japon, permettant l'ouverture au français de 5 ports ([Hakodate](#), [Kobe](#), [Nagasaki](#), [Niigata](#) et [Yokohama](#)) ainsi que la ville d'Edo et d'Osaka. Ce traité avait été traduit en katakana par l'interprète français [Eugène-Emmanuel MERMET-CACHON](#) prêtre français, qui avaient pu séjourner dans les Iles Ryu Kyu et apprendre la langue. Au total, la Société des Missions Etrangères de Paris avait pu envoyer 8 prêtres depuis 1846, dans l'espoir de pouvoir pénétrer le Japon.

1862 Le gouvernement shogunal ([Bakufu](#)) publie des mesures pour organiser ses troupes militaires en 3 armes : infanterie, artillerie, cavalerie, à l'image des troupes européennes. Un besoin d'instructeurs se fait ressentir

1864 : [Léon ROCHES](#), ministre de France arrive au Japon et obtient la confiance du Bakufu, même si des incidents contre les étrangers se produisent dans des fiefs du sud (Incidents des marins du [Sémiramis](#) et du [Dupleix](#) tués aux combats de [Shimonoseki](#) le 5 et 6 sept 1864).

1865 : Une ligne maritime est ouverte entre la France et le Japon, et contribue à relancer l'industrie et le commerce de la soie. Les élevages de vers à soie avaient été sérieusement affectés par la pébrine en France quelques années auparavant. Graines et balles de soie sont expédiées de Yokohama à Lyon qui devient capitale de l'industrie Textile. Vers 1872, la première filature industrielle de soie sera construite Au Japon à Tamioka afin de répondre aux demandes étrangères en plein essor.

3.2) L'ère Meiji et les missions militaires françaises

1866 : Une mission militaire française de 15 instructeurs, conduite par le chef d'Etat Major, **Charles CHANOINE** est envoyée au Japon ; Elle sera charger de former à l'entraînement militaire, les soldats japonais et d'organiser une armée de terre moderne

1867 : le Bakufu est déposé au profit de l'autorité de l'empereur, des troubles se produisent et une guerre civile éclate de 1868 à 1869 (**guerre de Boshin**) ou le capitaine d'artillerie, Jules BRUNET, appartenant à la mission militaire française, se fait remarquer.

Parmi ces troubles : des marins du Duplex seront massacrés à **Sakai le 8 mars 1868** (cf. **Conférence du consul de France du 18/12/1906 sur les monuments commémoratifs français au Japon**) cf. Bulletin de la société franco-japonaise de Paris p24 à 51)

La mission militaire est installée à Otamura, proche de Yokohama. Elle se focalise sur l'instruction des cadres japonais et non pas sur les soldats. Le constat de **Charles CHANOINE** est éloquent : insuffisances physiques militaires (absence de gymnastique, courses) bien éloignées d'un entraînement dans une salle d'armes, insuffisance de manuels occidentaux sur la tactique et l'art militaire, insuffisance de connaissances scientifiques, (mathématiques,...) carences en écoles militaires et instructions, Equipements : difficultés des Japonais à s'habituer au port de chaussures à la place de sandales, défaut d'atelier et d'usines militaires (fourriers, harnachements, armement, poudre, fonderie spécifique.....)

Sources :

Vidéo sur l'histoire de Jules Brunet : <https://youtu.be/GNsswwE3VZI>

Le véritable dernier Samourai : l'épopée japonaise du capitaine Brunet | Cairn.info

Le très bon reportage (vidéo) sur l'incident de Sakai

Histoire d'Eugène Collache « une aventure au Japon 1868-1869 », dans **Le Tour du Monde no 707, 1874**



L'équipe militaire avant le départ pour le Japon (1866). Jules Brunet (officier coiffé, assis à la gauche du capitaine Chanoine qui est debout au centre)



L'empereur MEIJI : **MUTSUHITO**, qui régna du 03/02/1867 au 30/04/1912



Le dernier Shogun : **TOKUGAWA Yoshinobu** Qui régna de janvier 1867 au 3 mai 1868



(ici en uniforme français)

Anecdote : d'un shogun aux arts martiaux

Le duc **Tokugawa Yasuhisa** est le troisième président de l'[International Martial Arts Fédération](#), fondée en 1952, qui est la plus ancienne et prestigieuse fédération d'arts martiaux japonais. Il est l'arrière-petit-fils de [Tokugawa Yoshinobu](#) (1837-1913), dernier [shogun](#) du Japon. Il est aujourd'hui le 18^e shogun descendant de [Tokugawa Ieyasu](#) (1602-1674). Depuis janvier 2013, il est également prêtre en chef (*gūji*) du sanctuaire shintoïste [Yasukuni-jinja](#).

L'ère Meiji (1868-1912) (= »gouvernement éclairé «).

La rébellion pro-Tokugawa à laquelle a participé Jules Brunet et 8 autres français, est étouffée par les forces de l'empereur Meiji sur l'île retranchée **d'Ezo**, où [Enomoto Takeaki](#) avait pu constituer une république indépendante. Le [Stonewall](#) (rebaptisé Kotetsu) cuirassé à vapeur **construit à Bordeaux en 1863**, passé sous pavillon Danois, puis Américain, puis vendu au Japon, sera récupéré par le nouveau gouvernement Meiji. Il interviendra dans cette [guerre de Boshin](#) et deviendra « le fer de lance » des forces navales japonaises.



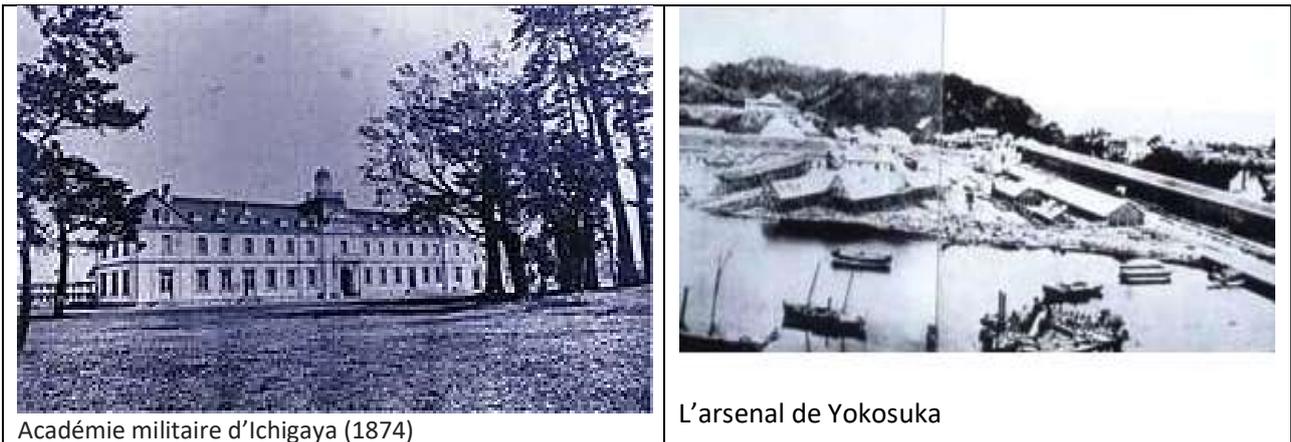
Vaincus, les résistants d'Ezo capitulent mais les français trouvent une échappatoire en s'embarquant sur un navire français le Coëtlogon. Cette première mission militaire française s'est terminée dès le basculement du pouvoir du Shogun vers le nouveau pouvoir de l'empereur Meiji, soutenu par les clans du sud (Satsuma, Chōshū, Tosa) et la politique anglaise de [Sir Harry Parkes](#).

3.3) Mission diplomatique Japonaise et 2^{ème} mission militaire française (1871-1880)

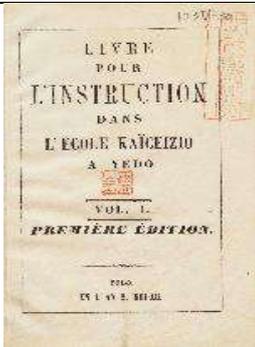
Le Japon se transforme et se modernise suite à la pénétration des influences occidentales en extrême orient et par la volonté de ses propres réformateurs japonais, s'appuyant sur sa noblesse militaire devenue instrument de sa rénovation. En 1871 une mission diplomatique japonaise ([mission Iwakura](#)) se rend aux Etats-Unis puis en Europe dans le but de renégocier les traités inégaux, mais également collecter des informations dans les domaines économiques, scientifiques, éducatifs, politiques et militaires. Elle reviendra au Japon en 1873. En 1876, Le port du sabre est interdit par décret impérial, la classe des samourais est dissoute et les arts martiaux tombent en désuétude avec l'introduction des techniques militaires occidentales. Le pouvoir impérial souhaite absolument réformer son armée appartenant initialement aux clans, par un système moderne centralisé, renforçant son pouvoir national et asiatique, ainsi que son entrée dans la sphère des grandes puissances. En dépit de l'apport des militaires français et des liens étroits qui s'étaient noués avec l'ancien régime shogunal, des agissements personnels de quelques français dans le camp des rebelles à Ezo, ou encore de la défaite de la France face à la Prusse durant la guerre 1870-1871, le pouvoir impérial choisi de faire appel au savoir-faire français pour la restructuration de son armée de terre. C'est un nouveau succès pour la diplomatie française, qui après s'être trouvée dans des situations très embarrassantes regagne une grande partie de son aura auprès du nouveau pouvoir impérial. [De 1872 à 1880, 39 français travaillent dans le cadre de la deuxième mission militaire française au Japon](#), conduite par [Charles de MARQUERIE](#), puis par [Claude MUNIER](#).

Organisation et restructuration de l'armée de terre impériale : Ils participent à la création de 4 établissements militaires dont des écoles de sous-officiers et officiers « Gakko [TOYAMA](#) », une école de tir, une académie militaire à ICHIGAYA, une usine de poudre à canon et ateliers divers de fournitures, un

arsenal de fabrication d'armes et de munitions à [Yokosuka](#), choisi comme port militaire stratégique dès 1865 par l'ingénieur français [François-Léonce VERNY](#)



De nombreux ouvrages français sur les pensées politiques furent traduits au début de l'ère Meiji. Citons parmi les divers intellectuels traduits : Montesquieu (1689-1755), Voltaire (1694-1778), Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), Alexis de Tocqueville (1805-1859), etc.....ainsi que des manuels français militaires (règlements, tactique, techniques), d'instruction et d'apprentissage du français. Aux trois armes (infanterie, cavalerie, artillerie), sera ajouté un corps de génie militaire, ainsi qu'une musique militaire créé par les instructeurs français (Gustave Dragon, puis [Charles Leroux](#)).

 <p>Biographie de Napoléon publiée 1857</p>		 <p><i>Hōkoku hohei enpan shōtai senpō</i>, Matsushirohan Heiseikyoku, 1869 Une traduction de l'organisation militaire française [特 39-893]</p>
 <p>Montesquieu l'esprit des lois traduit par Noriyuki (1840-1923)</p>	 <p>Alexis de Tocqueville <i>De la démocratie en Amérique</i>,</p>	 <p>Jean Jacques ROUSSEAU <i>Du Contrat social, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes et Émile, ou De l'éducation</i></p>

Sources : <https://www.ndl.go.jp/france/fr/index.html>

La loi de janvier 1873 instaure le service militaire obligatoire, Le service actif est de 3 ans pour l'armée régulière. Les personnes non incorporées sont dirigés vers une armée nationale (ou milice) chargée en cas de guerre de la défense du territoire. 1877 est la dernière guerre intérieure, dite [rébellion de Satsuma](#),

conduite par [Saigo Takamori](#). Ce clan (qui avait participé à la restauration de l'empereur MEIJI, contre le shogunat) rentre en opposition contre la politique impériale de modernisation trop rapide : l'administration créant de nouveaux pôles intellectuels, économiques, et de pouvoirs, l'abolition des statuts et privilèges (exemple : ceux des domaines féodaux remplacés par des préfectures (ken)) et la perte des valeurs anciennes.

Au cours de cette révolte, une unité policière du pouvoir impérial les [Battotai](#), composée d'anciens samouraïs, se distinguera en combattant au sabre les rebelles à [Tabaruzaka](#). Leur succès aura par la suite une incidence non négligeable sur le retour du kenjutsu et les valeurs du bushido. La Bataille ultime se terminera sur la colline de [Shiroyama](#) (près de Kagoshima), où 500 samouraïs encerclés livreront leur dernier combat héroïque, et où [Saigo Takamori](#) blessé effectuera le Seppuku.

Durant toute cette période de mutation politique, industrielle, économique, administrative, et militaire, de jeunes officiers sont envoyés en Europe (dont le futur [amiral Togo](#) en Angleterre) ainsi que de nombreux étudiants futurs responsables, ingénieurs et cadres techniques. Le développement économique est tourné vers les industries textiles et métallurgiques. La participation des étrangers (ingénierie technique et finance) est également très importante.

Le gouvernement de Meiji cherche à renégocier les traités inégaux avec les grandes puissances (afin d'obtenir l'abolition de l'extraterritorialité et la restauration de l'autonomie tarifaire) mais il est confronté au rejet des pays concernés en raison de l'absence d'une législation moderne au Japon.

Dans l'urgence le gouvernement Meiji décide de s'appuyer sur la législation française, modèle de référence de nombreux pays européens. Le gouvernement invite successivement [Georges Hilaire BOUSQUET](#) (de 1872 à 1878) puis Gustave [Émile BOISSONADE](#) (de 1873 à 1895) pour qu'ils élaborent les codes juridiques japonais. [Émile BOISSONADE](#) enseignera le droit français dans plusieurs écoles comme le Myoboryo. Puis prendra la direction en 1875 du Bureau de législation, où il rédigera le Code de procédure pénale et l'ancien code pénal, en s'efforçant de faire abolir la torture. En 1879, il commença à rédiger le projet de Code civil qu'il n'acheva qu'après plus de 10 ans. Toutefois ce projet, repris par les juristes japonais sera modifié selon le modèle Prussien. BOISSONADE rentrera en France en 1895, déçu par l'échec de son code civil.

1880 sonne au mois de juin, la fin de la deuxième mission militaire française au Japon. A partir de cette date, des influences germanophiles apparaissent au sein des hautes autorités militaires japonaises. Le besoin d'une nouvelle école pour officiers supérieurs se fait ressentir sous la direction centralisée de l'état-major japonais. Cette école [Rikugun daigakko](#) est créée en avril 1883 et sera confiée à un officier allemand en dépit de la désapprobation de la légation française. Les 3 influenceurs japonais qui ont séjournés et étudiés en Allemagne, ([Katsura](#), [Yamagata](#), [Kawakami](#)) et dont 2 deviendront ministres, sont souvent opposés aux mesures prises par les missions militaires françaises et ont conservé une admiration pour le modèle Allemand victorieux sur la France en 1870. De plus l'Allemagne est favorable à la renégociation des traités inégaux en vigueur au contraire des autres puissances. Plus de 2382 occidentaux sont présents en 1883 sur le sol japonais (dont 1094 anglais), alors qu'en 1875, 300 étrangers participaient, à la création des premières usines types, et à la formation des personnels japonais.

3.4) La troisième mission militaire française (1884-1890)

La Marine quant à elle sera développée par le soutien des anglais jusqu'en 1886, (après l'avoir été par les hollandais jusqu'en 1859), mais sa construction navale sera réorganisée par un ingénieur français [Emile BERTIN](#) jusqu'en 1890. Celui-ci créera une marine moderne et développera très vite des arsenaux. À son départ, il sera considéré dans le monde entier, comme le créateur de la marine militaire moderne japonaise, qui devait quelques années plus tard amener le Japon au rang des premières puissances navales mondiales.

1885 le nouvel officier supérieur de l'armée Allemande [Jacob Meckel](#) prend ses fonctions à l'école supérieure de Guerre en 1885. Il supprimera peu à peu l'approche française, consolidera la formation des officiers supérieurs (futurs officiers d'état-major) dans la stratégie, la tactique, l'organisation. Il fera effectuer des manœuvres ou exercices pratiques sur le terrain à la place de cours « académiques français », et augmentera la force des commandements. C'est le modèle Allemand qui sera adopté y compris dans la constitution Japonaise, (rédigé par des juristes allemands), par similitude aux organes de pouvoir et de gouvernance de l'empire allemand, laissant à l'exécutif un rôle de plus large indépendance à l'égard du pouvoir législatif. Au Japon, c'est l'empereur qui détient tous les pouvoirs de l'Etat, s'il gouverne avec un ministère et un conseil privé, la diète qui détient le pouvoir législatif, reste sous l'autorité de l'empereur. Son pouvoir est de nature divine et il est vénéré et également propagé par la religion shintoïsme, religion d'état

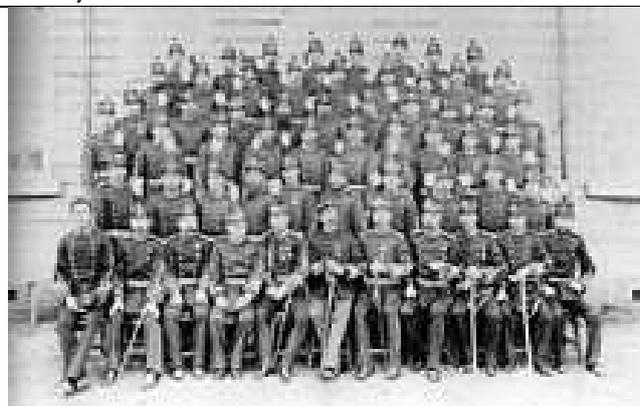
On peut alors affirmer que le Japon est passé en 20 ans d'un régime de monarchie féodale, à celui de monarchie absolue, pour terminer par une monarchie constitutionnelle.

3.4) Militaires ou civils français : première rencontre avec les arts martiaux :

Certains membres de la troisième mission militaire essayent également d'apprendre les arts martiaux japonais : Il s'agit de : Etienne [de Villaret](#) et de [Joseph Kiehl](#) qui deviennent membres du dojo de [Sakakibara Kenkichi](#). Ce maître les initie à cette forme d'escrime (kenjutsu), faisant d'eux les premiers étudiants occidentaux des arts martiaux japonais.

Sources: Meiji Budo-shi ("A History of Budo in the Meiji Period") Watanabe Ichiro, 1971

Étienne de Villaret (29 octobre 1884 – 28 octobre 1887). Lieutenant (stratégie, théorie et technique du tir).



Le Capitaine De Villaret au centre avec ses élèves Japonais

Joseph Kiehl (27 septembre 1884 – 24 juillet 1887). Maître d'armes et maréchal des logis (professeur d'éducation physique et escrime)



<p>Pendant ses premières années d'initiation militaire, il passe par l'école de tir du Ruchard où il enlève le premier prix d'ensemble, et par l'école de gymnastique de Joinville où il reçoit le prix unique d'escrimes diverses. Le lieutenant de Villaret, désigné pour faire partie de la mission militaire, s'embarqua au Havre pour New York, traversa les États-Unis et fit la traversée San Francisco-Yokohama. Peu après, il rejoignit Tokyo. Parti comme lieutenant, il fut nommé capitaine le 30 décembre 1884 et, le 28 décembre 1886, il recevait du gouvernement japonais la décoration de l'ordre du Soleil levant.</p> <p>Il enseigne à l'École militaire de Toyama. En plus de donner des cours d'instruction, Étienne de Villaret rédige tout un recueil sur l'histoire et la société japonaises, ainsi qu'un ouvrage sur la numismatique nipponne.</p>	<div data-bbox="1038 165 1273 568" data-label="Image"> </div> <p>Le chef de la 2^e mission militaire : Claude MUNIER (qui Remplace MARQUERIE), recevra de l'Empereur en mai 1880, un sabre Japonais (1), en guise de remerciements des services rendus par les Français au Japon. A partir de cette date, les instructeurs seront peu à peu remplacés, par des instructeurs japonais.</p>
	<p>(1) Ce n'est donc pas Jules Brunet qui le reçoit, tel que vu dans le film « le dernier samouraï »</p>

Sources : Hall : [les missions militaires françaises au Japon entre 1867 et 1889 \(Thèse de Masaya Nakatsu\)](#)

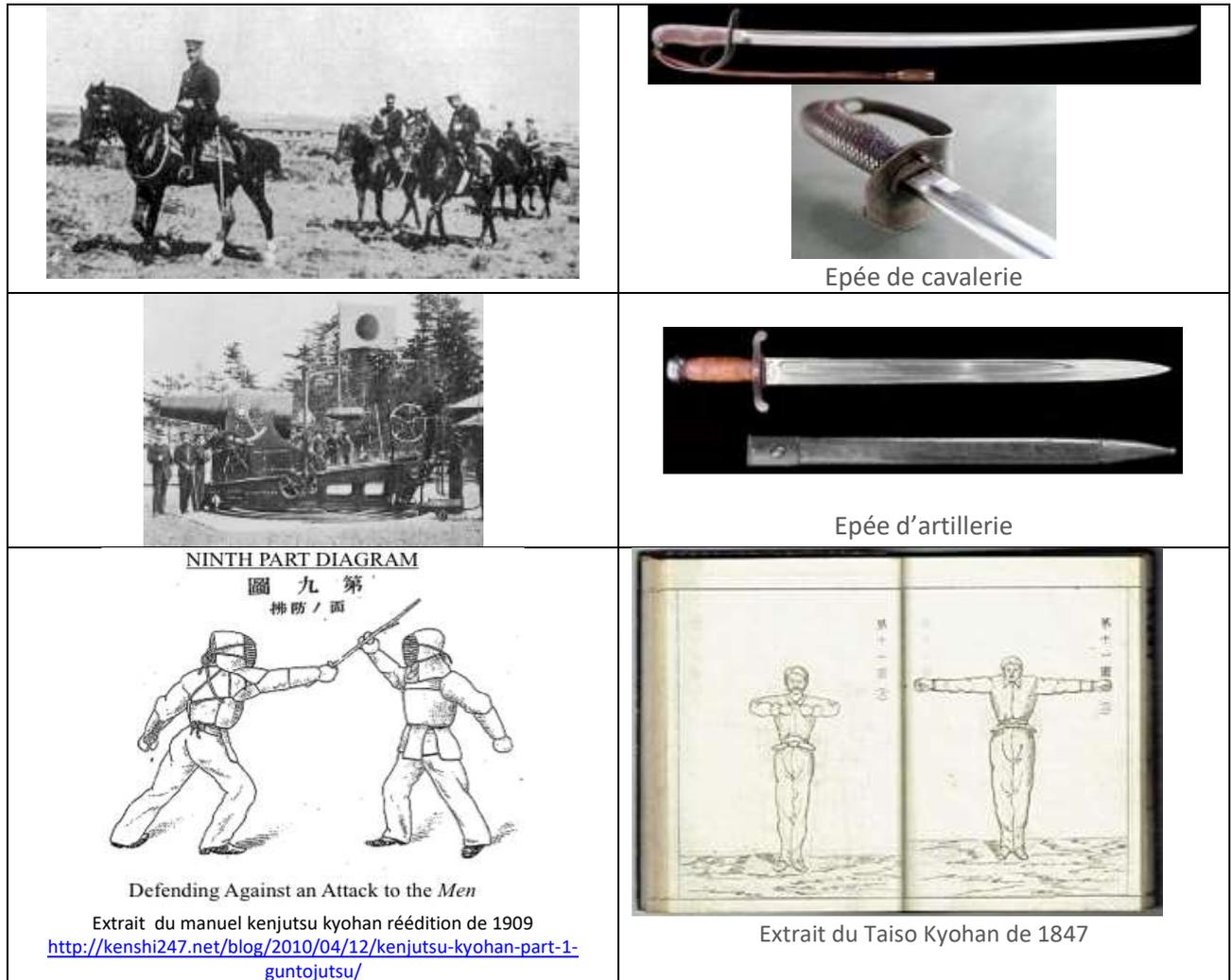
Autres sources : [Les Japonais au garde à vous - ZOOM Japon](#)

3.4.1) De [l'école de gymnastique et d'escrime de Joinville en 1852](#) à la formation militaire Japonaise

Cette école a pour but de former les militaires pour homogénéiser la pratique des activités physiques. Joinville deviendra une véritable usine à maîtres d'armes, (mais pas que..), qui s'exporteront à nouveau à travers le globe. Elle créera aussi un nouvel engouement pour l'escrime qui conduira lentement vers le sport que nous connaissons aujourd'hui.

La méthode s'implantera notamment au Japon, où une mission française est envoyée en 1866 pour aider à la formation d'une nouvelle armée japonaise. La mission tournera court, et ne reviendra au pays qu'en 1872, mais l'escrime française sera solidement ancrée dans les années 1880, avec la publication de la traduction en japonais du manuel de Joinville en 1889. Cette méthode laissera ses traces dans les techniques plus tard mises en place par l'école de [Toyama](#) tels que le [juken-jutsu](#) et le [gunto-jutsu](#) lors de la deuxième mission militaire.

[Juken-Jutsu](#) et [Gunto-jutsu](#), respectivement techniques de la Baïonnette et du sabre à une main seront enseignées par les militaires français dans les différentes académies militaires dont la Toyoma Gakko. Peu à peu elles évolueront et seront modifiées par les instructeurs japonais. Le [Juken-Jutsu](#), qui combine technique de baïonnette au fusil et technique de la lance deviendra plus tard le [Jukendo](#) et se dissociera de la technique à la baïonnette seule (hors fusil) qui intégrera des mouvements puisés dans l'art du kodachi et qui deviendra à son tour le [tankendo](#). Quant au [Gunto-jutsu](#), qui se base sur la pratique du sabre occidental à une main, si sa technique perdurera dans la cavalerie, elle s'estompera pour une pratique à deux mains adaptée aux militaires.



Sources : Kendo magazine n°3 sept 2021. Cnkdr, Kendo magazine n°4 nov. 2021. Cnkdr (Traduit par Dominique POUCHARD) Tavernier, B. « Forsaken Kendo ». *Kendo World Magazine*, 7 (2014).

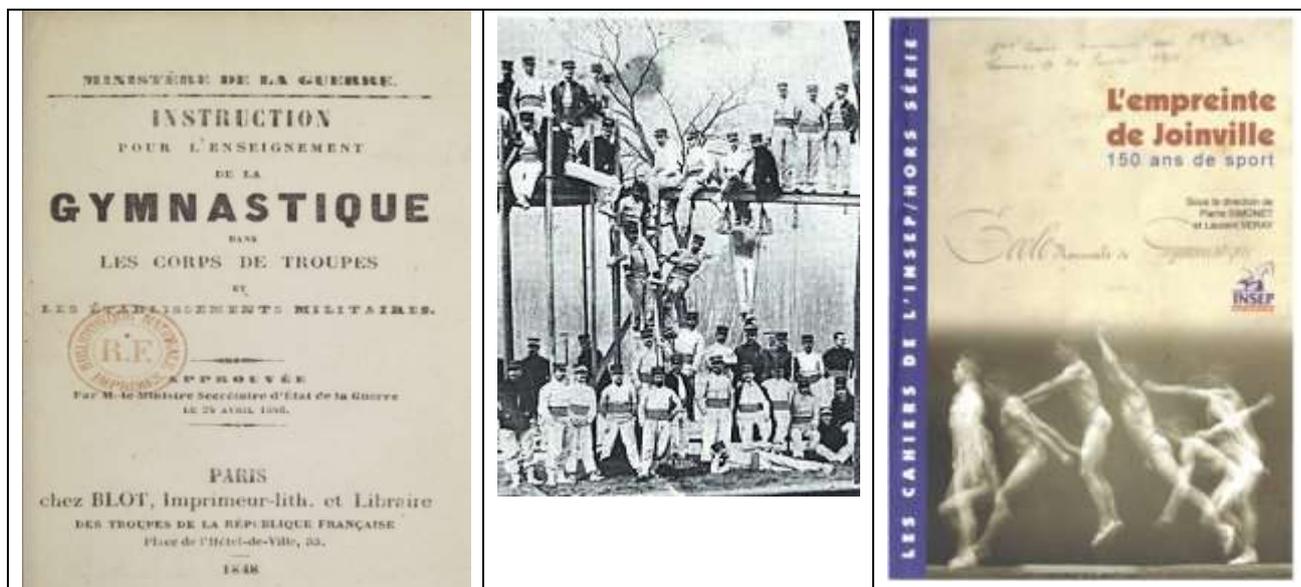
[Baptiste Tavernier - De la pertinence des arts martiaux de nos jours \[Interview Part 2/2\] \(youtube.com\)](#)

Quant à la gymnastique, déjà inscrite dans cette école en 1870 à Toyoma, elle entrera dans les cursus de formation des écoles militaires à partir des 1875, aidé par un manuel français publié en 1847 :

Ministère de la Guerre (1847) *Instruction pour l'enseignement de la gymnastique dans les corps de troupes et les établissements militaires*, bibliothécaire militaire de J. Dumaine : Paris, p. 200, 及び巻末付図. Et traduit en japonais en 1874 : le *Taiso kyohan*.

Plus tard, elle sera également diffusée dans les écoles secondaires à partir de 1883, le ministère de l'Éducation ayant ordonné la mise en œuvre de *hohei soren* (entraînement de l'infanterie) et de *heishiki taiso* (exercices militaires), en plus de la gymnastique normale.

[\(source du Taiikugaku kenkyu \(Journal japonais de l'éducation physique, de la santé et des sciences du sport\)\)](#)



Bref retour historique sur l'école de Joinville :

Depuis plusieurs années, l'État-Major français avait perçu, outre la formation à l'escrime, l'intérêt de la gymnastique dans la préparation et l'entraînement des soldats. C'est [Francisco Amorós](#) qui introduit l'utilisation d'agrès et sa méthode rédigée en 1830, retient toute l'attention de l'Armée ainsi que des structures privées où apparaissent les premières salles de sports et gymnases. Son influence deviendra décisive après la publication d'un document en 1846 (« Instructions pour l'enseignement de la gymnastique » F.Amorós 1846) (voir photo ci-dessus), qui fondera les bases de la gymnastique militaire et scolaire. Un besoin important de formation d'instructeurs et de maîtres apparaît alors immédiatement. C'est en 1852 qu'est créée l'École de Joinville qui sera dirigée par deux collaborateurs de F.Amorós : [Alexandre- Napoléon LAISNE](#) et [le commandant d'ARGY](#). Outre l'aspect militaire, l'enseignement de cette discipline permettra son développement dans les établissements scolaires selon les directives de l'instruction publique. A.N. LAISNE y contribuera pleinement, mais sera également sollicité par le milieu médical. En effet, l'étude scientifique des gestes et des mouvements, les progrès de la médecine, font naître les premières thérapies de soins à base de gymnastique, de frictions et de massages. (avril 1855). Une thèse en 1863 du [Dr Estradère](#) et celle du [Dr Gustave Chancereau](#) sur l'histoire de la gymnastique médicale sèmeront les prémices de la future kinésithérapie et de la médecine orthopédique.

Voici ci-après le reportage diffusé dans le journal « la vie au grand air n°272 » du 26/11/1903

LA VIE AU GRAND AIR

La Culture physique dans l'Armée

Heureux essais d'un procédé nouveau de gymnastique rationnelle.

On ne procède actuellement souvent dans l'armée à réviser les méthodes gymnastiques et de trouver des procédés mieux appropriés que les anciens à la formation rationnelle des conscrits.

Après un régime de concours sans succès préparés que possible, complètes comme au régime de nos lycées, l'éducation physique par des moyens vraiment scientifiques, tel est actuellement le but poursuivi dans les hautes sphères militaires.

Le ministre de la Guerre, qui a toujours eu un partisan ardent de la gymnastique et qui a manifesté si souvent son opinion à ce sujet dans les très honorables parlements, a décidé de réviser les méthodes de la gymnastique et de faire un essai de la méthode dite de l'École de Joinville-le-Pont, une méthode qui a été récemment présentée dans la Revue Militaire, sous le nom de : « La Culture Physique dans l'Armée », un très intéressant travail de M. le médecin major H. de Gaulle.

M. de Gaulle, qui fut pendant de longues années de capitaine à Toulon, traitant même de commandant de ce régiment, le colonel Aboumar, l'attaché de compagnie les procédés qu'il présentait avec ceux de la gymnastique classique. Les résultats de cette comparaison ont été concluants, puisque le ministre de la Guerre a chargé la direction générale de l'École de Joinville-le-Pont de faire un essai de cette fameuse méthode.



Le médecin Doublonnet mesure les pulsations cardiaques d'un élève à l'école de Joinville-le-Pont.



Notable, l'instructeur de l'École Doublonnet, au début de son entraînement.



Notable, l'instructeur de l'École Doublonnet, après son entraînement.

Soixante ans en la dernière de savoir quels étaient ses succès et nous avons appris du D^r de Gaulle lui-même que ces succès datent depuis longtemps déjà enseignés et professés à Paris.

Voici comment s'exprime le D^r de Gaulle.

« Nous l'entraîne nos succès de gymnastique à Paris, nous l'entraînons, nous

« C'est en fait, c'est de plus simple dans notre métier, nous répond l'aimable professeur. Et comme cela, nous aurons une autre méthode :

« Oui, mon D^r, Doublonnet, je réagis en fait. Rien n'est plus facile avec une bonne méthode, de la faire dans les idées, un élève, vraiment, pour

L'attention probable de la loi de deux ans fait sentir le besoin d'améliorer les procédés actuels pour arriver plus rapidement que par le passé au résultat voulu.

Pour l'élève, on l'explique très vite de quelques méthodes d'entraînement physique ne peut que profiter à ceux qui pratiquent ces méthodes d'entraînement.

« Si la valeur d'une méthode s'apprecie à ses résultats, l'élève de nos expériences en le meilleur contrôle que nous pouvons donner de nos méthodes.

Après quelques jours, la méthode Doublonnet nous donne des résultats cinq fois plus élevés que ceux de la gymnastique traditionnelle.

Dans ces conditions, nous ne pouvons nous faire que d'être encourager le professeur Doublonnet, puisque c'est le véritable créateur de la méthode.

« Nous avons trouvé M. Doublonnet travaillant les heures dans son cabinet de Joinville-le-Pont, où il y avait de nombreux élèves travaillant avec le commandant chef de l'entraînement, chef de l'entraînement, par de longues heures de travail physique. Comme nous lui parlions, pour entrer en matière, du D^r de Gaulle et de ses idées, nous arrivâmes naturellement à quelques questions qui intéressent au plus haut point les lecteurs de la Vie de l'Armée.

« Est-il donc véritablement possible par votre méthode de faire des miracles ?

« Les résultats obtenus en nombre de ces dernières années de nos méthodes, ces deux mouvements sont très bons et combinés de telle façon qu'ils entraînent successivement chaque groupe de muscles, ils contribuent, en même temps, au meilleur développement du thorax.

« Pour le choix de ces différents exercices, nous nous sommes beaucoup aidé de la première partie de la méthode d'entraînement de M. Doublonnet, le professeur de culture physique et ancien, qui de nous a permis de réviser nos entraînements.

« Nous signalons en passant au lecteur son ouvrage sur La



Mouvements pour l'extension de la colonne vertébrale.

« chose et présenter des dispositions satisfaisantes de faire de lui un habitué de la méthode.

« Et comme notre physionomie indique sans doute que nous ne sommes que médiocrement convaincus, le maître Doublonnet ajoute :

« Du reste, si que je vous raconte la, je l'ai fait, et avec succès. C'est dans une école de culture physique que s'est formé le jeune Roussillon, qui est classé quatrième au championnat de France de Joinville-le-Pont, en France, en même temps que nous.

« Un officier supérieur, de nos amis, est en l'honneur de nous en quelques

LA VIE AU GRAND AIR

influence de l'école de gymnastique de l'Institut qui cherchaient à se faire une idée des nouveaux procédés de méthode, dont ils avaient entendu parler.

Ces instituteurs furent bien vite convaincus de la bonté des méthodes employées. Ils se rendirent à l'École, et furent deux collaborateurs de l'école. Ils ne demandèrent qu'une année et travaillèrent trois mois. Avec eux vint, en 1880, M. Charbon, qui se consacra au tir à l'arc et à l'escrime des armes. L'année où M. Charbon, en France, fut sélectionné, qui a surtout excellé la force musculaire et qui a réussi, jusqu'à ce jour, à se consacrer entièrement dans les concours où toutes les écoles de l'Institut étaient réunies. Parmi les autres, comme Victorin, Piret, David, Lecomte, Calot, Goussier, etc. Mais aucun d'eux ne réalisèrent de tels succès, et furent presque tous sans grand succès, car le tir à l'arc était de l'époque où on ne faisait pas trop d'efforts, car il est difficile, surtout en tir à l'arc d'un homme chétif et maigre en longue robe et bien connu.

Enfin, il faut dire que nous cherchions et ce que nous cherchions, c'est à nous occuper de tout autre de progrès, dont dix années de professeur.

Le premier examen du professeur à l'école d'un nouvel élève est fait avec le physionomètre, instrument de mesure qui permet de mesurer tous les muscles du corps et de mesurer les pulsations cardiaques du cœur. On peut le voir sur notre physionomètre. La hauteur, le poids de l'élève, sont pris ensuite, ainsi que toutes les mensurations du corps. Le professeur indique la capacité pulmonaire et le nombre de litres que les poumons peuvent contenir. Le dernier jour nous nous occupons de la force des muscles du thorax qui servent à l'inspiration. J'ai donc nous en nous occupons pas les autres muscles pour développer la poitrine.

Les deux autres jours nous nous occupons de la force de la poitrine des deux côtés et de la section des muscles du thorax. La hauteur, le poids de l'élève, sont pris ensuite, ainsi que toutes les mensurations du corps. Le professeur indique la capacité pulmonaire et le nombre de litres que les poumons peuvent contenir. Le dernier jour nous nous occupons de la force des muscles du thorax qui servent à l'inspiration. J'ai donc nous en nous occupons pas les autres muscles pour développer la poitrine.



Mouvements particuliers appropriés aux nécessités physiologiques et individuelles de chaque sujet.



Développement musculaire de Desbonnet obtenu par sa méthode de culture physique.



Exercices d'inspiration pour développer le thorax.

pour un développement de l'inspiration et l'élève pourra constater de suite les résultats obtenus.

Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Tout de suite les résultats obtenus. Vous savez ce que l'école de l'Institut a obtenu de suite les résultats obtenus.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Il est intéressant de se pencher sur [Edmond DESBONNET](#), célèbre dans cet article, père de la culture physique, de la kinésithérapie, ou encore de la gymnastique des organes. Autre approche plus globale : elle apparaît :comme un terrain d'éducation :.....de discipline, d'instruction militaire,.... participant au renforcement de la santé d'une nation, ...voire à une émulation d'un nouvel élan patriotique (au lendemain de la défaite de 1870....). Elle serait pour [Jules Ferry](#) (+1893), père de l'instruction publique mais également partisan de l'expansion coloniale française en Asie du Sud-est (Tonkin, Chine..) : «l'avant-garde pacifique de la patrie en arme ».

Au Japon et durant toute l'ère Meiji on retrouvera cet état d'esprit autour de la nation et de son renforcement, dans le slogan populaire « [Fukoku kyokai](#) » : Un Pays riche et une armée forte

3.4.2) Témoignage d'un marin français dans un dojo d'escrime

Sources : Il s'agit d'un passage extrait de Mme Chrysanthème de [Pierre Loti](#), publié en 1888 :

Extrait p231-232 : [Yves ami de Pierre Loti, vient d'expérimenter une séance d'escrime]

— Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il a bien pu faire pour avoir si chaud, pour s'être mis dans un état pareil ?

Il me raconte que, près de chez nous, — un peu plus haut dans la montagne, — il a découvert un tir au sabre et qu'il y a livré assaut jusqu'à nuit close — contre des Japonais qui tiraient à deux mains, en bondissant comme des chats, suivant l'usage de leur pays. Avec son escrime française, il les a battus à plate couture. Alors on lui a fait de grands saluts, de grands honneurs, — et apporté une quantité de bonnes petites choses très froides à boire. Tout cela réuni l'a fait transpirer beaucoup...

— Ah ! très bien. Mais je ne m'expliquais pas...

Il est ravi de sa soirée ; il ira tous les jours s'amuser à les battre ; il pense même faire des élèves.

Une fois l'assèchement de son dos terminé, les voilà tous ensemble, les trois **mousmés** et lui, jouant au « pigeon vole » nippon. — En vérité, je ne pouvais rien souhaiter de plus innocent, de mieux sous tous les rapports.

Le personnage fictif d'Yves est en réalité l'ami de Loti, le marin breton Pierre Le Cor, avec qui il navigue lors de plusieurs voyages.

[Pierre Loti](#) (à droite) avec [Chrysanthème](#) et Pierre Le Cor au Japon, 1885.



Le mot **mousmé** est une retranscription en français du mot japonais musume (娘), qui signifie fille au sens de la filiation. Utilisé pour la première fois dans ce roman de Pierre Loti, se terme s'est ensuite popularisé en France pour désigner une jeune fille ou une jeune femme japonaise, mais il a également été utilisé en argot pour désigner une femme, une maîtresse ou une "fille facile". (Vincent van Gogh a également nommé l'un de ses tableaux La Mousmé)

[International Martial Arts Federation — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

[Dai Nippon Butoku Kai — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

4) Le premier conflit sino-japonais 1894-1895.

La Corée est un état vassal d'une Chine déjà affaiblie par sa situation économique et politique. Elle attise elle aussi, les convoitises des grandes puissances. La France intervient sur son sol en 1866, en y envoyant une expédition punitive, suite à l'assassinat de religieux. Idem pour les États-Unis en 1868 pour délivrer des marins américains prisonniers suite à un échouage sur les côtes Coréennes.

Vers 1870 : les relations entre la Chine et le Japon se tendent : ces derniers souhaitant accroître leur zone d'influence au même titre que les autres nations. De plus, Le Japon désire se préserver de toutes autres menaces potentielles extérieures à proximité de ses côtes, par ailleurs les ressources en minerai de fer de la Corée, ne sont pas non plus négligeables. En 1876 après un incident avec des marins coréens, puis une démonstration de force au large de la Corée ; le Japon obtient un traité de commerce et l'ouverture de 3 ports Coréens. Pour contrecarrer cet élan, la Chine réagit en conseillant à la Corée d'opposer les puissances occidentales. C'est ce qu'elle fait en accordant des privilèges aux autres nations. A la cours de Corée, intrigues et coups d'état se succèdent opposant prochinois et pro-japonais. La Corée se tourne vers la Russie pour obtenir des instructeurs militaires. Les russes négocient et obtiennent l'installation d'une base navale, ce qui provoque l'envoi d'une escadre anglaise sur Zone. Suite à ces influences

extérieures qui ont pénétré le Pays Coréen, un vent de rébellion contre son propre gouvernement s'installe peu à peu.

En 1894, suite à une menace de rebelles se dirigeant vers Séoul, La Corée demande l'aide de son voisin la Chine. Cette dernière en informe les autorités Japonaises (conformément à une convention bilatérale de 1885, obligeant l'une des deux parties à demander l'accord de l'autre pour toute intervention sur le sol Coréen). Le Japon par ce prétexte, décide d'intervenir en devançant la Chine. Les forces Japonaises, préparées et modernisées depuis 1868, s'opposeront et repousseront alors les forces chinoises envoyées. Elles prendront le contrôle de Port Arthur, et en profiteront pour occuper Formose. Une offensive vers Pékin déclenchera la signature d'un armistice. Au final le [\(traité de Simonoseki\)](#) met un terme à la guerre sino-japonaise, et permet au Japon d'acquérir de nouveaux territoires (Formose, les îles Pescadores, la presqu'île de Liao-Toung, des places portuaires, un tribut et des traités commerciaux avec la Chine et surtout la démonstration de sa suprématie comme première puissance asiatique.

Cette situation à l'avantage du Japon, réduit l'espoir de la Russie d'ouvrir un port en « eau libre », qui serait alors desservi par le transsibérien.. La Russie, après avoir obtenu le soutien des Français, des Allemands (les anglais préférant se dérober), demande au gouvernement Japonais de renoncer à la presqu'île de Liao-toung. Le Japon s'incline, acceptant temporairement ce partage d'influence de la Corée.

Le démantèlement de la Chine (break-up of China) se poursuit : Le meurtre de deux missionnaires allemands en novembre 1897 par une société secrète chinoise donne un prétexte à l'Empire allemand pour prendre le port de *Tsingtao* lui permettant- d'établir une base pour son escadre d'Asie. La Chine se voit à nouveau contrainte d'octroyer d'autres concessions aux français, Britanniques et Russes dont Port-Arthur en 1898. La multiplication de ces humiliations accélère la crise sociale et économique de la Chine et au sein de la population, ces défaites renforcent le sentiment de frustration, de xénophobie et de l'anti-impérialisme. L'impératrice douairière reprend les rênes du pouvoir en 1898 en faisant aliéner son neveu l'empereur [Guangxu](#) Elle accorde son soutien à ces milices nationalistes (qui à l'origine étaient pro chinoises) pour en découdre avec les étrangers sur son sol. La guerre des Boxers éclate, opposant : chinois nationalistes aguerris à des techniques de combats (d'où boxer) à tous les étrangers, y compris missionnaires et chinois chrétiens.

Ces évènements (assassinats, exactions) obligent les puissances étrangères à s'allier. Un corps expéditionnaire de 8 nations (Japon, Royaume-Uni, Etats-Unis, Russie, France, Italie, Allemagne, Autriche-Hongrie) composé de 100000 hommes est constitué pour sauver les légations étrangères. Cette Guerre intérieure prendra fin en septembre 1901. (Les blessés français seront rapatriés par la croix rouge japonaise à Hiroshima (2)). L'impératrice douairière qui a fui Pékin, se désolidarise au final des boxers, Elle fera volte-face et ordonnera à l'armée impériale de se joindre à l'alliance pour en terminer avec cette rébellion. Si de nouvelles concessions furent accordées aux pays étrangers. La Russie en profitera pour agrandir sa zone d'influence en Mandchourie, situation qui débouchera en 1904 sur la guerre russo-japonaise.

Sources :

Les missions militaires françaises au Japon entre 1867 et 1889 par Masaya Nakatsu

Thèse de doctorat en Langues et littératures étrangères. Asie orientale et sciences humaines (400 pages)

la question d'extrême-orient 1840-1940 Pierre RENOUVIN)

[Pierre Renouvin. La question d'Extrême-Orient. 1840-1940 - Persée \(persee.fr\)](#)

[Révolte des Boxers — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

[Traité inégaux — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

Quand le Japon s'ouvrit au monde (Découvertes Gallimard)

[Société Franco-japonaise de Paris :](#)

(source Société Franco-Japonaise	Extrait :
----------------------------------	-----------

<p style="text-align: center;">SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS <i>Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente.</i></p>  <p style="text-align: center;">POUR L'HUMANITÉ POUR L'HUMANITÉ</p> <p style="text-align: center;"><i>Le Conseil d'Administration de la Société Franco-Japonaise de Paris, pour répondre aux vœux exprimés par un grand nombre de membres de la Société, a, dans sa séance du 23 février 1904, voté à l'unanimité l'ouverture d'une souscription destinée à venir en aide à la Croix-Rouge Japonaise.</i></p> <p style="text-align: center;"><i>En souvenir des services rendus par cette institution aux soldats français blessés de l'expédition de Chine en 1900 et admirablement soignés au Japon, un pressant appel est adressé aux membres de la Société Franco-Japonaise et à leurs amis.</i></p> <p style="text-align: center;">Faire parvenir les souscriptions à M. le Trésorier de la Société Franco-Japonaise de Paris, <i>Hôtel des Sociétés Savantes 28, rue Serpente Paris.</i></p>	<p>« C'est à peine si les troupes françaises qui ont marché les 13 et 14 juillet avaient quelques brancards et quelques infirmiers régimentaires. Ce sont les Japonais qui, mieux outillés, ont sauvé la situation à ce point de vue. Pendant toute l'action, leurs infirmiers, leurs brancardiers et leurs médecins n'ont cessé de prodiguer leurs soins aux blessés français. » Tout cela mérite d'être dit »</p> <p>C'est le premier commandant du contingent français en Chine en 1900, le colonel de Pélacot, qui s'exprime avec cette rondeur militaire.</p> <p>Son successeur, le général Frey, dit à son tour : « Le gouvernement japonais offrit aux autorités françaises de prendre à Takou les blessés les plus grièvement atteints et de les transporter par le moyen de ses navires-hôpital dans son hôpital de Hiroshima, situé dans l'une des îles les plus salubres de l'Empire et doté, comme Installation et comme matériel, de tous les perfectionnements que la science de la médecine et de la chirurgie a su créer dans les meilleurs établissements similaires d'Europe. Ceux que l'on dirigea sur cet établissement furent jusqu'à leur complète guérison l'objet des attentions les plus délicates de la part de la Cour et des membres de la Croix-Rouge japonaise, ainsi que des soins assidus d'un personnel technique aussi savant que dévoué. »</p>
---	---

Il m'est apparu important d'exposer ces brefs éléments d'histoire, où les empires d'occidents ont rencontré les empires d'Asie et pour lesquelles 2 trajectoires parallèles différentes se sont dessinées :

Pour la Chine : Traditions, conservatisme et déclin

	
<p>« En Chine, le gâteau des Rois et... des Empereurs » (Le Petit Journal, 16 janvier 1898). La Chine partagée entre les grandes puissances (Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, France et Japon de l'ère Meiji).</p>	<p>Le siècle d'humiliation, aussi appelé les cent ans d'humiliation nationale (en mandarin 百年国耻 <i>Bǎinián Guóchǐ</i>), est le terme utilisé en Chine pour désigner la période d'intervention et de subjugation de la dynastie Qing et de la république de Chine par les puissances occidentales et le Japon de 1839 à 1949¹</p>

Pour le Japon : Traditions, réformes, modernité et émancipation.



Pour résumer :

La fin du XIXe siècle est une période de vive concurrence impériale. L'Asie est au cœur de cette course aux territoires.

Les Russes touchent aux portes de l'archipel japonais, mais rencontrent en Asie centrale le glacis protecteur britannique constitué par l'État tampon afghan.

L'empire britannique (en 1888) s'étend du Pakistan actuel à la Birmanie, aux États malais et au nord de l'île de Bornéo (Sarawak et Bornéo-Septentrional), le monde indien se retrouvant « fondu » dans cet empire. Les Français (en 1887) sont maîtres de l'Indochine en créant l'Union indochinoise qui réunit la Cochinchine, le Cambodge, le Laos, l'Annam, le Tonkin. Les Néerlandais contrôlent l'Indonésie. Le Siam reste indépendant, mais son territoire a été grignoté. Si la Chine n'est pas colonisée, sa côte est convoitée par les Occidentaux. Les confrontations militaires et diplomatiques ont mis à genoux la dynastie des Qing qui octroient des territoires et des ports aux Européens. 1890, De nouvelles puissances s'immiscent dans les rivalités impériales : le Japon prend possession de l'île de Formose après sa victoire sur la Chine en 1895. En 1898, les Allemands s'installent à Qingdao en Chine, et les Américains arrachent les Philippines à l'empire espagnol en déclin, scellant l'acte de naissance de la politique impérialiste des États-Unis. Seul le Japon échappe à l'appétit des Occidentaux.

6) Témoignage : une lumière venant de l'orient.

Pour conclure cet historique, voici un autre éclairage, celui de [Lafcadio HEARN](#), Irlandais ayant pris la nationalité japonaise, et qui fut à la tête d'une chaire de littérature anglaise au Dai-go-koto Gakko (grand collège du gouvernement) à Kumamoto. Il est considéré comme la personne ayant introduit le jui-jutsu aux États-Unis. Son parcours est impressionnant et il apporte au travers de nombreux ouvrages, un témoignage très pertinent sur la culture, les mœurs et la pensée japonaise à l'époque Meiji.

« [La lumière vient de l'orient](#) » [essai de psychologie japonaise \(traduit de l'anglais par Marc Loge\)](#) nous révèle cette adaptation à ce changement, du passé au présent et de l'occident à l'orient.

Extrait :

Le clairon sonna, annonçant la récréation. J'allai sur le terrain d'exercice pour fumer. Bientôt quelques étudiants me rejoignirent, avec leurs fusils et leurs baïonnettes; c'était l'heure des exercices militaires.

Quel cerveau occidental aurait pu élaborer l'étrange enseignement suivant : ne jamais opposer la force à la force, mais seulement diriger et utiliser cette puissance d'attaque ; terrasser l'adversaire simplement par sa propre vigueur, le vaincre par son propre effort ? Sûrement aucun ! Le cerveau occidental semble travailler en lignes droites; l'oriental, en des cercles et des courbes merveilleux. Et cependant quel beau symbole il y a là de l'Intelligence triomphant de la force brutale ! Le Jiu-jutsu est encore bien autre chose qu'un art de se défendre ; c'est un système philosophique ; c'est un système éthique,

.....

Il y a vingt-cinq ans, et même plus récemment, des étrangers auraient pu prédire avec toute apparence de raison, que le Japon adopterait non seulement les vêtements, mais aussi les coutumes de l'Occident; non seulement nos moyens de communications, faciles et rapides, mais aussi nos principes d'architecture : non seulement nos industries et nos sciences appliquées, mais aussi nos métaphysiques et nos dogmes. Les uns croyaient sincèrement que le pays s'ouvrirait bientôt à la colonisation étrangère, que le capital occidental serait tenté, grâce à des privilèges extraordinaires, d'aider au développement des ressources du pays, et même que la nation proclamerait sa soudaine conversion à ce que nous appelons le Christianisme. De telles convictions résultaient de l'ignorance

.....

Et cependant, tout cela n'était vraiment que du Jiu-jutsu. Le Japon adopta le système militaire de la France et de l'Allemagne, et il est prêt, aujourd'hui, à mettre sur pied une force disciplinée de 250.000 hommes,

renforcée par une artillerie formidable. Il créa une marine puissante, comprenant quelques-uns des plus beaux cuirassés du monde, et modelant son organisation navale d'après les enseignements qui lui venaient de la France et de l'Angleterre. Il établit des chantiers de construction, sous une direction française, et bâtit, ou acheta des navires pour transporter ses produits en Corée, en Chine, à Manille, au Mexique, aux Indes, et aux tropiques du Pacifique. Il construisit, dans un but à la fois militaire et commercial, près de deux mille cinq cents kilomètres de voies ferrées. Il créa, grâce à l'aide américaine et anglaise, le système télégraphique et postal qui est le plus pratique et le moins coûteux du monde entier. Il éleva des phares, qui valent à ses côtes la réputation d'être les mieux éclairées des deux hémisphères ; il mit en pratique un service de signaux qui n'est pas inférieur à celui des États-Unis. A l'Amérique, le Japon emprunta le téléphone, et les méthodes perfectionnées d'éclairage électrique. Il institua ses écoles communales d'après une étude approfondie des écoles de France, d'Amérique, et d'Allemagne, mais il les régla de façon à les harmoniser parfaitement avec ses propres institutions. Il organisa sa police d'après celle de la France, mais la modela de manière à la conformer absolument à toutes ses nécessités sociales particulières. Au début il importa des machines pour ses mines, ses moulins, ses chemins de fer, et ses armureries, et il eut recours aux services de nombreux techniciens étrangers. Mais aujourd'hui il renvoie tous ses maîtres. Dire tout ce que le Japon a fait, et tout ce qu'il est en train de faire nécessiterait un volume. Il suffit donc d'affirmer qu'il a choisi et adopté le meilleur de tout ce que représentent nos industries, nos sciences appliquées, et notre expérience économique, financière et juridique, ne s'emparant que des résultats les plus élevés, et modifiant invariablement ses emprunts de façon à les adapter à ses besoins. Or, le Japon n'a rien adopté de tout cela par simple instinct d'imitation. Au contraire, il n'a approuvé et pris que ce qui peut l'aider à développer sa puissance. Il s'est mis à même de se dispenser de toute instruction technique étrangère, et, grâce à la plus subtile des législations, il a conservé en son pouvoir toutes ses ressources originales. Mais il n'a point adopté les vêtements, les coutumes, l'architecture ni la religion de l'Occident, puisque leur introduction, — et surtout celle de la religion, — aurait diminué sa force, au lieu de l'augmenter. Malgré ses voies ferrées et ses lignes de vapeurs, ses télégraphes et ses téléphones, son service postal, son artillerie et ses fusils à répétition, malgré ses universités et ses écoles techniques, le Japon reste tout aussi oriental qu'il l'était il y a dix siècles. Il a réussi à demeurer lui-même, et à bénéficier autant que possible de la vigueur de l'ennemi. Il s'est défendu, — et il se défend encore, — par le plus admirable système de défense que l'on ait jamais conçu, par un merveilleux Jiu-jutsu nation

1. Lafcadio Hearn écrivit cette étude en 1893, puis la remania en 1895

PARTIE II : Du Kenjutsu au Kendo moderne, sur des chemins faisant aux premières lueurs du jour

1) Approche historique aux aurores du levant



Durant la période de [paix Tokugawa](#), (1603-1868), les écoles anciennes d'arts martiaux [koryū](#) se sont particulièrement développées, même si certaines existaient déjà au XII^e siècle. Au centre de leur enseignement, on retrouve le [kenjutsu](#), arme privilégiée des samourais, qui détournés de leur mission guerrière, se retrouvèrent « au chômage technique » en raison de cette période de paix. Ce fut alors un moment important pour entretenir et perfectionner techniques et savoir-faire au travers de ces arts de combats anciens appelés [bujutsu](#). Les [koryū](#) se développèrent se structurant autour de l'expérience guerrière des fondateurs, et de nombreux maîtres du sabre jouèrent alors un rôle déterminant dans l'évolution de ces pratiques, dont le kenjutsu qui allait devenir plus tard le kendo.

Par exemple, [Naganuma Shirozaemon Kunisato](#) (1688-1767) de l'école [Jikishin Kage-ryu](#) développa le kendo-gu (armure de protection) et établit une méthode d'entraînement utilisant le *shinai* (épée de bambou) au début des années 1700.

[Nakanishi Chuzo Kotake](#) de [l'Itto-ryu](#) commença une nouvelle méthode d'entraînement utilisant un *heume* protecteur et un *kendo-gu* fabriqué en bambou au milieu des années 1700 qui s'est ensuite rapidement répandu.

Au début du 19^e siècle, de nouveaux types d'équipements ont été produits tels que les *yotsuwari shinai* (épées en bambou fabriquées avec quatre lattes). Ce nouveau shinai était plus malléable et plus durable que le *précédent fukuro shinai* (littéralement, épée en bambou recouverte d'un sac).



Fukuro shinai Kashima Shin ryu
(photo BudoExpert)

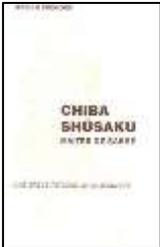


Fukuro shinai Yagyu Shinkage ryu
(photo BudoExpert)



Shinai classiques Kendo (photo BudoExpert)

Durant cette longue période, Trois Grands Dojo d'Edo, émergèrent au début du 19^e siècle avec une immense popularité dans le nouveau style d'escrime, avec des épées en bambou et une armure protectrice :

<p>Genbukan DOJO Créé en 1822 dirigé par Chiba Shusaku</p>	<p>(3.600 disciples et parmi eux certains sabreurs très célèbre). Chiba Shusaku a étudié L'Ecole Itto-ryu Nakanishi-has, puis il a créé son propre style, le "Hokushin Itto-ryu". Il a eu une influence massive dans la définition des techniques qui sont utilisées dans le Kendo moderne.</p>	<p>Livre sur chiba shusaku traduit par notre camarade Georges BRESSET</p> 
--	---	---

<p>Renpeikan Dojo Créé en 1826</p>	<p>créé par Saito Yakuro qui était un Maître de "l'Ecole Shinto Munen-ryu" et certains de ses élèves, comme Takasugi Shinsaku et Katsura Kogoro, contribuèrent à la restauration de Meiji.</p>	<p>La famille Togasaki (aussi connue comme Togasaki-ryū 戸賀崎流) a maintenu la plus longue lignée d'enseignement de Shindō Munen Ryū. Le dojo existe toujours à Saitama aujourd'hui dans lequel seule la partie d'iaijutsu du système est encore enseignée.</p>
<p>Shigakukan Dojo</p>	<p>créé par Momonoï Sunzo Naomasa faisait partie des Dojo de Kenjutsu les plus importants. Momonoï était de "l'Ecole Kyoshin Meichi-ryu". Les Dojos Genbukan, Renpeikan et Shigakukan étaient donc considérés comme les trois plus grands de la période Edo. Il est dit que Chiba Shusaku possédait une technique sublime, que Saito Yakuro possédait un immense pouvoir, et que Momonoï Sunzo était extrêmement élégant.</p> <p>Aussi le Dojo Odani, dirigé par Odani Seiichiro (Qui deviendra plus tard l'instructeur de Kenjutsu pour le Kobusho) du Seiichiro Odani (né en 1798), épéiste japonais était aussi très célèbre à l'époque.</p>	

Suite à l'essor de la restauration Meiji en 1868 et à l'abolition des samouraïs, la pratique du kenjutsu connaît un déclin drastique. L'échec d'un [dernier mouvement de résistance](#) en 1877, contre le gouvernement impérial avec l'intervention d'une [brigade de policier](#) les Battotai relance un nouvel intérêt pour le kenjutsu ([gekiken saiko ron](#)) = (restauration de l'escrime japonaise). Celui-ci commence alors à être enseigné à la police métropolitaine de Tokyo puis dans d'autres centres.

Le **Dai Nippon Butoku Kai**¹ (大日本武徳会²), ou *association pour les arts martiaux du grand Japon*, a été créé en 1895 à Kyoto, sous l'autorité du gouvernement japonais et avec le parrainage de l'empereur Meiji. Cet organisme a pour objet de solidifier, promouvoir et normaliser les disciplines et les systèmes martiaux dans tout le Japon, encourager leur enseignement et leur diffusion, notamment dans le système éducatif de l'ère Meiji.

Son rôle est également de préserver le Budo traditionnel ainsi que la noblesse associée à la culture des samouraïs. Il est devenu par la suite, le centre de l'héritage et de l'élitisme du Budo japonais.

	<p>En 1899, l'historique Butokuden, « hall des vertus martiales », est inauguré à Kyōto à l'usage exclusif de la DNBK. Il est reconstruit sur le site du Dojo créé par l'Empereur Kanmu (桓武) en 794. Ce lieu restaure la gloire et le statut de l'antique tradition martiale impériale et, toujours en 1899, Kanō Jigorō est nommé président de la Dai Nippon Butoku Kai.</p>
---	---

Le Gouvernement s'affaire en réalité à ménager les anciens grands seigneurs du Japon et, alors que le samurai a bel et bien disparu en tant que classe sociale, les autorités le considèrent comme le véritable détenteur de la tradition nationale authentique. Elles mettent en exergue le code d'honneur et credo du samurai, le Bushido, et s'en servent, de bonne guerre, pour favoriser la réconciliation nationale.

La naissance des arts martiaux contemporains

Des personnages influents dans les milieux politiques et universitaires tel [Kanō Jigorō](#) (1860-1938) vont redonner aux arts martiaux japonais une impulsion historique grâce à une réorientation basée sur l'Éducation physique plutôt que sur la confrontation guerrière. De nombreux experts dans toutes les disciplines martiales vont constituer un prestigieux Centre national pour l'entraînement, la recherche et la publication dans le domaine des arts martiaux. Ce centre instaurera les titres de Renshi, Kyōshi et Hanshi, littéralement Expert, Professeur et Maître. Il déterminera pour le kenjutsu en 1912 la codification des katas, puis en 1919 attribuera officiellement le suffixe do aux anciennes disciplines. Plus tard, il servira

de relais aux désirs expansionnistes du Japon impérial jusqu'à devenir une organisation nationaliste et fasciste, dont le but avoué sera d'appuyer la propagande militaire.

[International Martial Arts Federation — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

[Dai Nippon Butoku Kai — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

[L'histoire du KENDO | 全日本剣道連盟 AJKF](#)

[FOCUS : des liens Togatoki aux kendokas Bordelais :](#)

		
2013	2017	2017

2) Retour en France période 1860 1905 : Sous l'ombre des Expositions Universelles

La première participation du Japon à l'exposition universelle de Paris, c'est produite en 1867 avec la visite du frère du shogun Tokugawa. C'est aussi l'affirmation du courant artistique appelé Japonisme, qui influencera les milieux français et européens de 1860 à 1890.



Dans le [numéro du 21 décembre 1867 de l'illustrated London News](#), on trouve un portrait en pied saisissant d'un samouraï. Il est soigneusement vêtu d'un kimono formel, sa main gauche tenant une épée et sa main droite reposant sur un tabouret, regardant calmement vers le spectateur. Quelque chose d'étrange dans cette image, cependant : l'épée semble trop grande pour son corps, son front trop haut, et sa stature entière semble plutôt petite, même pour un Japonais. En effet, ce samouraï était un adolescent – à peine âgé de 14 ans au moment de l'article – mais un samouraï important chargé d'une délicate mission diplomatique. Il s'agissait

[Léon Dury](#) (1^{er} rang à droite) avec la délégation japonaise pour l'Exposition universelle de Paris 1867. Au centre : Tokugawa Akitake, frère cadet du 15^e shôgun Tokugawa Yoshinobu. Photo de l'accueil de la délégation à Marseille en avril 1867.

de Tokugawa Akitake (1853-1910), le jeune demi-frère du « Tycoon » ou Shogun du Japon. Il était venu en Europe en son nom pour exposer à l'Exposition universelle de Paris de 1867.	
---	--

Pour en savoir plus :

[Japonisme et enjeux d'exposition dans la seconde moitié du XIXe siècle – Contextualités hypotheses.org](https://124revue.hypotheses.org/files/2020/04/Saadoun.pdf) : <https://124revue.hypotheses.org/files/2020/04/Saadoun.pdf>

(cf Japonisme et collectionneurs : réseaux d'amateurs dans le Paris de la seconde moitié du XIXe siècle Angélique SAADOUN Article publié le 5 avril 2020)

Si l'exposition universelle de 1889, célébrait le centenaire de la révolution française (événement boudé par les monarchies) et avait érigé La Tour Eiffel, l'exposition de 1900 est la plus grande jamais organisée à Paris.



Elle coïncide avec l'ouverture de la première ligne du [métro de Paris](#). De nombreuses grandes attractions sont présentées : parmi elles la présentation d'une projection sur grand écran du **cinéma des frères Lumières**.

2.1) l'éclairage des frères Lumières (1897)

En 1877, un jeune japonais [Katsutarō INABATA](#) est envoyé en France. A Lyon il étudie la technique du tissage et de la teinture pendant 8 ans et y rencontre un camarade d'étude : Auguste Lumière. Il rentre au Japon en 1885, enseigne et crée une société qui se spécialisera plus tard dans la teinture des uniformes militaires. De retour en France en 1896, il rencontre à nouveau Auguste Lumière qui lui montre l'appareil cinématographique. Il repart avec un opérateur Lumière et des droits d'utilisation et organise la « première présentation payante de ce qui s'appelle alors *jido shashin* [« Images mouvantes »] » au théâtre Nanchi Enbujo à Osaka le 15 février 1897. Il s'implique un temps dans le tournage des premiers courts métrages de l'époque, puis cède ses droits à E. Yokota, qui deviendra Yokota Shōkai une des premières sociétés de production cinématographique japonaise.

Vous trouverez ci-après les premières représentations montrant des combats de kendo et autres armes

 <p style="text-align: center;">Démo (Ono Ha Itto Ryu)</p>	<p>Luteurs japonais Vue N° 925 Opérateur: Constant Girel Date: octobre 1897 Lieu: Japon, Kyoto, Honshu Deux hommes en costume traditionnel se livrent un combat au sabre.</p>	<p>Programmée le 20/02/1898 à Lyon. tournoi national de Kendo le 1er juillet 1898 à Nagoya (Japon) (Schin-Aichi, 30 juin 1898).</p>	<p>1897 Japanese Sword (Ono Ha Itto Ryu Style) Exhibition - Kyoto Japan (youtube.com)</p>
	<p>Escrime au sabre japonais Vue N° 926 Opérateur: Constant Girel Date: octobre 1897 Lieu: Japon, Kyoto, Honshu Démonstration de kendo.</p>	<p>Programmée le 20/03/1898 à Lyon. tournoi national de Kendo le 1er juillet 1898</p>	<p>The first kendo motion picture - from 1897 - YouTube</p>
	<p>Acteurs japonais : bataille au sabre Vue N° 978 Scène de combat acrobatique entre plusieurs hommes armés de lances et de sabres. Opérateur: Constant Girel Date: 9 janvier 1897 - Lieu: Japon, Honshu</p>	<p>Programmée le 1er juillet 1898 à Nagoya (Japon) sous le titre Marubashi Chuya joué par Sadanji, acteur de Tokyo (Schin-Aichi, 30 juin 1898). Programmée le 20 octobre 1900 à Lyon (France) sous le titre Théâtre japonais : drame au sabre (Le Progrès, 22 octobre 1900).</p>	<p>Acteurs japonais : bataille au sabre Catalogue Lumière (catalogue-lumiere.com)</p>

2.2) La société franco-japonaise de Paris.

Elle a été fondée le 16 septembre 1900 à l'issue de l'exposition universelle de PARIS. Elle a pour objet d'aider les japonais sur le sol français à mieux s'insérer dans la vie française, à se créer des relations au travers d'échanges et de rencontres amicales, à améliorer la pratique de la langue française, à participer et des discussions sur des thèmes de la vie et de la culture japonaise.

Sont traitées toutes les questions dont s'occupent à titre quelconque tous les sympathisant, japonisants : artistes, industriels, commerçants, amateurs et savants. . Parmi ses membres et adhérents, on compte de nombreuses personnalités, comme Gustave Emile [BOISSONNADE](#), Emile [GUIMET](#), Félix [REGAMEY](#), Emile [BERTIN](#), Jules [BRUNET](#), des ingénieurs, des négociants, des militaires, des ministres, des consuls, des attachés de Légation, des princes.

Inversement, la Société s'est assignée la tâche de propager au Japon l'étude de la langue française, plus spécialement à organiser des cours destinés aux fonctionnaires ou agents des divers services publics, à faciliter l'arrivée des ressortissants français Elle dispose de Bureaux à Tokyo, Osaka et Kobe. Enfin elle souhaite développer sa base documentaire, à travers la traduction d'ouvrages japonais, et inversement diffuser des œuvres françaises au Japon.

La société a pour moyens d'actions, des conférences, des publications et une bibliothèque composée d'ouvrages spéciaux.

Parmi les nombreux sujets traités, on peut ainsi trouver :

La conférence sur les armures japonaises et les armoiries par le Dr Edouard MENE (01/1903)
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9680976q/f51.highres>

La conférence sur le BUSHIDO par le Marquis DE LA MAZELIÈRE (du 01/04/1905)
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58281024/f2.highres>

2.3) Une noble approche du Bushido.

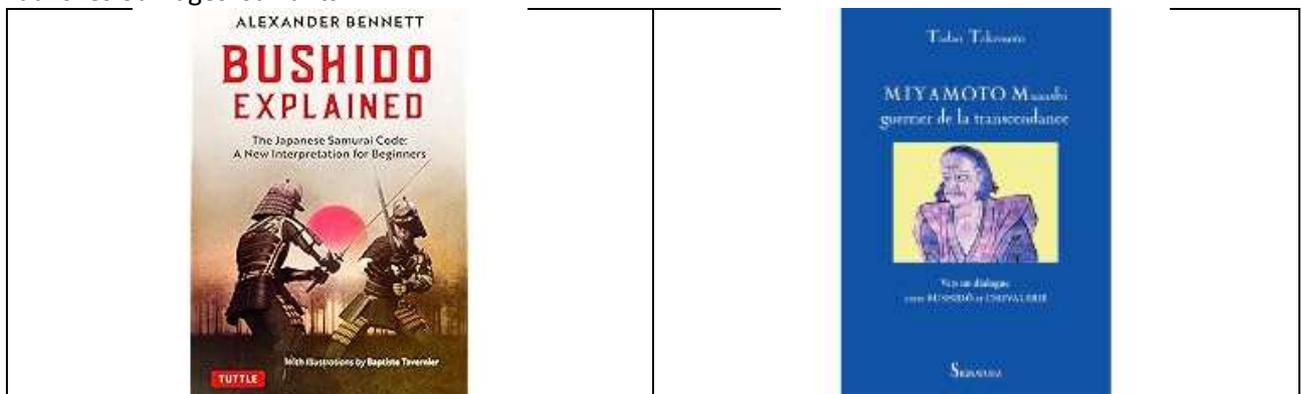
Dans cette conférence, l'auteur étudie le code de morale chevaleresque et patriotique de la classe militaire et de l'armée japonaise qui porte le nom de : « Bushidô ». Après en avoir cherché les origines dans l'honneur féodal, le confucianisme et le bouddhisme il examine cette morale telle qu'elle se constitua définitivement au XVII^e siècle chez les nobles militaires (Bushu et Samurai); puis il montre comment cette morale se répandit dans le peuple, comment elle se transforma sous l'influence de la Révolution, de la Restauration impériale et des guerres extérieures jusqu'à devenir la principale religion du Japon moderne.

Ce document est à mettre en parallèle avec : *BUSHIDO, l'âme du Japon* (武士道, *Bushido*², ou encore *Bushido, the Soul of Japan* en anglais), ouvrage de [Inazō Nitobe](#) (1862-1933), paru 5 ans plus tôt en 1900 et qui présente le [bushido](#), comme le mode de vie et les valeurs des samourais.

(cf. Wikipédia : L'ouvrage est publié en 1899 à New York, en langue anglaise¹ et à l'attention directe de l'Occident. Le livre se présente comme un développement détaillé des principes du [bushido](#), ancien code moral de la caste guerrière des [samourai](#), qui a perdu son rôle guerrier lors des 250 ans de paix de l'Ere Edo et qui a été abolie entre 1870 et 1876 par les édits [Haitōrei](#). [Inazō Nitobe](#), lui-même chrétien a suivi une longue éducation en dehors du Japon, présente les samourais comme le pendant japonais à la chevalerie chrétienne européenne et fait également de nombreuses références aux philosophies de la Grèce et de la Rome antiques, à la littérature anglo-saxonne, ainsi même qu'à la Bible ou plus épisodiquement au Coran.

Critiques : Le livre a été critiqué comme représentant les *samourais* selon les codes de la chevalerie chrétienne occidentale, ce qui le met en porte-à-faux par rapport au *bushido* d'avant l'Ere Meiji qui était plus un système de valeurs guerrier fondé sur la valeur plutôt que la morale^{3,4}. Des historiens comme Pierre-François Souyri pointent notamment le fait que Nitobe a écrit son livre alors que les samourais en tant que guerriers n'existaient déjà plus depuis près de 300 ans, se basant uniquement sur des ont dits.. Les études historiques tendent à montrer l'absence d'un code moral tel que décrit par Nitobe.

Pour aller plus loin : le terme bushido aurait été utilisé pour la première fois au XVI^e siècle, dans les chroniques des campagnes militaires de Takeda Shingen père et fils. D'autres approches sont proposées dans les ouvrages suivants :



3) Le renouveau des arts de combats en France :

Sur les prémices de l'arrivée des arts martiaux japonais en France. N'oublions pas que nous avons déjà nos propres arts de combats sur notre territoire, dont vous trouverez ci-après, quelques reportages savoureux,certainement, une première couche d'un « futur terreau » sur lequel de nouvelles disciplines martiales se développeront plus tard, et où des graines de champions germeront.

Il s'agit bien de disciplines remis au goût du jour dans différents univers, du fait de l'évolution de la société, du progrès technique, d'expériences et essais individuels, d'exploits de personnes audacieuses, célébrés dans des quotidiens nationaux et locaux. Organes incontournables de toute communication, Il faut aussi compter sur les affiches et les tracs faisant la publicité de tel évènement, ou encore des lieux dédiés : salles de spectacles, nouveaux espaces sportifs, arrière cours de troquet, lieux itinérants telles que les foires, les cirques où se déroulaient exhibitions et numéros, ou bien encore le simple bouche à oreille.

Des activités de sports se développaient, et les distractions de départs, curiosités et attractions devenaient challenges, compétitions, spectacles sportifs suscitant, de nouveaux intérêts, engouements et passions.

Aller plus loin, aller plus vite, devenir plus fort et peut-être plus beau, parce qu'il a été possible de dominer un animal, un homme, une matière, un territoiretelle est une partie de notre aventure humaine, tout au moins celle que nous connaissons....encore aujourd'hui, celles des conquêtes.... !
.....conquête personnelle à l'instar d'une quête intérieure ???

Nul besoin de réécrire l'histoire, Le sport d'une manière générale, prenait son envol, images et documents nous invitent par le biais de personnes plus ou moins connues, de s'y replonger.

Sources :

La Vie au grand air est un magazine illustré sportif français lancé le 1^{er} avril 1898 sous la direction de Pierre Lafitte, d'abord bimensuel puis hebdomadaire¹. Sa parution est interrompue le 2 août 1914 mais reprend le 15 juin 1916 (n° 829) en devenant trimestrielle, jusqu'au 15 avril 1922. La Vie au grand air, au départ sous-titrée « revue illustrée de tous les sports », est une création du journaliste sportif bordelais Pierre Lafitte, passionné de cyclisme.

3.1) la force de la lutte

La période considérée ici, est toujours celle du milieu du XIX^e siècle, soit un peu avant l'ouverture du Japon en 1853 jusqu'aux années 1910 . Le document à consulter (ou même à télécharger) est l'ouvrage écrit par [Edmond DESBONNET](#), (le père de la gymnastique et de la culture physique, déjà cité dans les lignes précédentes) et intitulé : « [les rois de la lutte](#) ».

Vous y découvrirait un ouvrage historique, des lieux de pratiques, et une galerie de prestigieux combattants : de Pujol la pile de pont, à Clément le Terrassier, en passant par Raoul le boucher !

Evidemment, sur certain territoire spécifique, on pourra également rencontrer des types de lutte particulière : la plus connue est la lutte gréco-romaine, mais il existe également, la lutte islandaise, la lutte turque, etc.....En Bretagne, on pratique encore aujourd'hui « [le gouren](#) » qui remonterait au moyen âge mais aurait également une origine celtique plus lointaine. Pour le Japon, si l'on a tendance à se référer au jui jutsu comme lutte japonaise, peu de gens connaissent en définitive la véritable lutte de ce pays : le SUMO, qui apparaît pour l'une des toutes premières fois, dans le magazine « [La vie au grand air](#) » du 15/07/1904.



POIDS ET HALTÈRES

Le Championnat du Monde de Force

Le Championnat du Monde de Force, qu'organise notre confrère l'Auto, ramène aujourd'hui l'attention sur le monde des haltérophiles, amateurs et professionnels, passés et présents, qui, il faut le reconnaître, opèrent plutôt dans l'intimité des cercles privés et ne font pas beaucoup parler l'Echo. Les maîtres de poids ne défrayaient pas souvent l'actualité sportive. Seule une circonstance exceptionnelle comme le Championnat du Monde les sort de l'oubli ou les voit plonger.

Le monde des athlètes n'est pas absolument ignoré des lecteurs de la Vie au Grand Air. Ici même nous avons publié quantité d'articles et de documents photographiques qui ont en quelque sorte constitué l'histoire des vieux de la vieille dont les prouesses athlétiques, assez généralement inconnues du grand public, ont laissé un souvenir très vivant dans ce monde spécial de faiseurs de poids.

C'est que les temps ont singulièrement changé depuis l'époque où Ranlin « sans dents », Jouguet, Paris, les frères Barrois, après avoir

À dix heures du soir, au Gymnase Pagan.

De trois tests qui n'échappèrent pas à la critique d'un jury sévère.

obtenu un « coupé » (1) de la préfecture, opéraient en plein rue, place Walhubert, ou en face de l'Institut.

C'était l'époque où les journaux de sports ne véhiculaient pas à travers le monde entier le récit illustré ou non des prouesses des athlètes, pour la raison bien simple que ces journaux n'existaient pas.

Si l'on pouvait traiter d'égal à égal avec les directeurs des music-halls de l'époque, et prétendre à des gachets somptueux, Hercule trouvait encore dans l'honorable société qui l'entourait une rémunération appréciable de ses petits talents.

La clientèle du « Bal des Vaches » était

De nombreux gaillards, fréquentaient les salles de musculation où pouvait se pratiquer la lutte ou la boxe, en qualité d'amateur, de semi professionnel, ou de professionnel ! si la ceinture n'était pas encore noire, elle était assurément pour quelques-uns, un objectif..... en or..... à atteindre

LA VIE AU GRAND AIR

LA CEINTURE D'OR

Après le « Gantelet d'Or » pour les athlètes, voici venir l'époque de la « Ceinture d'Or » pour les lutteurs. Le métal précieux joue un rôle de plus en plus accentué dans les manifestations sportives et les généreux donateurs de challenges n'y vont pas de main morte dans la distribution de leurs libéralités. Et pourtant, combien nous sommes, aujourd'hui, loin des chiffres qui bouclaient le budget des jeux cirques dans la Rome antique! Un simple conducteur de chars faisait mieux ses affaires qu'un athlète d'aujourd'hui.

Eberle

La Ceinture d'Or, véritable championnat du monde de lutte, qui se dispute depuis le 24 novembre, en est à sa deuxième année d'existence.

Elle a été créée l'hiver dernier par l'homme qui partage avec M. Deutsch, de la Meurthe, le surnom de « Mécène des Sports », JM. Marius Dubonnet. Notre confrère l'Auto en assure depuis la parfaite organisation. De fait, cette épreuve est devenue d'emblée un critérium classique qui réunit un lot de concurrents très intéressant et débarrassé de toutes les inutilités qu'on rencontre trop souvent dans les épreuves similaires.

La Ceinture d'Or marque la rentrée sur une scène parisienne de notre champion national, Paul Pons, vainqueur du premier Championnat du Monde. Sa présence seule dans la compétition constituait une garantie de succès. Il existe des hommes qui ont l'oreille du public. Pons est de ce nombre. Quoi qu'il arrive, et bien que les années succèdent aux années, Pons est toujours Pons, et si vous demandiez aux personnes qui s'intéressent peu ou prou à l'évolution

Raoul le Boucher

lui disposer ce trophée.

Nous retrouvons, cette année, le vainqueur de l'an dernier, malgré les bruits de retraite qui circulaient sur son compte après sa victoire. La Ceinture d'Or est en effet un challenge. Il faut le gagner trois fois de suite pour en être définitivement détenteur. En admettant — ce qui est à peu près certain — qu'il la gagne cette année, Pons devra, l'année prochaine, l'emporter une fois encore, faute de quoi tout est à rehiser. C'est là toute l'incertitude des challenges, qui voient s'écrouler en cinq minutes l'échafaudage laborieusement élevé en plusieurs années.

Sur la scène parisienne qui fut le théâtre de ses premiers succès, alors qu'un imprésario, aujourd'hui disparu, Doublier, avait amené de Constantinople Yousoof, Nourlah, Mehmet, etc., pour les mettre aux prises avec les champions français, Pons voudra certes remporter sa troisième victoire dans la Ceinture d'Or et il est bien probable qu'il ne songera pas avant à se retirer de l'arène où il a fourni une si brillante carrière.

Il est d'ail- leurs

Vevevot

Anglin

Paul Pons

du sport de la lutte quel est le Champion du Monde, elles vous répondraient sans hésitation : c'est Pons, bien que trois championnats successifs aient décerné régulièrement ce titre à d'autres hommes. Il y a des courants d'opinion qu'on ne remonte pas. D'ailleurs, le lutteur national ne trahit pas la confiance de ses partisans. Il triompha dans la Ceinture d'Or — des hommes qui étaient entrés en ligne pour

resté le beau lutteur, calme, d'un sang-froid imperturbable, rompu à toutes les ficelles du métier, que nous avons connu en 1898. C'est certes à l'entraînement qu'il est plus particulièrement intéressant à étudier.

A ce sujet, répétons ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire ici même : il est regrettable que les amateurs, nous entendons par là les amateurs réellement sincères,

Laurent le Bonastrotin

Antonitch

Walfort

Galvet

Le championnat du monde de lutte au casino de Paris	La VGA du 24/11/1905
Gestes et mouvements des lutteurs	La VGA du 01/12/1905
Le championnat du monde de lutte	La VGA du 01/12/1906
Je ne suis pas une brute	La VGA du 15/12/1906
Les luttes	La VGA du 05/12/1908
La catch as catch can	La VGA du 20/02/1909
La lutte japonaise (Sumo)	La VGA du 15/10/1910

3.2) La savate et la boxe française, la canne et le bâton

Edmond DESBONNET dans son livre « les rois de la lutte » nous présente dans son introduction quelques combats historiques dont celles du lutteur Arpin le Savoyard contre un pratiquant de boxe Française Vignerou, ou encore ce dernier contre l'anglais Dikson spécialisé en boxe anglaise.

L'origine de cette boxe à la française est tracée à partir de la fin du XVIII^e siècle, des combats de rues à des formes plus élaborées, où l'utilisation des membres inférieurs (pied baptisé savate) faisait partie intégrale de la panoplie des coups et mouvements d'attaque. Le mieux est de laisser Théophile Gautier nous raconter par lui-même, **cet art des bas-fonds devenu noble !**

3.3) Le Maître de chausson, ou le témoignage d'un grand Maître

Le maître de chausson

Par Théophile Gautier

~ 1840 ~

Vous avez sans doute vu, si le hasard ou toute autre raison vous a conduit aux barrières, aux Funambules, sur la place Maubert, dans la rue Mouffetard, ou tout autre lieu fréquenté par cette intéressante partie du peuple français que l'on désigne sous les dénominations de gamins, de titis et de voyous, deux champions en attitude, agitant les bras et les jambes avec des gestes bizarres, et prononçant la phrase sacramentelle : « Numérote tes os, que je te démolisse ! » et vous avez passé en détournant la tête, car au bout de quelques secondes le sang jaillissait des nez réciproques, et de larges iris ne tardaient pas à cercler d'auréoles prismatiques les yeux des combattants : - c'étaient des *arsouilles* qui tiraient la savate.

Mais si la curiosité vous pousse à vous mêler au groupe déguenillé qui entoure les athlètes crapuleux, vous entendrez un vocabulaire étrange qui surprendrait beaucoup messieurs de l'Académie. La langue française n'est pas si pauvre qu'on le dit : les malins donnent des conseils et raisonnent sur la valeur des coups. *Allons, tape-lui sur la terrine, mouche-lui le quinquet, surine-lui le nez, ça l'esbrouffera ; quand on saigne, ça écoeure. - Est-ce que ta peau n'est pas payée à toi ? on dirait que tu as peur de la gâter. - Huhu ! xi ! xi ! Mords donc ! pousse dessus à mort ! et autres interjections de même farine. L'apparition d'un sergent de ville signalé à l'horizon par quelque vigile hissé sur la hune d'une borne dissipe les acteurs et les spectateurs de ce tournoi d'un nouveau genre.*

- Ouf ! dit l'un, je crois que j'ai le brochet décroché ; mais je lui ai joliment labouré la jambe, et mon coup de ramasse était fameux. Je lui ai pelé la grève comme une pomme ; le zeste est venu. Si j'avais su, je lui aurais coulé un saut ou fauché le changement de garde, et il aurait été esquinaté à fond.

- Cré-nom ! fait l'autre en rajustant les lambeaux de son bourgeron, que c'est bête de taper sur les effets du monde. C'est égal, je lui ai envoyé un coup de tampon sur le mufler, qu'il ne pourra ni béquiller ni licher de quinze jours. Ho çà ! les autres, qu'est-ce qui paye à boire aux artistes ? J'étoufferais volontiers un polichinelle de bleu ; rien n'est plus salé que de se bûcher : ça vous altère... Allons, Auguste, un petit verre de fil en quatre, histoire de se velouter et de se retomber le torse.

La troupe ne peut qu'opiner du bonnet, et s'engouffre avec un touchant empressement dans la boutique de quelque marchand de vin suspect, portant une enseigne hiéroglyphique, comme : *les Ruines de Moscou, l'Insecte volage, la Femme sans tête ou le Puits qui parle* ; hideux vestiges oubliés dans les recoins obscurs de la civilisation. Les petites rues tortueuses, les bouges enfumés ont toujours beaucoup convenu aux savatiers ; la Cité, ce ténébreux repaire des truands et des mauvais garçons du moyen âge, a toujours été leur retraite favorite.

Il y a quelques années seulement de cela, lorsque Notre-Dame n'était pas encore veuve de son archevêché, les duels et les tournois avaient lieu à la pointe de l'île, près de ce pont que l'on appelle le pont Rouge, sans doute par ce qu'il est peint en gris : ce lieu désert était propice à vider les querelles qui avaient ordinairement pour motif la possession de quelques Hélène de bas lieu. Les champions arrivaient suivis de leurs témoins et demandaient avant de commencer : « Va-t-on de tout ? »

Selon la gravité de l'offense appréciée par les seconds, la réponse était affirmative ou négative. « On va de tout, » cela voulait dire que l'on pouvait se manger le nez, s'extirper les yeux avec le coup de fourchette, s'arracher les oreilles, et se servir des dents et des ongles ; dans le cas contraire, les coups de pied et les coups de poing étaient seuls permis, différence qui représente assez bien les duels au premier sang et les duels à mort. Quand on allait de tout, les bottes secrètes, les coups de traître, tout était bon. En ce temps de barbarie, des maîtres montraient aux barrières, pour deux sous, les trois coups : crever le tympan, faire sauter le globe de l'œil et couper la langue par un coup dessous le menton.

Tout ceci doit paraître à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, plus inintelligible que du bas-breton, du haut-allemand, du théotisque ou du grec. C'est du grec, en effet, comme on le parlait jadis en Argos, s'il faut en croire les étymologistes de la cour des Miracles et du baigneur. Cet argot s'expliquera au fur et à mesure : nous en demandons pardon aux Muses, à l'hôtel Rambouillet et aux salons aristocratiques.

La savate, que l'on appelle aujourd'hui *chausson*, par euphémisme, est la *boxe* française, avec cette différence que la savate se *travaille* avec les pieds, et la boxe avec les poings.

Comme tous les autres arts, la savate a eu son mouvement ascensionnel, ses phases et ses révolutions. Il y a la savate classique et la savate romantique ; le savatier classique est simple comme un tragique du temps de l'empire ; il n'emploie qu'un petit nombre de mouvements : ses coups de pied sont bas, et ne montent guère au-dessus du genou ; ses mains restent ouvertes et portent avec les paumes des coups appelés musettes, qui se rapprochent plus du soufflet proprement dit que du coup de poing. Ces *musettes* coiffent ordinairement le menton ou le nez. Il ne tient pas la parade, et mouline perpétuellement ; il manque d'assiette, et ne pourrait tenir tête à un adversaire sérieux. Son jeu est tout de tradition et de pratique ; il ne raisonne pas, et la théorie n'est pas son fort. Ce n'est en effet que depuis un petit nombre d'années que la savate a été élevée au rang d'art et de science, et s'est placée dans la hiérarchie des exercices de corps sur le même rang que l'escrime, l'équitation ou la danse.

Un petit traité historique de la savate depuis une quarantaine d'années sera ici tout à fait à sa place. - Les maîtres bâtonnistes de Caen avaient de

la célébrité avant la révolution ; cette gloire s'abîma comme tant d'autres dans le gouffre de 95, et il faut sauter jusqu'à l'empire et à la restauration, pour trouver dans la mémoire des plus vieux maîtres les noms des rois primitifs qui constituent la dynastie de la savate. - Fanfan est le Pharamond, le Romulus de cette histoire ; il représente la période héroïque et fabuleuse ; Sabattier lui succéda ; après lui vint Baptiste, ancien danseur à l'Opéra, à qui les exercices de son premier emploi avaient assoupli les jambes, et qui montait les coups de pied plus haut qu'aucun des maîtres contemporains. Baptiste, qui avait conservé un vernis d'élégance et de bonne société, eut l'honneur de travailler avec Son Altesse royale le duc de Berri. Son Altesse se revêtit pour ses exercices d'une espèce d'armure de bras, de poitrine et de jambes en fil de fer treillissé recouverte de bourre et de peau. Mais dans les salles on ne se servait ni de plastron, ni de brassards, ni de jambarts ; seulement l'on tirait le chapeau sur la tête, ce qui ne se fait plus aujourd'hui à cause du développement du jeu. Cette importation de mœurs anglaises était d'une grande hardiesse pour le temps, et malgré cet exemple princier, l'art sublime de la savate, de la canne et du bâton resta confiné dans les classes inférieures. A Baptiste succéda Fanfare, qui tirait la savate et le bâton ; puis vinrent Mignon, Rochereau et Carpe, qui ont laissé de brillants souvenirs dans le monde des salles d'armes et des estaminets.

Les rues où se tenaient les classes n'avaient rien de très-élégant. Le vieux Champagne, ancien marin, demeurait rue Mouffetard, et François avait sa salle rue de la Mortellerie. Quand nous disons salle, nous avons tort ; c'est cave qu'il faudrait. Les assauts avaient lieu effectivement dans une grande cave ; les élèves étaient en général des ouvriers, ou des garnements suspects. Toulouse et Gadou montraient la savate aux maçons de la Grève. Pour le chausson, on tirait les coups bas, les temps d'arrêt à mi-hauteur ; on courait beaucoup et l'on moulinaït des bras. Le jeu du bâton n'était pas développé et se composait principalement des coups de bout, de coupés et d'*enlevés-dessous*. La canne se tirait comme le sabre.

Le jeu développé fut apporté en France par les prisonniers des pontons d'Angleterre : durant les longues heures de la captivité, ils s'étaient beaucoup exercés, avaient *travaillé* les coups, et, faute d'autre occupation, faisaient assaut du matin jusqu'au soir ; ce qui les rendit les plus redoutables bâtonnistes de l'univers. - La patrie des boxeurs ne pouvait qu'influer heureusement sur leur *manière* : toutefois le jeu développé resta un arcane entre les plus habiles, et se concentra dans Paris, ce foyer lumineux, ce centre intelligent, qui sait toujours avant tous les autres le dernier mot de l'art ; la province, routinière et fossile, conserva l'ancien jeu. - Vers 1829 cependant, quelques maîtres de régiment développaient, mais c'étaient des *Parisiens* ; l'art du chausson ne resta pas non plus stationnaire : des novateurs hardis commençaient à placer des coups de poing de bout à l'anglaise, et le temps d'arrêt en pleine poitrine, autrement dit *coup de pied en vache*, mais bien peu se risquaient à détacher ce coup, de peur de se faire ramasser les jambes.

Toutefois, malgré ces perfectionnements, la savate ne comptait que fort peu d'adeptes fashionables, elle était même inconnue des gens du monde ; seulement, de temps à autre, il courait quelque histoire merveilleuse d'un garnement de mine chétive et de pauvre apparence, ayant à lui seul déconfit tout un peloton de gendarmes extrêmement surpris de se trouver assis en un clin d'œil au beau milieu du ruisseau ; et la *Gazette des Tribunaux* expliquait comme quoi ce succès, dans un combat inégal, était dû aux passes mystérieuses et aux crocs-en-jambe invincibles de la savate : et chacun dans la rue passait respectueusement à côté de tout individu que sa blouse débraillée, sa casquette posée sur l'oreille, son air crâne et tapageur, pouvaient faire suspecter de connaître les mystères de cet art formidable.

Il est vrai de dire que les maîtres ne brillaient pas par une tenue bien rigoureuse ; la pipe culottée ne quittait guère leurs lèvres que pour faire place aux petits verres de *dur* ; ils fréquentaient les estaminets borgnes, les rogomistes et les marchands de vin hasardeux ; ils étaient hargneux, violents, tapageurs ; quelques-uns même, fidèles aux traditions de l'ancienne chevalerie errante, consacraient leur canne et leurs poings au service des princesses en désarroi. Ils se constituaient les Amadis et les Galaor des Orianes de la rue Froidmanteau et de la Cité. Leur langage, semé de tropes et de métaphores peu académiques, descendant fréquemment aux familiarités de l'argot, était bien fait pour effaroucher les bourgeois honnêtes et débonnaires, si leur mine rébarbative n'avait pas suffi pour cela. C'est ce qui explique comment un art aussi utile, aussi indispensable que la savate, est resté si longtemps enfoui sous les dernières couches de la populace.

Maintenant les hommes ne portent plus l'épée ; la police défend d'avoir des armes sur soi, et l'on est puni de 15 francs d'amende pour avoir un poignard dans sa poche, ce qui fait que tout homme qui rentre chez lui après la brune est à la merci des voleurs et des assassins qui, risquant d'avoir la tête coupée, se moquent parfaitement de payer 15 francs en sus pour port illégal de poignard ; les cannes plombées, les cannes à dard sont prohibées et saisies par la police aux bureaux du théâtre, afin que les mauvais garnements, hideuses, phalènes nocturnes qui voltigent aux carrefours douteux, aient toute la facilité désirable pour vous dépouiller et vous assommer ; mais vous avez vos poings et vos pieds que l'on ne peut saisir au bureau des cannes, et des poings et des pieds exercés sont des armes aussi redoutables que le casse-tête des Caraïbes ou le lasso des gauchos brésiliens.

Pour notre part, nous regrettons l'épée ; avec l'usage de porter l'épée s'est en allée la vieille urbanité française ; on est toujours poli avec un interlocuteur qui peut vous entrer quelques pouces de fer dans le ventre si vos manières n'ont pas l'aménité convenable. L'abolition du duel achèvera de nous rendre le peuple le plus grossier de l'univers : tous les lâches, sûrs de l'impunité, vont devenir insolents. Et puis c'était réellement pour un jeune homme de cœur une amie sûre et fidèle qu'une épée de bon acier bien trempé et bien franc. L'homme gagnait à ce commerce intime avec le métal ; il en prenait les qualités rigides, la loyauté inviolable, le vif éclat, la netteté incisive ; et cette union tacite était si bien comprise, que le plus grand éloge que l'on pût donner à quelqu'un, c'était de dire qu'il était brave comme son épée. Mais nous sommes dans une époque peu chevaleresque, et la prosaïque savate doit remplacer la jolie épée française, ce bijou aigu, cet éclair d'acier qui du moins brillait dans la nuit avant d'arriver à la poitrine d'un homme.

La savate, comme on la pratique aujourd'hui, est un art très-compiqué, très-savant, très-raisonné ; c'est l'escrime sans fleuret. Il y a la tierce, la quarte, l'octave et le demi-cercle ; seulement dans l'escrime on n'a qu'un bras, et à la savate on en a quatre ; car les jambes dans l'état actuel de la science sont de véritables bras, et les pieds deviennent des poings. Les maîtres placent un coup de pied dans les genévives ou dans l'œil avec beaucoup de facilité : plusieurs même décoiffent leurs adversaires avec le bout du chausson.

Le maître de chausson actuel ne ressemble en rien au savatier ancien : c'est un jeune homme de figure douce et prévenante, le sourire sur les lèvres, qui s'exprime correctement et avec un son de voix perlé. Ses manières sont d'une distinction parfaite ; on le prendrait plutôt pour un professeur d'esthétique et de philosophie que pour un pugiliste ; il fume tout au plus des cigarettes de pape espagnol, comme Georges Sand, et boit de l'eau sucrée comme un orateur. Il ne porte ni cravates rouges, ni gilets violets, ni pantalons fabuleux, ni casquette excentrique ; sa mise est celle d'un fils de famille qui s'habillerait bien. - A l'entendre parler de son art, vous croiriez être en présence d'un savant de l'Institut, faisant des calculs sur l'équilibre et la dynamique : la savate est en effet un calcul très-exact des forces humaines combinées avec la libration et la pondération. Après quelques mois d'étude, on est vraiment surpris de l'énorme puissance que peut acquérir un muscle bien développé et bien dirigé, et l'on s'aperçoit que la nature n'a pas fait l'homme aussi désarmé que le prétendent les philosophes moroses. Des poings bien fermés selon les principes de l'art valent des marteaux de fer

Le maître de chausson fashionable ne néglige rien de ce qui peut perfectionner son jeu. M. Lecour, célèbre professeur, a travaillé avec Adam, le boxeur anglais, le redoutable adversaire de Swift. Cette étude lui a beaucoup servi pour perfectionner les coups de poing qui, à vrai dire, étaient

la partie faible de la savate. Les coups droits dans la poitrine ou dans la figure sont fouettés et détachés avec une vigueur rare, et si bien calculés, qu'il ne se perd pas un atome de force ; la vitesse est triplée, et dans moins d'une seconde l'on a placé une *série* ainsi composée : coups de poing sur le nez, sur l'os maxillaire et dans l'estomac ; ou bien coup de pied bas, coup de pied haut, et coups de poing. Autrefois l'on ne faisait pas de séries, et l'on ne liait pas les coups : un assaut actuel diffère autant d'un assaut ancien pour la difficulté de l'exécution et la hardiesse des poses, qu'un morceau de Herz ou de Kalkebrenner d'une sonate de Steibelt. Il y a dix ans tout cela eût paru impraticable.

On se tromperait beaucoup si l'on représentait les maîtres de chausson comme des gens de carrure athlétique ; ils ne tiennent en rien de l'Hercule et du lutteur : ils sont ordinairement de taille moyenne, ont les extrémités fines et les mains petites. - Plus d'une femme envierait les mains de Swift ; mais ces mains délicates, si elles ont la blancheur du marbre, en ont aussi la dureté ; et, détachées par les puissants muscles des épaules, meurtrissent les chairs comme un caillou lancé par une fronde.

Maintenant que nous vous avons fait l'histoire et l'esthétique du grand art de la savate, nous allons vous introduire dans une salle de chausson, celle de M. Lecour, qui est le professeur à la mode, et qui compte parmi ses élèves les lions les plus chevelus et les plus aristocratiques de l'Opéra et du boulevard de Gand. Vous voyez cette file de cabriolets, de tilburys et de coupés qui stationnent à l'angle de la rue du Faubourg-Montmartre, tout près du boulevard : hâtez-vous, c'est jour d'assaut, et vous auriez peine à trouver place.

La salle d'armes est au rez-de-chaussée, car le piétinement perpétuel serait insupportable aux voisins les plus pacifiques, et les bourgeois propres partagent la haine de Nicole contre les ferrailleurs et les déracineurs de carreaux : la première pièce sert d'antichambre et de vestiaire ; contre le mur est appliquée une petite fontaine qui fournit de l'eau froide pour tremper les coins de mouchoir, quand il y a des nez compromis à bassiner, ce qui ne laisse pas que d'arriver quelquefois.

La salle est une grande pièce tapissée de coutil, en forme de tente, avec un plancher frotté au grès et à l'eau bouillante, pour que le pied morde bien et ne se dérobe pas. Tout autour sont disposées des banquettes élevées sur une marche qui encadre l'arène destinée aux combattants ; le long des murs sont accrochés les gants de boxe des élèves, portant chacun leur numéro. Ces gants, dont les doigts ne sont articulés que par-dessous, ressemblent à des traversins ; la peau est de buffle et la garniture de crin. Les Anglais remplissent les leurs avec la plume ; mais la plume, plus moelleuse d'abord, ne tarde pas à se tasser en paquets, et devient plus dure que le crin. A côté des gants qui font trophée avec les masques pendent les cannes et les bâtons de longueur.

Les assistants sont rangés au plus près du mur, afin de ne pas gêner les combattants ; et, pour ne pas être atteints, dans leurs coups de grande volée, par les cannes des maîtres qui font assaut, chacun tient en main un bâton dans la pose d'arrêt, ce qui donne à l'assemblée l'apparence d'un chapitre de chanoines assis dans leurs stalles un cierge à la main.

Le costume du maître est très-pittoresque : il consiste dans un pantalon de laine rouge à pieds, demi-collant, serré à la ceinture et tenant sans bretelles, une chemise rayée de violet ou de bleu, une petite calotte pourpre, et des gants de boxe avec des crispins vernis.

L'assaut commence ordinairement par la canne et le bâton. La canne se tire à une seule main, et le bâton à deux mains, comme les espadons et les estocs du moyen âge. Avant de commencer, les maîtres se donnent une poignée de mains, puis ils font le salut. Ce salut, où les maîtres exécutent avec leurs cannes des arabesques plus capricieuses que celles décrites par le bâton du fantastique caporal Tritram, dans le roman humoristique de *Tritram Shandy*, en faisant des sauts et des pas de voltige (la voltige se fait lorsqu'on est attaqué dans la rue par plusieurs personnes ; la *rose couverte*, que l'on fait pour salut, est la plus jolie arabesque, dessinée au bâton, que l'on puisse voir ; les *voltés*, les *écarts de cote*, les coups de travers pleuvent drus comme grêle) ; ce salut est vraiment très-gracieux et très-élégant. Après cela, les maîtres se mettent en garde, et les hostilités sont ouvertes, les cannes tourbillonnent et s'entrechoquent en pétillant ; quand le coup porte, le vaincu s'écrie : « Touché, bien touché, » et l'on reprend la garde. Comme les combattants n'ont ni masques, ni plastrons, les coups doivent être retenus : ils le sont presque toujours au début de la lutte ; mais quelquefois les adversaires s'échauffent, et l'assaut ne diffère pas beaucoup d'une véritable bataille. Aussi, l'assaut terminé, les combattants s'embrassent pour montrer qu'ils ne se gardent pas rancune, et n'ont aucun fiel dans le cœur. Cette coutume a quelque chose de loyal, de touchant, et doit prévenir bien des querelles. L'agilité et la prestesse des maîtres bâtonnistes sont réellement effrayantes. M. Lecour exécute en une minute des *carrés* composés de vingt coups sur chaque face, il a même été jusqu'à deux cents coups de bâton à la minute, ce qui est prodigieux ; l'on ne voit pas le bâton, on l'entend seulement siffler.

Les assauts de savate viennent ensuite. Les coups de pied, les coups de poing se suivent et ne se ressemblent pas ; mais ce spectacle n'a rien de repoussant, les mouvements sont si justes, si précis, si bien raisonnés, si bien calculés, que toute idée de douleur est éloignée : on croirait plutôt assister à une leçon de voltige qu'à un combat ; les temps d'arrêt, les coups de pied exécutés par Lecour et son frère, sont aussi gracieux qu'un temps d'arabesque de Perrot, le merveilleux danseur. Les combattants, suspendus au milieu d'un tourbillon de bras et de jambes, semblent ne pas tenir à la terre. Auriol n'est pas plus vif, plus pétulant et plus allègre ; et cependant ces mouvements si prompts, si lestes, sont d'une force prodigieuse : le plus faible de ces coups vous renverserait.

Voici quelques-unes des poses qui se pratiquent. On donne des coups de tête dans la figure et dans l'estomac : pour cela on saisit l'adversaire par le collet ou par la tête, et en l'attirant vers soi on lance le coup.

Si votre adversaire court sur vous, vous placez le coup de tête dans l'estomac, vous lui saisissez en même temps les deux jarrets pour le renverser ; quelquefois, comme une arabesque fantastique, comme ces paraphes à main levée que l'on fait au bout d'une page dont on est content, vous le faites passer par-dessus votre tête, et vous l'envoyez, en manière de *fioriture*, décrire une parabole derrière vous.

Ce coup, comme toutes les bottes possibles, a sa parade : en l'exécutant, vous pouvez être saisi par la nuque, plié à terre et recevoir sur le nez un coup de genou ou un coup de poing fourré.

Il y a aussi une infinité de moyens pour jeter son homme par terre : le passément de jambe du jarret et le passément de jambe du cou-de-pied. Le premier se pratique en croisant la jambe derrière le jarret de l'adversaire que l'on saisit simultanément par le col ; on tend le jarret vigoureusement, on le pousse, il perd pied, chancelle et tombe ; dans le second cas, l'on pose son pied derrière le talon de son ennemi, on ramène à soi par un mouvement de brusque saccade qui se donne avec le cou-de-pied, et il tombe d'un seul temps. On peut encore très-aisément renverser quelqu'un en lui donnant un tour de clef à la cravate, et en lui passant la main sous le jarret, ce qui lui fait perdre l'équilibre.

Nous écrivions un volume si nous voulions indiquer toutes les ruses et toutes les ressources de la savate. Toutes les attaques sont prévues et déjouées. Si un homme vous attaque et vous prend par le collet, vous lui saisissez le poignet à deux mains et vous faites un revers sur les talons : le coude de l'assaillant se trouve placé sur votre épaule ; vous faites une pesée qui lui rompt le bras placé à faux à l'articulation de la saignée.

Si un homme très-vigoureux vous entoure de ses bras et que vous ne puissiez-vous dégager, appliquer-lui la paume de la main sur le menton ou sur le nez, pour lui renverser la tête en arrière ; la douleur qu'il éprouvera sera si atroce, qu'il lâchera prise sur-le-champ. On tient aussi la tête de son antagoniste sous le bras en parapluie, et on lui fourre des séries de coups de poing dans la figure. Si, en lançant un coup de pied haut, vous avez la jambe ramassée, faites un *revers*, et vous tomberez en équilibre sur vos deux mains ; mais le coup de pied dit *temps d'arrêt* est si vite passé, et son effet est si violent, qu'il n'y a guère de danger de ce côté-là.

Quand ces coups sont portés sérieusement et les mains nues, ils sont de nature à causer des blessures graves et même la mort.

Vous voyez que la savate est une science profonde, qui exige beaucoup de sang-froid, de réflexion, de calcul, d'agilité et de force ; c'est le plus beau développement de la vigueur humaine, une lutte sans autres armes que les armes naturelles, et où l'on ne peut jamais être pris au dépourvu.

Ce spectacle est tellement attrayant, que plusieurs gens du grand monde font dans leur appartement une salle où ils s'exercent eux-mêmes, prennent leçon, et font faire assaut entre les maîtres de réputation. Lecour a fait assaut chez lord S... avec Lose, le premier maître de Bordeaux ; et M. de W... a une salle où se réunissent les élégants de la loge infernale et du Jockey 's-Club, il y en a une aussi chez M. le duc V... Michel Pisseux a donné des leçons au duc d'Orléans. La savate est désormais désencanaillée, et prendra dans les pensionnats place à côté de la gymnastique et de l'escrime.

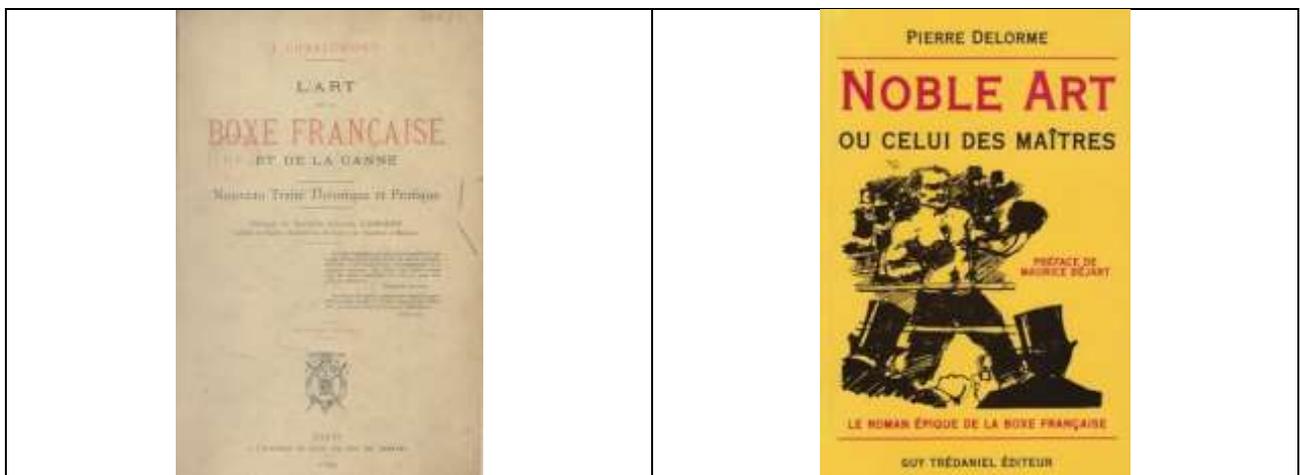
THÉOPHILE GAUTIER

Pratiquant d'art martial, comment ne pas être touché par ce témoignage du géniteur du Capitaine Fracasse, retraçant le contexte historique de ces pratiques, peu à peu codifiées, augmentées de rituel (salut) et d'un état d'esprit propre : (sang-froid, réflexion = analyse-observation), « où on ne peut jamais être pris au dépourvu » (vigilance, non rupture..)

Le médecin et physiologiste [Fernand Lagange](#), qui préface le livre de [Joseph CHARLEMONT](#), « l'art de la boxe française et de la canne » publié en 1899 fait l'éloge de cette discipline :

C'est que la boxe française, telle que Charlemont l'a modifiée et la professe, n'est pas seulement l'art de la défense personnelle : c'est le plus hygiénique de tous les sports et c'est, de toutes les formes de la gymnastique, celle qui s'adapte le mieux à l'éducation physique du jeune homme et de l'enfant, celle qui développe le plus régulièrement toutes les parties du corps humain, qui perfectionne le plus sûrement toutes les aptitudes physiques.....Il prône du point de vue de l'hygiène : la recherche du parfait équilibre des fonctions vitales et du point de vue physique : celui du développement harmonieux de toutes les aptitudes physiques et non pas la prédominance de l'une d'entre elles

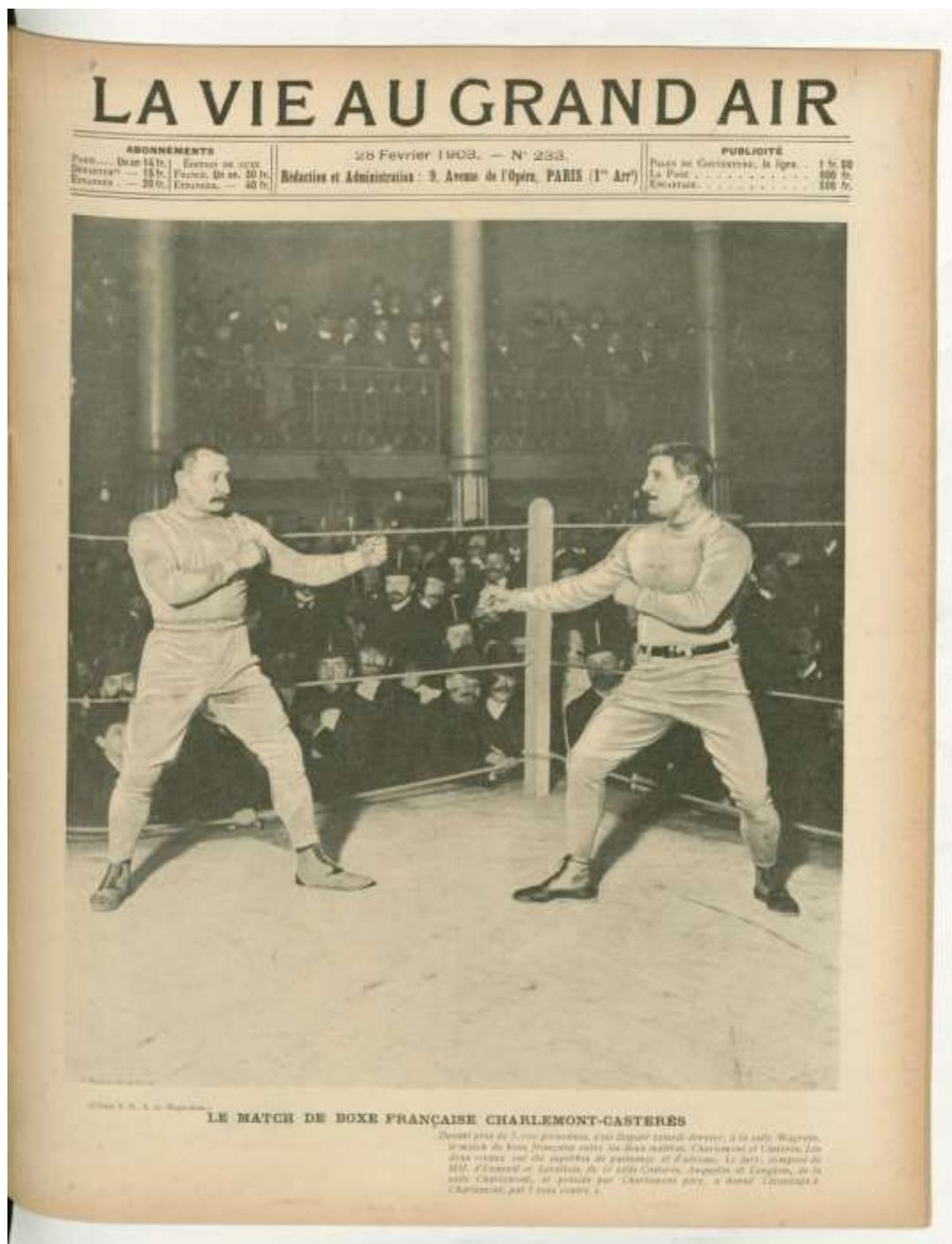
.....**et C'est « du ventre », et non des reins comme on le dit parfois à tort, que doit partir un coup de poing bien appliqué; et les muscles du ventre travaillent aussi pour lancer le coup de pied à hauteur voulue.....**(...mémo à méditer..... !)



Autre point de sensibilité : vous pouvez également vous plonger dans un roman épique de la boxe française, intitulé : « Noble Art ou celui des Maîtres », écrit par notre camarade Pierre Delorme, kendoka et auteur de nouvelles et essais autour du Japon et du sabre. L'action débute en 1867 avec le célèbre Vigneron.

Autres articles à consulter :

La boxe française et ses applications les plus pratiques	VGA du 15/11/1898
Au boxing club de France	VGA du 18/03/1899
L'assaut de Charlemont	VGA du 23/04/1899
L'assaut de la Boxe française	VGA du 18/02/1900
L'assaut du boxing club	VGA du 18/03/1900
A travers les salles de Boxe. (E. Bayle)	VGA du 14/02/1903
A travers les salles de Boxe (Mainguet)	VGA du 29/02/1903
Sur le ring : CHARLEMONT	VGA du 09/02/1907



3.4) le catéchisme des mauvais coups (reportage)

Autre article : Retrouvons Calvet, Raoul le Boucher et ses acolytes dans un moment de self-défense :
Le catéchisme des mauvais coups...



La façon de retourner la main avec un pouce.
Démonstration par Raoul le Boucher, Lacreuse, Vervet et Calvé.

Le Catéchisme des Mauvais Coups

Les quelques « tours de brigands » que nous mettons sous les yeux de nos jeunes lecteurs sont assez généralement ignorés. Si nous leur en parlons aujourd'hui, ce n'est pas pour qu'ils se perfectionnent dans l'art de les accomplir, mais seulement pour éveiller leur attention sur la situation fâcheuse dans laquelle tout homme peut se trouver un jour ou l'autre, bien malgré lui. Que ceux que ces courtes démonstrations intéressent en fassent leur profit; mais surtout qu'ils évitent dans la plus large mesure du possible d'en faire usage, si ce n'est dans les cas désespérés.

DANS un récent et curieux ouvrage qu'il publiait dernièrement, l'excellent professeur de boxe Julien Leclerc traitait, avec la haute compétence qu'on lui connaît, de la question du combat dans la rue.

En principe, on doit toujours éviter de se battre, mais de là à ne pas se défendre lorsqu'on y est contraint et forcé, il y a tout un abîme. Les gens les plus calmes, les plus doux de caractère, — nous dirions volontiers les plus inoffensifs — peuvent être amenés par les circonstances à se « colleter » au coin du carrefour.

Or, ce sont là, il faut bien le dire, de petits incidents de la vie courante.

Doué d'une nature généreuse et chevaleresque, un brave citoyen, jeté dans une bagarre, y va naturellement « bon jeu bon argent », comme dit l'autre, tape à tours de bras, se précipite avec une généreuse ardeur sur son adversaire d'un moment, tout cela au petit bonheur de la rencontre.

C'est une chose connue de tout le monde, que dans une bagarre on a beaucoup de chances de ne pas se trouver en présence d'un descendant des Bourbons ou d'un camérier du Pape. Le niveau social des combattants du pavé est infiniment moins relevé, et ce n'est pas une raison, si vous avez affaire à un gringalet moins solide que vous, pour que vous ayez le dessus.

Les gens très forts sont généralement très doux et incapables de faire ce qui s'appelle « un sale coup ». Au contraire, les êtres dévoyés, envers qui la nature n'a pas été d'une générosité extrême, rachètent leur infériorité physique par des manœuvres que l'humanité réproouve, mais que les circonstances commandent.

Conclusion — pour en venir à une conclusion immédiate et ne pas tirer en longueur des explications qui gagnent à être courtes : ne vous laissez jamais approcher (autant que faire se peut) et évitez de vous laisser prendre.

Avec certains individus, si vous avez l'imprudence d'abandonner un bras, vous êtes « mal parti ».

Nous avons demandé à quelques hommes qui la

La vie au grand air n° 268
Du 30 octobre 1903



L'arrachement des narines.



Comment on casse le bras par principes.
Démonstration par Michel Lacreuse et Calvé.

Trucs « d'apaches » et leurs parades

[La VGA du 08/12/1906](#)

La défense in extrémis

[La VGA du 05/01/1907](#)

La défense féminine

[La VGA du 05/12/1908](#)



Afin de cloître ce chapitre voici 2 ouvrages de 1905 (à consulter et/ou télécharger) pour approfondir ces techniques de self-défense, écrit par Emile André (site Fédération Française des Arts Martiaux Historiques Européens FFAMHE)

- [Les 100 façons de se défendre dans la rue sans armes](#)
- [Les 100 façons de se défendre dans la rue avec armes](#)

Le préfet de police [Célestin Hennion](#) (1862-1915) a modernisé la police française au début du XX^e siècle, avec le soutien de [Georges Clemenceau](#) (à l'époque surnommé « le Tigre »). Il est le

créateur des Brigades mobiles, précurseurs de toutes les forces spéciales (BRB, GIGN, etc.) de la police et de la [gendarmarie française](#) modernes



3.5) D'une boxe venue d'ailleurs

On ne peut occulter cette nouvelle boxe réapparue au XVIII^e siècle en Angleterre, où les matchs étaient organisés par des parieurs, basés sur des pratiques ancestrales à mains nues, remontant à l'antiquité : [le pugilat](#). Ce dernier, avec [le Pancrace](#) et la lutte ([Orthépale](#) et lutte au sol), faisaient partis des trois arts martiaux pratiqués durant les Jeux antiques.

On cite en 1719, Le premier grand champion de [boxe à mains nues](#) qui était également maître d'armes : [James Figg](#). Son élève, [Jack Broughton](#), remporta près de 400 combats jusqu'au jour où il tua accidentellement son adversaire. Traumatisé, il codifia en 1743 le combat en une série de règles, lesquelles furent appliquées officiellement en 1838, dans le cadre du [London Prize Ring](#). En 1865, le sportif [John Graham Chambers](#), avec l'aide du [marquis de Queensberry](#), font à leur tour approuver de nouveaux dispositifs : rendant obligatoire le port de [gants de protection](#), interdisant la frappe de l'adversaire au sol, et instaurant des combats minutés sous la forme de rounds.

C'est en 1899 qu'un français [Louis Lerda](#), de retour des États-Unis, tente d'implanter la boxe anglaise en France. Le premier combat à lieu à la [salle Wagram](#) à Paris et, le 15 février 1903, la Fédération française des sociétés de boxe voit le jour. Les combats professionnels étant rémunérés, ils attirent de plus en plus de spectateurs.

Déjà mentionnée dans les journaux sportifs, cette boxe en plein essor outre-Manche et outre-Atlantique depuis le milieu du XIX^e siècle, et où la renommée de ses champions arrive maintenant en France, est-elle supérieure à celle pratiquée par nos célébrités locales Charlemont et Casteres, maîtres incontestées d'une boxe à la française ?

Boxeur	VGA du 01 avril 1898
L'assaut de Charlemont	VGA du 23/04/1899
Boxe française contre Boxe anglaise (cf. Drikson Versus Charlemont)	VGA du 29/10/1899
Le match «(Jeffries // Tom Sharkey)	VGA du 12/11/1899
La boxe (cf résumé de l'année 1899)	VGA du 24/12/1899
Une tournée sportive en Amérique. ...(Jeffries // Corbett)	VGA du 04/03/1900
Les rois du ring	VGA du 19/01/1902
Les championnats de Boxe à la salle Wagram	VGA du 07/03/1903
La boxe anglaise	VGA du 14/03/1903
La boxe	VGA du 29/05/1903
La boxe anglaise en France et en Angleterre	La VGA du 01/12/1905
Boxe anglaise contre jui jutsu	La VGA du 09/01/1909



Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Le plus long combat à Paris a lieu le 17 avril 1909 et dure 49 rounds entre Joe Jeanette qui doit plusieurs fois être « réveillé » à coup de masque à oxygène et Sam McVey qui finalement abandonne après 2h30 de combat.

3.6) De la plume à l'escrime : le cap de l'épée

La révolution puis l'empire avait conservé l'esprit belliqueux des militaires français. En dehors des champs de batailles, des militaires cherchent encore à briller, avec l'espoir que les historiens ou des hommes de lettres relateront leurs prouesses en ville.

Dès la seconde partie du XIX^e siècle, l'escrime connaît un fort regain avec la création en 1852 de l'[École de gymnastique et d'escrime de Joinville](#). A la fin du second Empire et surtout après 1870, Napoléon III réinstaura l'instruction obligatoire de l'escrime aux soldats : Epée et sabre obligatoire dans la cavalerie, et dans l'infanterie seule l'épée restera obligatoire (le sabre étant facultatif).

Les années 1880 marquent également le retour des duels dans la société française et la revue *Escrime française* mentionnera de nombreux duels entre députés et journalistes¹³.

En parallèle, à Paris et en province, de nombreuses salles d'armes se développent, où maîtres d'armes et hommes d'expérience officient. En 1882, est fondée la Société d'encouragement à l'escrime. *ancêtre de la future F.F.E*) par [Henry Hébrard de Villeneuve](#)¹. La pratique de l'escrime apparaît alors comme une œuvre patriotique permettant de régénérer la nation par son éducation virile. Elle constitue, face au puissant voisin allemand, un moyen de réveiller l'héroïsme et d'afficher la supériorité morale de la nation. De plus, c'est la discipline française par excellence. Elle développe des qualités physiques, morales et intellectuelles qui participent à la formation de la jeunesse française⁹.

Les maîtres de la littérature française ne sont pas les derniers en s'appuyant avec intérêt, sur cette vogue où honneur, héroïsme et justice triomphent. De nombreuses nouvelles et romans de capes et d'épées sont publiés et popularisés par : Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Paul Féval, avec « Mademoiselle de Maupin », « les trois mousquetaires », ou encore « le chevalier Lagardère ». Ces derniers fréquentent régulièrement une célèbre salle d'escrime à Montmartre, la salle Grisier. D'autres auteurs tels qu'Edmond Rostand (Cyrano), ou Michel Zévaco (Pardaillan) publieront à leur tour des best-sellers.

Vers 1890, on commence à parler d'escrime sportive et de compétitions. En avril 1891, un assaut au fleuret entre Louis Mérignac et Eugenio Pini est remporté par le Français qui est alors surnommé le « Grand Patron».



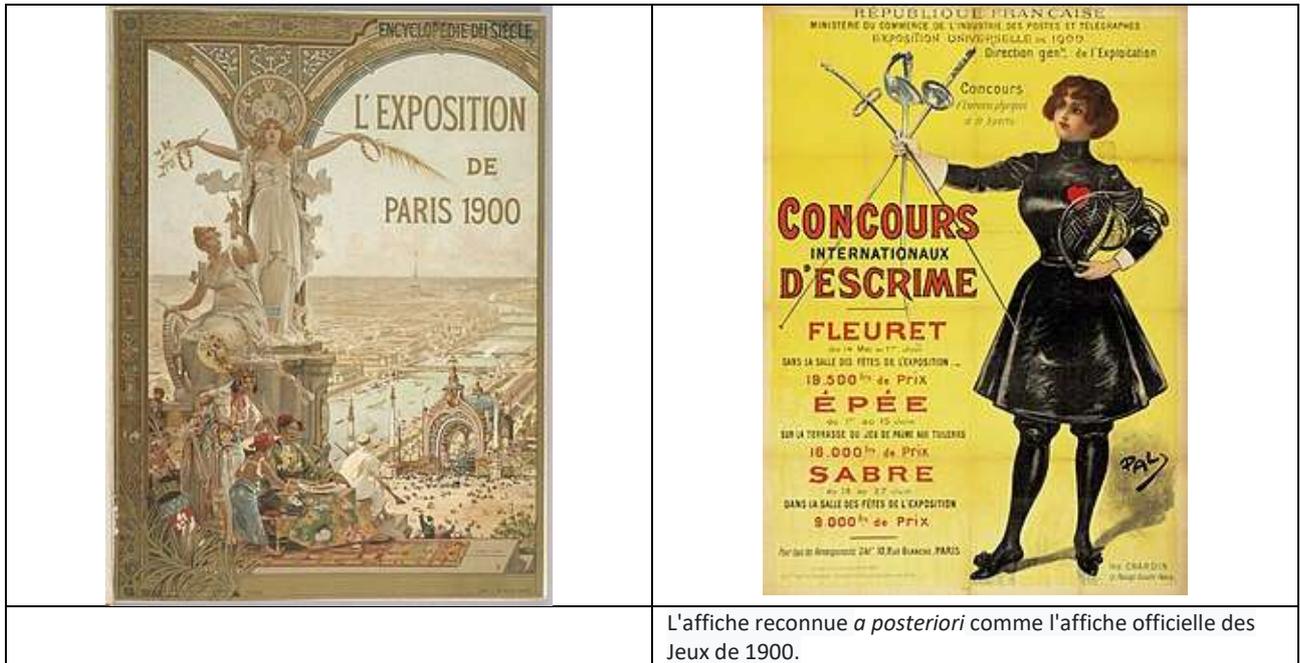
Eugenio Pini (Vie au grand air n° 269 du 06/11/1903)



Louis Mérignac n° 270 du 16/11/1903

Plus tard, à Paris le 15 janvier 1893, Le premier tournoi d'escrime moderne, sera gagné par un officier de cavalerie. Les premiers [Championnats de France d'escrime](#), limités au seul fleuret, se dérouleront en 1897. La compétition en [épée](#) apparaîtra durant l'année de l'exposition universelle de Paris en 1900, où se produiront non officiellement, les deuxièmes [jeux olympiques de Paris](#) : Les épreuves d'escrime, organisées par la *Société d'encouragement de l'escrime* sur le [Champ de mars](#) et aux [Tuileries](#) regrouperont 365 tireurs dont 260 français. Ce sont cependant avec les épreuves d'athlétisme celles qui réuniront le plus grand nombre d'athlètes étrangers.

D'autres écoles d'escrime cette fois-ci italienne, hongroise, polonaise ou encore soviétique deviendront par la suite très réputées.



L'affiche reconnue *a posteriori* comme l'affiche officielle des Jeux de 1900.

Le 25 novembre 1892, à l'occasion du cinquième anniversaire de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques, à la Sorbonne [le baron Pierre de Coubertin](#), historien et pédagogue français, souhaite attribuer une place plus importante à l'éducation physique dans les écoles françaises. Le Baron conclut son discours par un appel vibrant à la rénovation des Jeux olympiques. Ce n'est qu'en 1894, dans ce même lieu, que la restauration des Jeux olympiques est entérinée à l'unanimité, en présence de nombreuses personnalités étrangères. En 1896 se dérouleront à Athènes, les premiers jeux olympiques....puis en 1900, lors de l'exposition universelle à Paris, un « **concours international d'exercices physiques et de sports** » sera organisé par l'instance dirigeante du sport en France, l'[Union des sociétés françaises de sports athlétiques](#), compromis accepté au final par Pierre de Coubertin. Ce concours sportif de l'Exposition tiendra lieu malgré tout, de Jeux olympiques pour 1900 et comptera comme équivalent de la deuxième olympiade. Conséquences : de nombreux athlètes ignoreront, pour certains jusqu'à leur mort, avoir disputé.... des Jeux olympiques !



n°259 du 28/08/1903



n*256 du 07/08/1903



Ce ne fut pas le dernier duel de fer ! [voir la chronique déferée 65 ans plus tard](#)

PINI renonce au duel	La VGA du 24/11/1905
L'escrime à la Préfecture de Police	La VGA du 02/03/1905
GRECO et KIRCHHOFFER	La VGA du 12/01/1906
Les gardes d'épée	La VGA du 08/12/1906
A-t-on peur quand on se bat ?	La VGA du 23/02/1906

Autres Sources et pour aller plus loin:

En garde : Du duel à l'escrime Pierre Lamaze Découvertes Gallimard.

[Duels: Les temps forts | Le Monde de d'Artagnan \(lemondededartagnan.org\)](#)

[Croiser le fer : Violence et culture de l'épée dans la France moderne \(XVIe-XVIIIe siècle\) - Babelions](#)

[La Voie de l'épée. Symbolisme du sabre au Japon et en Europe | Institut Iliade \(institut-iliade.com\)](#)

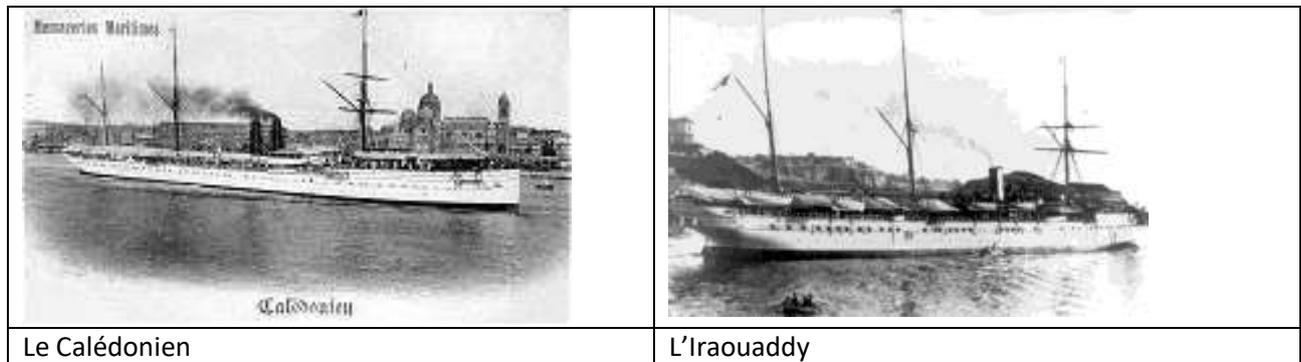
[Le symbolisme de l'épée : signification, interprétation \(jepense.org\)](#)

4) La nouvelle « révolution de 1889 », ou l'arrivée des arts de combats souples :

De nombreux ouvrages traitent sur l'histoire du judo en France et vous trouverez de très bons articles ou reportages sur les sites suivants :

[L'histoire du judo en France \(judopourtous.com\).](#)

Le fondateur du Judo Jigaro Kano est envoyé en voyage d'étude en Europe de 1889 à 1891. Il avait auparavant créé en 1882 le [kodokan](#) à Tokyo. Sur ce premier voyage, il fait escale à Shanghai à bord d'un des navires de la compagnie des Messageries Maritimes Françaises, le Calédonien, puis, sur un autre navire, l'Iraouaddy.autant les montrer !



il atteint Marseille, dans le sud de la France, en octobre 1889. Il y est relaté une démonstration de Judo et de kendo. Sur le chemin le conduisant à Paris, il s'arrêtera à Lyon, où il rend visite au fils d'un ancien élève du [Gakushūin](#), qui étudiait dans un collège de la ville. Cet établissement est la première étude de cas de Kano, sur son parcours d'apprentissage du système éducatif occidental. Il en profite également pour visiter l'église Notre Dame de Fourvière, dont la magnificence le marquera longtemps. Si Kano était un individu laïc dont l'objectif était de transformer la société par l'éducation, il était également conscient de l'importance des religions, qui avaient un rôle unificateur dans la société, lorsque leur pouvoir n'était pas utilisé à mauvais escient. De Lyon, France, il a dit à ce propos : « Comme je connaissais depuis longtemps l'immense force de l'enseignement, j'ai compris que le fait de se conformer à une voie qui dépasse l'humanité, que ce soit celle de l'enseignement ou celle de la religion, témoigne profondément de l'idée que c'est la tâche la plus importante de la vie. » (source : Jigoro Kano, père du judo - Michel Mazac - Budo Editions, 2014).

Arrivé dans la capitale française, il commence à s'imprégner de la culture française et s'installe dans le Quartier latin avec Tsuzuki Keifuku, diplômé de l'université la même année que lui. Au contact de la population, il se rend compte que les rudiments de français qu'il a appris à l'université sont insuffisants pour se faire comprendre. Il entreprend de se perfectionner dans la langue de Molière, tout en visitant les écoles presque quotidiennement pendant deux mois. Il souhaite connaître le système éducatif français, et échange avec les divers experts français et enseignants. Il rencontrera le directeur de l'enseignement général, [M. Ferdinand BUISSON](#), instigateur et défenseur de l'éducation républicaine et laïque, cofondateur de la ligue des droits de l'homme, et président de la commission parlementaire qui portera les textes sur la séparation de l'église et de l'Etat en 1905. Il deviendra bien plus tard en 1927, Prix Nobel de la paix !

Durant ce premier voyage en Europe, Jigoro Kano, visitera successivement la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Russie, la Suède, le Danemark, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne. En Allemagne, à Berlin à la fin de l'année 1889, il louera une petite chambre près de la gare et constatera une fois de plus son piètre niveau en allemand insuffisant. Il se lancera alors dans l'apprentissage de l'allemand.

Tout comme en France, et en s'appuyant sur le réseau de Japonais vivant dans ce pays, il s'initie au système éducatif allemand et commence à visiter les écoles autant qu'il le peut. De retour à Paris il revient sur Marseille en décembre 1890 et repart pour le Japon.

S'il observe des différences culturelles parfois décevantes entre le Japon et les pays visités, il se concentre sur ce qui pourrait lui être utile dans sa mission d'éducation. Selon lui, le Japon est à la traîne et la seule façon de rattraper son retard est que son pays s'industrialise. Sans cela, la communication entre l'Est et l'Ouest deviendrait dangereuse.

Tout au long de son premier voyage, Kano a été impressionné par le niveau de connaissance des intellectuels occidentaux, même s'il a aussi été quelque fois déçu par leur manque d'adaptabilité, de perspective et/ou d'application pratique. Curieux de la religion, il a été surpris de voir l'écart entre le poids de la croyance et son impact réel sur la société. Certes, les Églises semblaient puissantes, mais à la fin du 19e siècle, elles perdaient clairement leur leadership en Occident. Pour terminer, il a également constaté que derrière la splendeur affichée par les pays européens, il existait, selon lui, un désir de vivre modestement et humblement.

Sources (Extraits de) : [La fédération internationale de Judo \(IJF\)](#)

L'approche anglaise avec le voyage au Japon en 1896, de l'aristocrate [Edward William BARTON-WRIGHT](#), sa rencontre avec Jigaro KANO et son retour à Londres en 1898, permet d'introduire les premiers entraînements basés sur l'apprentissage du ji-jutsu. Le premier dojo créé à Londres, est un club accueillant des gentlemen désirant se renforcer et apprendre à se défendre, aux vues de tous les problèmes d'insécurité et/ou d'incivilités existant déjà dans la capitale en pleine transformation urbaine et industrielle. E.W. BARTON WRIGHT réussit à faire venir 3 experts, dont l'un Yukio TANI, restera en Angleterre. Dans sa démarche, E.W. BARTON WRIGHT mixera le développement de sa pratique avec d'autres arts de combats occidentaux, escrime, boxe anglaise, savate, canne..., s'orientant alors vers un développement du self-défense. Cette forme pris l'appellation de [BARTITSU](#) ou BARITSU, du nom de la salle d'entraînement « Bartitsu Academy of Arms and physical Culture » et du nom de son créateur. Cette salle fermera en 1903, aux bénéfices du jujutsu traditionnel de Yukio TANI (qui se désolidarisera de E.W. BARTON WRIGHT) et des autres arts de combats d'origine.

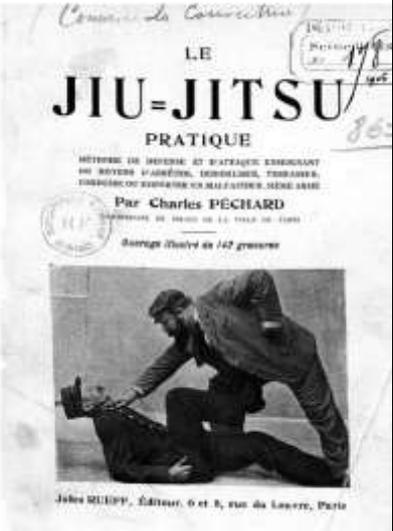


Sources : [Fudoshinkan le monde des arts martiaux](#) ; [bartitusociety.com](#) ;

En France la date officielle retenue est l'année (1905), pour l'apparition de cet art martial : le jujutsu. il n'en demeure pas moins de retrouver quelques prémices, antérieurs à cette date.

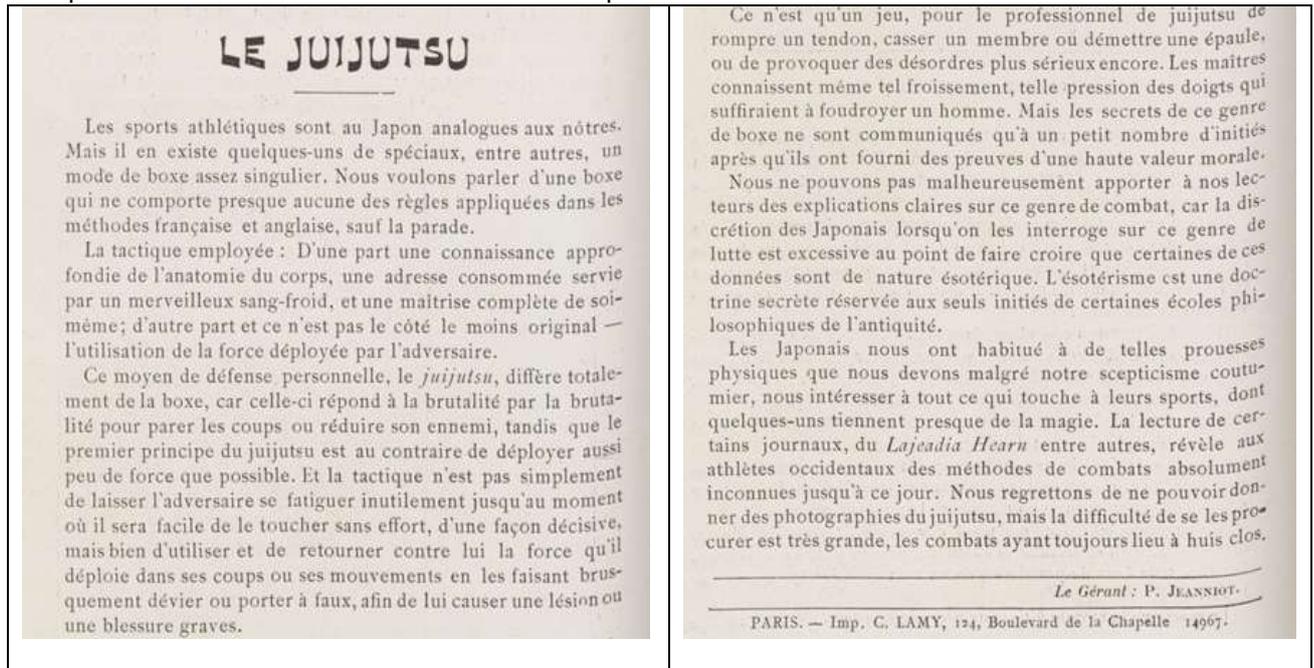
4.1) Le prêche d'un commissaire

Le commissaire Charles Péchard (1856-1933), auteur du livre ci-dessous : Le jiu-jitsu pratique : moyen de défense et d'attaque enseignant 100 moyens d'arrêter, immobiliser, terrasser, conduire ou emporter un malfaiteur, évoque la venue en 1901 du procureur général de Tokyo en visite à Paris auprès de son homologue Français ...et d'une découverte de cet art. Fortement impressionné il publiera cet ouvrage en 1906

 <p>En écrivant cet ouvrage, plus particulièrement destiné aux agents de la force publique, je n'ai pas eu l'intention de leur enseigner ce que dans le populaire on appelle : « le passage à tabac » : je n'ai pas cherché à développer chez ces fonctionnaires que le devoir</p> <p>Les Japonais pratiquent, depuis 2 500 ans, un genre de lutte appelé le « jiu-jitsu ». Cette science, qui fut longtemps réservée aux classes supérieures, est aujourd'hui couramment enseignée dans toutes leurs écoles ; elle permet à la faiblesse de vaincre la force et elle n'a pas peu contribué à donner aux Nippons, les plus petits de la race humaine, l'idée d'une force morale dont ils ont fourni de nombreuses preuves dans ces dernières années.</p> <p>.....</p>	<p>Cette gymnastique me fut révélée en 1901, de la manière la plus fortuite :</p> <p>A cette époque, M. Bernard, contrôleur général de la Préfecture de police, promenait dans Paris le Procureur général de Tokio, venu, avec plusieurs hauts fonctionnaires, étudier l'organisation de notre administration.</p> <p>Ce fut à mon bureau qu'il les conduisit pour leur montrer ce qu'était un commissariat et leur faire voir en même temps la collection d'objets ayant trait à la criminalité que j'ai rassemblés au cours de ma carrière déjà longue.</p> <p>A l'issue de cette visite, j'accompagnai la mission japonaise dans un poste de police du II^e arrondissement où les agents se trouvaient réunis pour la relève du service.</p> <p>Dûment prévenus, ils se tenaient sur deux rangs, brossés, astiqués, l'œil fixe et la moustache en bataille.</p> <p>Justement fier de leur belle prestance et après force détails sur les soins apportés dans leur recrutement, je dis au chef de la délégation, en lui montrant la brigade : « Voilà, Monsieur le Procureur général, des hommes que l'on aime à présenter à ses amis comme à ses ennemis ! » Il me lança du coin de son petit œil bridé un regard malicieux, esquissa un geste vague et échangea avec ses compagnons quelques mots que je ne pus comprendre mais qui parurent les mettre en gaieté.</p> <p>Le lendemain, dans une nouvelle entrevue, j'insistai pour avoir son appréciation sur nos gardiens de la paix et voici, en substance, ce qu'il me fit dire par son interprète : « J'admire peu la force physique ; si elle est un signe de bonne santé, elle est rarement une marque d'intelligence, et la plupart des hommes superbes que vous m'avez présentés hier, feraient triste figure si on les mettait aux prises avec les policemen de mon pays. Ceux-ci sont petits mais agiles et capables,</p>	<p>grâce à une instruction professionnelle spéciale, de maîtriser le plus robuste de vos agents. »</p> <p>Pour compléter ses explications, il m'apprit qu'un Japonais du nom de Inouye-San, dirigeait à Nagasaki une école de jiu-jitsu à l'usage de la police et il me fournit, de très bonne grâce, le moyen de me procurer cette méthode dont je reçus un exemplaire en langue anglaise quelques mois plus tard.</p> <p>C'est dans ce manuel de lutte astucieuse, dans cette nomenclature de coups sournois, que je me suis inspiré.</p> <p>J'ai également mis à profit les observations que j'avais faites en Russie lorsque mon ami, le général Grosser, alors gouverneur de Saint-Petersbourg, me fit visiter ses services et, dans les manuels spéciaux que le lieutenant-général N.-V. Kloygds, chef de la police russe, a fait éditer en 1902, à l'usage des « Garlovois », j'ai trouvé de précieuses indications pour compléter cette étude par l'enseignement de certains procédés permettant de maîtriser un homme, emporter un récalcitrant et désarmer un malfaiteur.</p> <p>Le but que je me propose sera atteint si ce travail peut rendre quelques services aux braves gens à qui incombe la lourde charge d'assurer la tranquillité publique, comme à ceux que le hasard peut mettre un jour dans la nécessité de se défendre.</p> <p>Les uns comme les autres, en étudiant les principaux moyens que j'enseigne, acquerront, par ce fait, la confiance en soi, cette forme de la bravoure, qui permet de ne redouter personne et fortifie des résolutions en raison des difficultés à vaincre.</p> <p>Et maintenant, que ceux qui liront cet ouvrage, l'interprètent à leur guise, selon leur caractère et leur tempérament, mais qu'ils n'oublient pas que la brutalité et la fermeté sont deux choses très différentes, dont les résultats peuvent être et sont presque toujours opposés ; qu'il faut se battre, non par plaisir, mais par nécessité ; que l'on ne doit faire montre de courage qu'en présence d'un danger réel et que l'impudicité non justifiée diminue souvent mal l'insolence et la couardise.</p> <p>On peut être énergique sans être violent, comme on peut être violent tout en étant hésitant ou timoré.</p> <p>L'homme violent obéit la plupart du temps à son instinct ; l'homme énergique soumet ses actes au contrôle de sa raison, et celui-là seul doit être pris comme exemple.</p> <p>CHARLES PÉCHARD.</p>
--	--	---

4.2) Le papier d'un journaliste

Le sport universel illustré n°302 du 04 mai 1902 publie l'article ci-dessous :



Un an plus tard, voici enfin les premiers articles avec photos de cette nouvelle discipline japonaise, parus le 9 octobre 1903, dans la presse française sportive de l'époque :

« la vie au grand air » et la revue « Armes et Sports »

La Vie au grand air est un magazine illustré sportif français lancé le 1^{er} avril 1898 sous la direction de [Pierre Lafitte](#), d'abord bimensuel puis hebdomadaire¹. Sa parution est interrompue le 2 août 1914 mais reprend le 15 juin 1916 (n° 829) en devenant trimestrielle, jusqu'au 15 avril 1922. *La Vie au grand air*, au départ sous-titrée « revue illustrée de tous les sports », est une création du journaliste sportif bordelais [Pierre Lafitte](#), passionné de [cyclisme](#).

Armes et Sports est une revue illustrée qui est parue de 1903 à 1916

4.3) L'article d'une vie, aux grands airs des photos (1903)

LA VIE AU GRAND AIR

9 Octobre 1903. — N° 265

PARIS ET DÉPARTEMENTS 15 C. ÉTRANGER 30 C. PUBLICITÉ (PARIS) 10 C. (PROVINCES) 15 C. (ÉTRANGER) 25 C.

LA VIE AU GRAND AIR

Un Sport Inédit en France - La Lutte Japonaise

Après la lutte gréco-romaine, la lutte suisse, la lutte turque, un nouveau genre de lutte, encore inédit en France, la lutte japonaise vient de paraître sur le tapis parisien. C'est quelque chose de tout à fait particulier et dont les liges qui suivent donneront, avec nos photographies, l'explication à nos lecteurs.

Après avoir excité la curiosité générale à Londres, les Japonais lutteurs ont débute à Paris, la semaine dernière. Qu'est-ce que la lutte japonaise et en quoi consiste-t-elle ? La lutte japonaise, c'est la lutte libre dans toute l'acception du mot, plus libre encore que la lutte des Hindous. On la désigne couramment en Europe sous le nom de « lutte à la camisote ». La place nous est trop mesurée aujourd'hui pour que nous puissions en causer longuement ; les instantanés que nous reproduisons ici

propos — si vous n'y pouvez résister, si vous sentez que la souffrance est pas trop insupportable et qu'elle peut devenir dangereuse, vous frappez deux fois à terre, ce qui équivaut à vous avouer battu et votre adversaire vous lâche.

Chose assez curieuse, on ne « rentre pas » facilement dans le lutteur japonais.

C'est ainsi qu'il lui arrive parfois de se coucher sur le dos et d'attendre que l'homme avec qui il combat — car c'est bien là un véritable combat — se précipite sur lui pour le mater à terre. On serait tenté de croire que c'est la chose facile. Grave erreur. Le Japonais joue des jambes avec la même adresse que des mains. C'est un peu le lutteur quadrumane qui vous étouffe entre ses jersets comme un spécialiste du collier de force le fait avec ses mains.

Les plus réputés de nos lutteurs français seraient

Une prise en garde au Japon.

Un retourne-ment de jambe.

même démontrent suffisamment que la lutte au Japon ne ressemble en rien à celle que nous pratiquons en France.

Toutes les prises sont permises. Le Japonais vous « fait aux jambes » avec une adresse qui lui est particulière. Il faut pour pratiquer cette lutte une agilité, une vivacité singulière. Elle ne comporte pas ce qui s'appelle chez nous le « tombé ».

Le « tombé », c'est quand l'adversaire, n'en pouvant plus, demande grâce. Ainsi, par exemple, si vous êtes l'objet d'une prise quelconque douloureuse — le Japonais la cherche et la saisit avec beaucoup d'a-

bien embarrassés avec ces petits bonshommes qui n'ont l'air de rien.

Baku et Eida, actuellement à Paris, lincient un des à tout lutteur ou jéttis, dans les conditions suivantes : 500 francs à l'homme qui aura réussi à vaincre Baku, et 500 francs à celui qui lui aura résisté plus de 17 minutes.

Un autre genre d'exercice est l'exercice de la perche. Une longue perche est appuyée sur la gorge de l'un d'eux, et les deux Japonais se font fort de résister, sans y mettre les mains, à la pression de l'homme le plus vigoureux.

738

La lutte contre la perche.

Le Japonais s'aspire la perche contre le gusier et regarde l'adversaire.

ÉCRIVANT.

Cf. copie de l'original trouvé dans le grenier de mon oncle

Il n'était pas aisé d'orthographier ces nouveaux pratiquants :

Les jui-jutsumen, ou jui-jutsusan ou encore jui-jutsusueur ou jui-jutsuiste sont Sadakazu Uyenishi dit (Raku) et Surye Kichi Eida. La première génération de jui-jitsuka japonais arrivé à Londres comprenait Kaneo Tani, Seizo Yamamoto et Yukio Tani, qui avaient tous été invités en Angleterre par le fondateur du Bartitsu, E.W. Barton-Wright.

K. Tani et Yamamoto ne restèrent à Londres que quelques mois, mais Yukio Tani resta et fut rejoint par Sadakazu Uyenishi (Raku). Tous deux enseignèrent, firent des démonstrations et concoururent sous la bannière du Bartitsu jusqu'au milieu de l'année 1902. une deuxième génération d'experts japonais arrivera quelques temps plus tard, tels que Taro Miyake, Akitaro « Daibutsu » Ono et itsuyo Maeda

.....et dans cette nouvelle discipline (tout n'est pas « djiss »)!

"Armes et Sports"

LA LUTTE

La Lutte Japonaise à Paris



Passement de jambe.



Une curieuse défensive par les jambes.

Deux lutteurs japonais très connus dans leur pays, Haku et Eida, s'estiment depuis quelques jours sur la scène de l'Alhambra, ex-ekabru de Cléreau-Lac.

Il faut reconnaître que le spectacle qu'ils nous donnent est véritablement curieux, puisqu'il nous révèle un genre de lutte jusqu'ici ignoré en France. Le r-jutsu a, tel est le nom de cette lutte, diffère complètement des méthodes suisses et suédoises. L'athlète, pour triompher, doit en effet contraindre son adversaire à se reconnaître vaincu, que les épaules aient touché au sol. Le vainqueur doit porter son adversaire dans l'impassibilité de faire un mouvement utile à sa défense et celui-ci, pour faire cesser le combat, doit alors frapper le sol d'un des membres dont il a gardé la liberté.

Cette lutte japonaise donne lieu aux poses les plus impitoyables et les plus variées, les règles permettant sans inconvénient de coups interdits par les autres méthodes. Allant voir Haku et Eida, et vous serez convaincu que ces deux athlètes souples et légers, pratiquant le jeu de self-défense le plus perfectionné que l'on ait encore inventé.

Cette lutte japonaise, pour exiger des

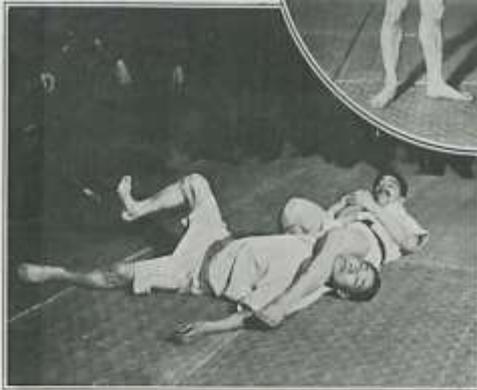
qualités d'agilité et de souplesse, réclame aussi un certain entraînement contre la douleur. La méthode japonaise agit en effet des pressions plus ou moins douloureuses sur des muscles qui n'ont généralement pas à être tendus. Pour être luttteur japonais, il faut donc également certaines connaissances anatomiques qui permettent de savoir quels sont les muscles qui sont le plus facilement atteignables.

La méthode doit être bonne, puisque Haku a lancé un défi à tout venant, offrant 2.500 francs à l'adversaire qui l'obligera à se reconnaître vaincu, et 200 francs à celui qui lui aura résisté plus de 25 minutes. Jusqu'ici personne n'a réussi à tenir tête à Haku dans le défi. Ceci, et il est probable qu'il en sera encore quelque temps ainsi, puisque la méthode japonaise est encore inconnue en Europe, et que l'adversaire qui se présentera à contre Haku ne pourra lutter avec lui à armes égales. L'échelle japonaise n'est pourtant pas si élevée, au contraire, les dimensions de sa mesure sont celles d'un homme vigoureux, mais rien de plus elles sont certainement bien intéressantes. Les luttteurs eux-mêmes sont classés actuellement parmi les rois du tapis. En est-il peut-être un qui relève le défi de Haku ?

Vernis Lévite.



Haku et Eida, lutteurs japonais.



Basculé par un passement de jambes au col.



Un retournement de jambe à la japonaise.

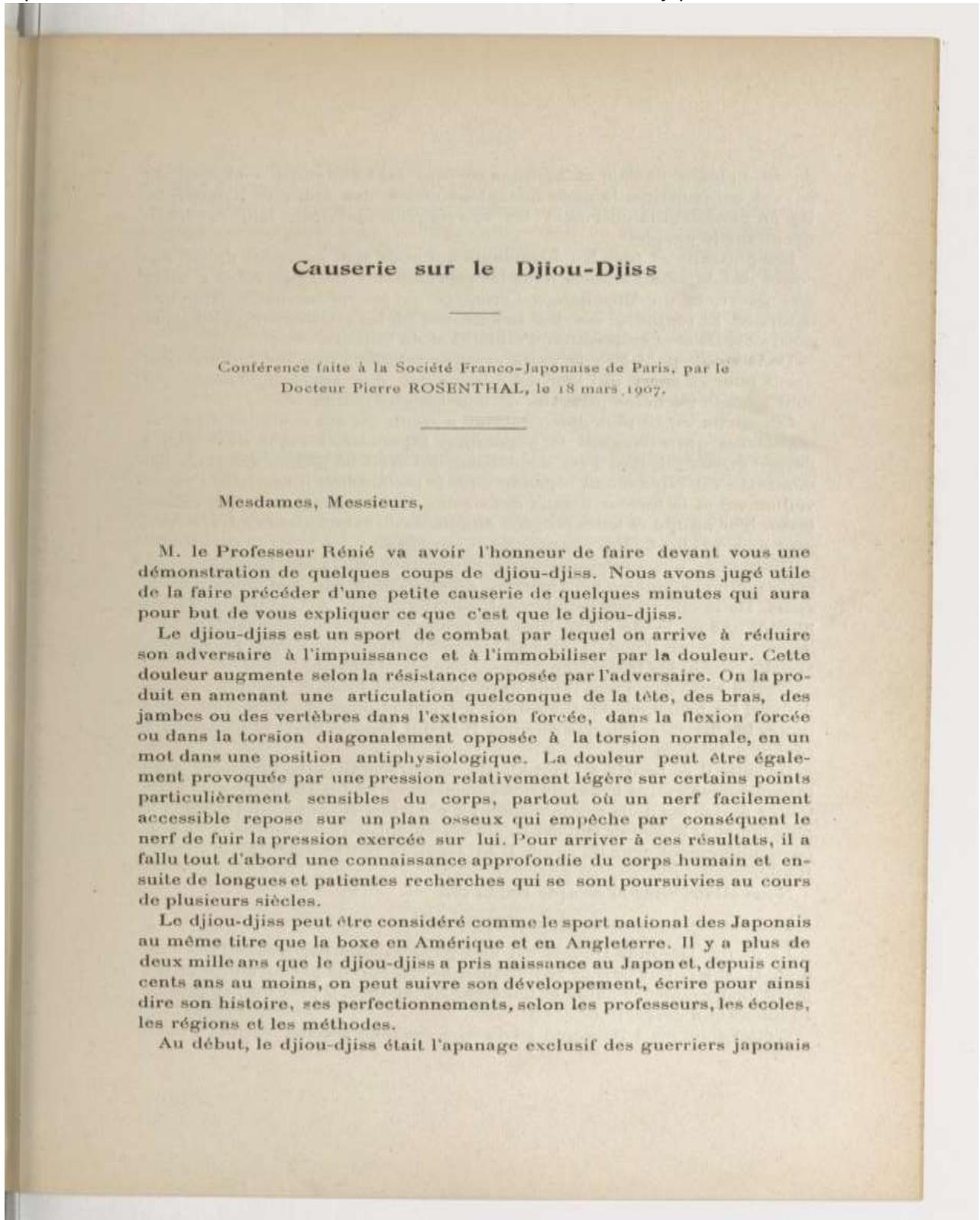
L'année 1905, sera la date retenue pour l'avènement du jui-jutsu en France et du futur judo, au travers d'un célèbre combat : le jui-jutsuka Ernest REGNIER contre le lutteur Georges DUBOIS. La presse s'emparera du sujet, avec de nombreux articles sur cette nouvelle discipline.

4.4) Une causerie sur un sport inédit : le « Djiou-Djiss »

Ernest Régnier, qui se faisait appeler Ré-Nié, enseigne en 1904 rue de Ponthieu, à Paris, dans la salle d'Edmond DESBONNET, un mélange de lutte et de [Jûi-jutsu](#) qu'il avait étudié à Londres avec un autre français [Jean Joseph Renaud](#) maître d'Armes

Mais que vaut le ju-jitsu face à la boxe française ? Un combat entre Ré-Nié et [Georges Dubois](#) doit apporter la réponse :

Voici le reportage officiel sur cette première rencontre le 26/10/1905 : « Causerie sur le Djiou-Djiss », reprise et à nouveau racontée lors d'une conférence à la société franco-japonaise de Paris en 1907



Causerie sur le Djiou-Djiss

Conférence faite à la Société Franco-Japonaise de Paris, par le
Docteur Pierre ROSENTHAL, le 18 mars 1907.

Mesdames, Messieurs,

M. le Professeur Rénié va avoir l'honneur de faire devant vous une démonstration de quelques coups de djiou-djiss. Nous avons jugé utile de la faire précéder d'une petite causerie de quelques minutes qui aura pour but de vous expliquer ce que c'est que le djiou-djiss.

Le djiou-djiss est un sport de combat par lequel on arrive à réduire son adversaire à l'impuissance et à l'immobiliser par la douleur. Cette douleur augmente selon la résistance opposée par l'adversaire. On la produit en amenant une articulation quelconque de la tête, des bras, des jambes ou des vertèbres dans l'extension forcée, dans la flexion forcée ou dans la torsion diagonalement opposée à la torsion normale, en un mot dans une position antiphiysiologique. La douleur peut être également provoquée par une pression relativement légère sur certains points particulièrement sensibles du corps, partout où un nerf facilement accessible repose sur un plan osseux qui empêche par conséquent le nerf de fuir la pression exercée sur lui. Pour arriver à ces résultats, il a fallu tout d'abord une connaissance approfondie du corps humain et ensuite de longues et patientes recherches qui se sont poursuivies au cours de plusieurs siècles.

Le djiou-djiss peut être considéré comme le sport national des Japonais au même titre que la boxe en Amérique et en Angleterre. Il y a plus de deux mille ans que le djiou-djiss a pris naissance au Japon et, depuis cinquante ans au moins, on peut suivre son développement, écrire pour ainsi dire son histoire, ses perfectionnements, selon les professeurs, les écoles, les régions et les méthodes.

Au début, le djiou-djiss était l'apanage exclusif des guerriers japonais

de cette classe féodale et belliqueuse qui fut longtemps maîtresse du pays et qui constitua la caste quasi légendaire des antiques Samourais. Ils en gardaient jalousement les secrets pour maintenir leur prédominance sur le peuple.

Les portraits et tous les documents qui nous sont parvenus de ces ancêtres des Japonais actuels nous les représentent toujours vêtus comme nos guerriers du Moyen-Age d'armures qui les recouvrent comme une carapace. Et toujours sur les kakémonos où les artistes ont peint leurs portraits, ils sont en position d'athlètes et de lutteurs.

De là vient peut-être le culte presque religieux que les Japonais ont gardé pour ce sport qui leur a été légué par des ancêtres vénérés, qui sont comme les héros primitifs de leur histoire nationale.

Lorsqu'un esprit plus démocratique a fondu en une seule les différentes classes qui divisaient la population japonaise, lorsque s'est éteint l'esprit aristocratique, l'art de défense qui était le propre des seuls Samourais s'est rapidement répandu dans le peuple dont il avait été l'émerveillement et la terreur depuis des siècles. Et tous pour avoir leur robustesse, leur agilité et leurs moyens étonnants de vaincre leurs adversaires, sont devenus les fidèles adeptes du djiou-djiss.

Vingt-cinq ans seulement après l'ouverture du Japon aux étrangers, cette méthode pénètre en Amérique où elle séduit pas mal d'hommes de sport. De là elle passe rapidement en Angleterre. A Londres se forme bientôt une école de djiou-djiss où professent des combattants et des démonstrateurs japonais. Parmi les combattants, on y voit l'invincible Myiaka, parmi les instructeurs Tani, Kanaya, Uyenishi.

C'est à cette école que Rénéié après un travail long et opiniâtre puisa d'abord les principes du djiou-djiss, s'y perfectionna et en conquit enfin toutes les finesses, toute la science. Il revint alors à Paris et s'apprêta à répandre le djiou-djiss.

De suite il se heurta à l'incrédulité et au scepticisme blagueur avec lesquels nous autres Français nous accueillons toutes les nouveautés. De toutes parts, les défis commencèrent à pleuvoir. Nous ne citerons que le plus fameux, le match Dubois-Rénéié qui emplit tous les journaux et plus particulièrement ceux de sport. Il se termina par l'éclatante victoire de Rénéié.

Nous allons citer le compte rendu officiel.

Présentons d'abord les champions :

Le maître Georges Dubois est une physionomie parisienne bien connue. Il est à la fois boxeur redoutable, escrimeur de premier ordre ; il a peu d'égaux pour les poids et haltères. Né en 1865, il pèse un peu plus de 75 kilogs et mesure 1^m,68.

C'était donc pour Rénéié un adversaire des plus sérieux surtout quand

on saura que celui-ci ne pèse que 63 kilogs et ne mesure que 1^m,65. Il est âgé de 36 ans.

La rencontre eut lieu le 26 octobre dans les locaux de l'usine Védrine à Courbevoie, devant plus de cinq cents personnes appartenant pour la plupart au monde des sports et qui devaient être à la fois des juges experts et, pour plus tard, des témoins impartiaux du résultat splendide de ce match.

M. Manaud dirigeait le combat, après avoir organisé cette rencontre.

A 2 heures et demie, les deux adversaires sont mis en présence, tous deux en costumes et en chaussures de ville. Rénié seul a quitté son faux-col.

Le combat ne devait cesser que lorsque l'un des adversaires s'avouerait vaincu.

Au commandement : Allez Messieurs!, les adversaires qui se tenaient chacun aux extrémités opposées du ring, marchent l'un vers l'autre assez rapidement, puis s'arrêtent à 2 mètres et s'observent durant quelques secondes.

C'est Georges Dubois qui attaque le premier par un coup de pied bas rapidement esquivé par Rénié, qui saisit son adversaire à bras le corps. Par un coup de genou habilement placé sous la cuisse droite, tandis que, de la main gauche, il comprime les muscles lombaires de Dubois, Rénié fait basculer celui-ci, qui tombe lourdement sur les omoplates.

Rénié l'accompagne à terre et, pris à la gorge, peut saisir le poignet droit de Dubois; puis se renversant sur le dos, à droite de son adversaire, il lui passe une jambe sur le cou pour comprimer la trachée. Ceci fait, il tire violemment sur le bras de son adversaire placé en porte-à-faux; cette prise qui peut désarticuler le coude et luxer en même temps l'épaule, provoque une telle douleur que Dubois, après avoir essayé de résister durant une fraction de seconde, pousse un cri terrible et s'avoue vaincu.

Il avait été pris par une des terribles clefs du djiou-djiss, le udé-shi-ghi, plus connu sous le nom d'arm-lock.

La rencontre avait duré vingt-six secondes et l'engagement proprement dit six secondes seulement.

Quand Georges Dubois est délivré de la clef que Rénié a relâchée sitôt qu'il l'a entendu crier, il se relève et tend la main au champion du djiou-djiss; on s'empresse autour des combattants.

« J'aurais voulu mieux faire, déclare Dubois, mais il m'était impossible de m'échapper: si j'avais voulu continuer, j'aurais eu le bras brisé comme un fétu de paille. »

Cette victoire presque foudroyante stupéfie les assistants. On se met à épiloguer, à échanger les discours les plus extraordinaires.

.....

Le djiou-djiss venait de conquérir son droit de cité parmi nous. Le compte rendu de ce match est l'histoire de tous les combats et de tous les assauts de djiou-djiss : Rénié a commencé par déséquilibrer son adversaire par une attaque aux jambes, l'a jeté à terre, l'a eu à sa merci par une prise douloureuse au bras.

C'est là une des distinctions capitales qui le classent à part, le djiou-djiss n'est pas un sport conventionnel, il s'adresse à toutes les parties du corps, les prises se font dans toutes les positions et c'est le vaincu lui-même qui est forcé de donner le signal de la fin du combat. A aucun moment le vainqueur n'a eu à faire usage complet de sa force. Par contre, il lui a fallu déployer de grandes qualités de présence d'esprit, de vitesse d'exécution, de précision de mouvements et de souplesse.

Les trois premières qualités, présence d'esprit, vitesse d'exécution et précision de mouvements s'acquièrent par la pratique du djiou-djiss. Quant à la souplesse, elle nécessite des exercices préliminaires auxquels tout élève doit se soumettre.

Un élève commence à s'entraîner par des exercices qui, s'il n'est pas assez fort, ont pour but de lui donner la manière d'employer la force que tout homme, même faible, possède et qui est suffisante pour pouvoir exécuter tous les coups de djiou-djiss.

Immédiatement après, il apprend à tomber lui-même et à faire tomber son adversaire après l'avoir déséquilibré. Tomber est un plaisir, disent les Japonais, et un art. Tout élève doit savoir tomber sur le sol, s'y recevoir sans se faire le moindre mal, quelle que soit la position dans laquelle il tombe. Cette affirmation peut sembler de prime abord paradoxale et cependant tout élève y arrive et très rapidement, comme on le verra dans la démonstration qui va suivre.

Pour faire tomber son adversaire, il apprend à le déséquilibrer d'abord. Il n'a jamais à faire usage de force pour obtenir ce résultat, il se sert de la force de résistance de son adversaire ou l'entraîne grâce à son propre poids. Une fois ce premier point acquis, il l'empêche, par des mouvements incessants, par de petites secousses répétées, de rattrapper un centre de gravité stable, une assiette solide sur les jambes. A ce moment déjà, l'adversaire ne peut plus porter de coups efficaces : ils arriveraient sans force par suite justement du manque de point d'appui.

Par une opposition aux jambes, l'élève empêche définitivement son adversaire de rattrapper son centre de gravité et le fait ainsi tomber. Une fois à terre, il cherche de suite la position la plus avantageuse.

Puis vient la longue étude des clefs : les clefs sont les prises douloureuses telles qu'elles réduisent l'adversaire à garder l'immobilité et à demander grâce. Il est matériellement impossible de s'échapper d'une clef bien portée. Grâce à elles, le djiou-djissan peut à volonté soit immobiliser son adversaire, soit lui fracturer un membre ou la colonne verté-

brale, soit lui luxer une articulation quelconque, soit l'étrangler ou l'évanouir. Le djiou-djissan ne se servirait de ces moyens terribles qu'en cas de nécessité absolue et dans un combat où sa vie serait menacée. Evidemment, à l'assaut courtois, voire même dans un match, au premier signe ou cri de l'adversaire la clef est lâchée et l'adversaire peut se relever tranquillement, sans aucun mal, avec seulement l'impression profonde qu'il a été à l'absolue merci de son antagoniste. On ne peut s'imaginer sans l'avoir ressentie la sensation bizarre qu'on éprouve à n'avoir été entre les mains d'un adversaire qui vous semble formidablement armé et incomparablement plus fort, qu'un jouet bien cassant.

Lorsque l'élève aura acquis une éducation suffisante, il sera admis à faire assaut. L'assaut entre djiou-djissans est un jeu élégant, gracieux, souple, rapide et très mouvementé. Toutes les qualités physiques et morales y prennent part. A force de faire assaut, on acquiert des qualités de vitesse et de précision extraordinaires, une endurance physique et morale très grande. A tomber dans toutes les positions, à avoir les membres et les articulations tirés et travaillés dans tous les sens, ce qui équivaut à un massage incomparable, on obtient une souplesse, une élasticité et une amplitude de mouvements qu'aucun autre sport ne peut donner. Les attaques et les clefs doivent toujours être portées avec une extrême rapidité et par surprise, on arrive ainsi à un coup d'œil merveilleux et à la qualité essentielle du muscle, la détente, c'est-à-dire la contraction brusque du muscle. Un muscle peut être très fort, très volumineux ; il n'a aucune valeur s'il n'est pas capable de se contracter brusquement. A aucun moment cette détente musculaire n'est suivie d'un effort prolongé et violent. Le djiou-djiss est le seul sport de combat dans lequel la force n'est pas le facteur essentiel. Un homme petit et léger peut avoir raison d'un homme grand et lourd.

En résumé, en dehors des avantages pratiques qu'il peut avoir, le djiou-djiss est un sport incomparable. Il peut être pratiqué par tous. Il élève au plus haut point les qualités physiques et certaines des qualités morales les plus rares.

Les Japonais nous ont montré dans les événements d'Extrême-Orient une armée d'une endurance physique et morale qu'on chercherait en vain dans aucune autre. C'est à leur admirable méthode d'entraînement qu'ils le doivent. Le djiou-djiss en est une des parties essentielles et nous souhaitons voir bientôt ce beau sport devenir populaire en France.



Le combat entre Régner et Dubois à un jeu qui se développe dans toutes les parties du corps. Le développement de la force s'obtient sans aucun effort, même sans le plus grand effort de la part de l'adversaire.

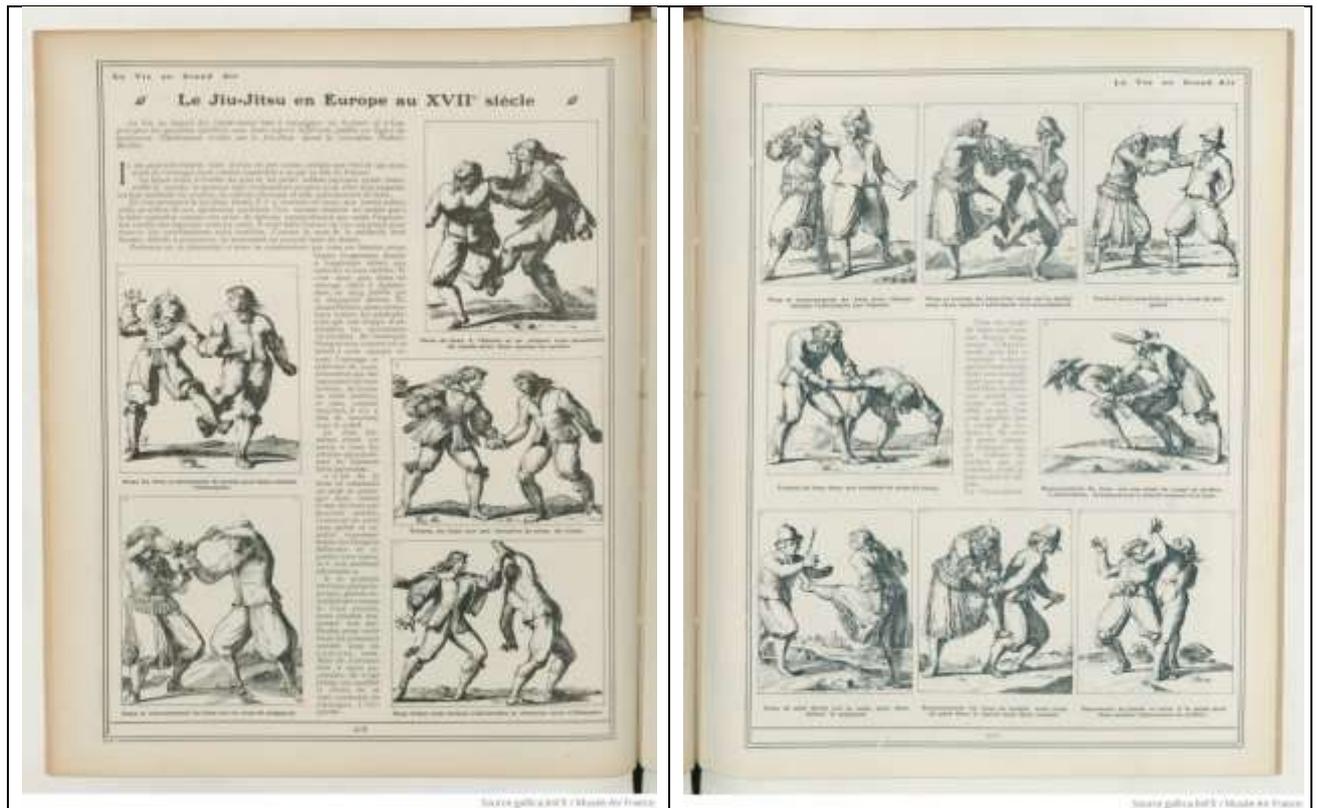
LE COMBAT RÉGNIER-DUBOIS

Son combat victorieux contre le professeur de lutte Georges Dubois, plus lourd que lui, en 1905, contribue à populariser le ju-jitsu. La « méthode japonaise » permet « au faible de terrasser le fort ».

<p>Comment se défendre</p>		<p>Les Secrets du Jiu-Jitsu, orné de 38 planches photographiques (1905)</p>	<p>"Textbook of Ju-jutsu" (1905) re-animated - YouTube</p>

4.5) La résistance à la voie de la souplesse

Quelques jours avant cette rencontre, [Charles CHARLEMONT](#), fils du père de la boxe française, essaye de remettre les choses en place. En référence à l'ouvrage publié par le lutteur Nicose Pelters(1) en 1674 (extrait ci-dessous), Il affirme que les techniques de Jui-Jutsu étaient déjà connues par les Européens à cette date, et que les japonais n'ont rien inventé en cette matière ! (1)...retrouvé ci-dessous avec l'orthographe Nicolaes Petters





Charles CHARLEMONT
Cf La vie au grand air du 18/02/1904)

[Nicolaes Petter](#) (1624 – 1672) est un marchand de vin et un célèbre lutteur. Né en Allemagne, il tient une taverne à Amsterdam sur la Prinsengracht et y dispense des cours de lutte. Mort en 1672, son traité de lutte est publié à titre posthume en 1674, dans deux versions distinctes. L'ouvrage est traduit ultérieurement en français, sous le titre de « L'académie de l'admirable art de la lutte »

...et SIGNALONS LE FAIT CI-DESSOUS rapporté :

En plus de son métier de tavernier et de professeur de lutte, Nicolaes Petter était renommé pour sa capacité à briser les verres par le simple son de sa voix (Jusqu'à 25 en moins d'une demi-heure) C'est du moins ce que rapporte en son temps le philologue Daniel Georg Morhof.

«En remerciant l'énergie « cantique » d'avoir diffusée cette information historique d'un lutteur, que d'autres combattants (kendokas) apprécieront certainement ! »

La concurrence du Jui-jutsu chez les experts traditionnels des arts de combats français n'attire pas que de la curiosité, mais également des jalousies, ou encore une franche opposition face à de « nouvelles vérités » touchant l'égo, et le sentiment d'orgueil... national....

CHRONIQUE DES SPORTS

LE JIU-JITSU ET SES DÉTRAC-TEURS.

— Nous connaissons depuis longtemps déjà le nom du jiu-jitsu. Nous le prononcions avec une sorte de respect superstitieux, comme étant celui d'un sortilège ancien et très mystérieux. Nous savions bien peu de chose sur son compte. On nous avait dit que les vieux Samouraïs se traînaient de père en fils les secrets redoutables de ce combat corps à corps. Et nous en soucions un peu, comme nous faisons de toutes les terribles japonaiseries.

Avec que la mode a changé. Nous prenons le Japon au sérieux, après l'avoir pris au ridicule. Il nous révèle en échange ses petits procédés mystiques ; sans trop craindre la profanation, il nous enseigne le jiu-jitsu. Des articles nous ont révélé qu'une école est ouverte, à Paris, à quiinquante-deux ans, à l'apprentissage de l'art de désarçonner ses contemporains.

C'est l'objet exact du jiu-jitsu. Il a une excuse qui paraît excellente. On nous la présente comme un exercice de défense et non comme un grotesque divertissement amusé. Dans ces conditions, il devait séduire nos compatriotes, les Parisiens surtout, qui, pour se défendre dans les carrefours obscurs, ne peuvent guère compter que sur eux-mêmes.

Une intéressante démonstration fut faite à l'ouverture de l'école parisienne de jiu-jitsu. Une galerie remplie de spectateurs et de sportsmen s'étonna de la facilité étonnante avec laquelle un homme relativement faible peut se débarrasser en quelques secondes d'un assaillant très vigoureux. Le titre original de ce redoutable moyen de défense est d'utiliser la force même de l'adversaire pour lui faire le plus de mal possible. Imaginez que l'on vous donne un coup de pied. Si, par un procédé ingénieux, vous faites dévier la jambe de l'agresseur, vous avez de grandes chances de la lui casser ou de lui désarticuler quelque jointure. C'est toute la théorie du jiu-jitsu.

Cette défense énergique se décompose en deux temps. Vous faites d'abord lâcher prise à l'adversaire en le heurtant, ou même en le touchant simplement en quelque un de ces endroits sensibles qui sont nombreux sur le corps humain. Il faut pour y parvenir une remarquable connaissance de l'anatomie.

Ensuite, passant vous-même à l'attaque, vous tamenez à terre par une prise rapide et irrésistible ; vous l'immobilisez sur le sol par un savant enroulement de jambes ; et paisiblement, sans hâte, vous le désloquez de votre mieux, pour lui ôter l'usage de recommencer.

Voilà une sévère réponse aux attaques inconsidérées. On a traité bien à la légère, il me semble, de sport de « voyous ». Sans doute un adepte du jiu-jitsu aura surtout l'excuse de le pratiquer dans la rue, sur des personnes peu recommandables. Il n'en est pas lui-même plus avili que s'il faisait usage d'un revolver. Il y a même, dans une pratique rapide de cette lutte japonaise, une certaine élégance de

mouvements capable de ravir les dilettanti. Tout au plus peut-on lui reprocher de n'être pas entièrement dans nos mœurs occidentales. Nous ne voyons aucun inconvénient à ajouter à l'ère un agresseur inattendu ; nous ne sommes pas assez aristiques pour le « travailler » dès les premiers instants. Nous avons la haute éducation à faire.

On a juré contre le jiu-jitsu, une plus grave accusation. On a prétendu qu'il ne servait à rien de tout et qu'il n'était même pas un moyen de défense efficace.

Les maîtres de l'ère se sont émus des affirmations exagérées des partisans du jiu-jitsu. La lutte japonaise allait-elle remplacer l'art du coup de poing et du coup de pied ? Pratiqué avec maîtrise, celui-ci se donnait avec raison comme un puissant moyen de défense. Devrait-il céder à une force nouvelle ?

Il était indispensable, pour notre repos, qu'une rencontre s'organise entre un représentant de la vieille méthode française de lutte et un adepte du jiu-jitsu. Nous avons eu ce spectacle émouvant. M. Dubois, sculpteur, escrimeur, boxeur, doué au surplus d'une vigueur peu commune, lança un défi à l'instructeur de l'école parisienne de jiu-jitsu, M. Bé-Né. Ce Japonais était français d'adoption, sous le nom de Régner, dirigeait un gymnase, instruit à Londres dans les secrets du jiu-jitsu, il est très qualifié pour enseigner, à Paris, la méthode asiatique.

Il l'a bien montré. Sur le terrain de l'avenue de la République, devant cinq cents invités, médecins, littérateurs, sportsmen de choix, devant le ministre du Japon et son personnel, le combat fut lieu. Il dura trente secondes.

Les combattants étaient en train de s'écarter, le chapeau sur la tête ; la suite en scène s'en trouva plus émouvante. Dubois décocha à Bé-Né un coup de pied que celui-ci esquiva. Boudonnant alors sur son adversaire, Bé-Né le prit par une sorte de ventouse de côté en le faisant basculer d'un coup de revers de genou porté à hauteur de la hanche. Dubois soulevé de terre, y rebondit sur le dos, bouclément. Et comme il fut mine d'étrangler son adversaire, celui-ci lui saisit le poignet, l'immobilisa sur le sol en lui creusant une jambe sur le cou. Puis, saisissant le bras de Dubois, Bé-Né le tira dans une fausse position, espérant la démonstration d'une désarticulation, jusqu'à ce que Dubois, trouvant l'exemple assez probant, pressa un cri de douleur et demanda grâce. Cette passe n'avait duré que six secondes.

Les Japonais exultèrent. Les partisans de la boxe française, le maître Charlemont surtout, ne se déclarèrent pourtant point convaincus. On éprouva sur la tribune ; Dubois, dit-on, lors de la démonstration, n'est pas un combattant. On fit remarquer, d'autre part, que le jiu-jitsu n'est qu'une sorte de lutte libre dans laquelle les « coups défendus » jouent un rôle prépondérant. On expliqua que Bé-Né n'avait fait que porter à Dubois les coups classiques dénommés « tour de hanche en tête » et « enroulement de bras ».

Il nous semble que ces observations confirment quelque vérité et qu'on doit se garder d'un enthousiasme exagéré à l'égard du jiu-jitsu. Nous ne soupçonnons pas la sincérité de ce combat, n'ayant aucune raison de le faire ; mais nous en trouvons une raison suffisante pour être pleinement convaincu. Nous voudrions avec Bé-Né respirer d'autres attaques que le coup de pied de Dubois.

La partie la plus originale de la méthode héritée des vieux samouraïs paraît être l'art de faire lâcher prise à l'adversaire par des pressions exercées aux joints sensibles. C'est un art difficile à acquérir et qui demande, pour être appliqué, en cas d'attaque soudaine, un impétueux sang-froid. Il faut, du reste, s'y montrer virtuose pour en tirer quelque avantage.

On a en le tort de faire au jiu-jitsu une publicité un peu excessive. On a affirmé sans titre que la méthode française n'était qu'un avantage. On nous permettra de prétendre le contraire. La claque n'y joue pas cependant le premier rôle, c'est vrai ; mais elle ne le joue pas non plus dans la boue ni dans tous les autres genres de combat.

Le jiu-jitsu nous paraît être un art trop difficile à pratiquer pour de simples amateurs s'ils ne possèdent pas d'abord les notions classiques de boxe et de lutte. C'est en somme une lutte dont la liberté est poussée à un point que notre apparatus pathétique accidentel aurait souvent peine à atteindre. N'oubliez pas cependant que le véritable jiu-jitsu comporte un vaste enseignement sur les notions de combat ordinaire, l'entraînement des muscles, l'hygiène, sont peut-être avec eux. Et cela même le rapproche des vieilles méthodes françaises, dont il n'est que le complément ; on a eu tort de vouloir l'en séparer et de les lui opposer comme s'il était un procédé entièrement inédit.

FERNAND BIDAULT.

Source

[Les sports modernes {Paris Illustré} du 01/11/1905](#)

D'autres articles à consulter

L'entraînement physique chez les japonais	La VGA du 18/02/1904
La lutte japonaise (Sumo)	La VGA du 14/07/1904
Une leçon de Ju-Jitsu» par Tarro Myaki	La VGA du 06/04/1905
Le jiu-jitsu à la préfecture de Police (Page 10 et 20)	Patria la revue illustrée 01/08/1905
Boxe et Jui jitsu	La VGA du 06/10/1905
IGASHI, le champion japonais	La VGA du 24/11/1905
Comment on travaille un bras au Japon et en France	La VGA du 08/12/1905
Le Jui Jitsu contre la boxe	La VGA du 12/01/1906
Le Jui-Jitsu (page 193 à 196) encyclopédie 1905-1906	Les sports modernes illustrés
Historique du self défense et Jui jitsu	L'historique de La Self Défense - ITBF (itbf-u.be)

Ernest Regnier publie un livre «Les Secrets du Jiu-Jitsu » co-écrit avec un écrivain nommé Guy de Montgrilhard, ce qui a conduit à de nombreuses confusions pour les générations suivantes quant au vrai nom du « Professeur Re-Nie ». Son ouvrage est un recueil assez simple de quelques lancers et verrous de base, plaçant ce livre plutôt dans la « lignée du Bartitsu » .

Le professeur Regnier est également sollicité pour entraîner et former des officiers supérieurs de la police parisienne au combat à mains nues japonais. Il se produira sur scène et effectuera d'autres combats où il sortira vainqueur ...ou presque !

<p style="text-align: center;">Les agents et le jiu-jitsu</p> <p>MM. les agents s'en mêlent, le jiu-jitsu est le sport du jour!</p> <p>Frappé par les résultats du match Dubois-Ré-Nié, M. Lépine, préfet de police, a décidé d'envoyer quelques-uns de ses inspecteurs prendre des leçons avec Ré-Nié. Ce dernier doit leur apprendre à maîtriser les apaches les plus redoutables comme en se jouant. Il est regrettable que le jiu-jitsu n'enseigne pas à arrêter les chevaux emportés. Ce serait utile.</p> <p>Naturellement, le photographe d'Armes et</p>  <p style="text-align: center;">RÉ-NIÉ IMMOBILISE UN AGENT</p>	<p><i>Sports</i> assistait à la première leçon des agents, et voici à cette place quelques instantanés de ce début sensationnel.</p> <p>Et maintenant, si les apaches manifestent aussi le désir d'apprendre le jiu-jitsu, nous avons de jolis matches en perspective.</p> <p>Espérons que nous n'en serons pas privés.</p> <p>Dans tout cela, voyez-vous, nous préférons encore un bon revolver d'ordonnance à six coups pour notre propre sécurité.</p> <p>On en joue à distance et ça fait du bruit! Que d'avantages!</p> <p>Je matcherais volontiers un bon tireur de chez Gastine-Renette contre Ré-Nié! avec un enjeu important!</p> <p>Quelqu'un s'inscrit-il contre?...</p>  <p style="text-align: center;">SUR LUI-MÊME RÉ-NIÉ FAIT OPÉRER LE RÉSULTAT D'UNE PRISE</p>
--	---

[Le jui-Jutsu à la préfecture de Paris P 753 et p765](#)

[Le journal du Dimanche du 26/11/1905](#)

En effet, parmi les autres combats organisés auxquels il participera (cf. Journal l'intriguant du 02/12/1905), Ré-Nié, face au lutteur Bonelli « La terreur des Halles » se retrouvera déstabilisée puis dominé, même s'il réussira au final à s'en sortir de justesse.



Le professeur Ré-Nié contre un amateur et contre le lutteur Bonelli

Assisterons-nous à la décade du jiu-jitsu, après une brève période , de fortune ? Hier soir, dans un music-hall où Ré-Nié fait chaque soir des démonstrations de la méthode de lutte japonaise, un inconnu s'est présenté et a relevé-le défi perpétuel lancé par le professeur de jiu-jitsu à tous les amateurs de luttes. En quelques secondes, Ré-Nié, le front ensanglanté par deux coups de tête adroitement envoyés a été obligé de se retirer devant son adversaire, un certain Victor.

Handicapé par cette défaite, Ré-Nié a eu ensuite à lutter, à Montmartre, contre Bonelli le lutteur bien connu. De l'avis de tous les sportsmen présents, Ré-Nié n'a pas existé une seconde devant son puissant adversaire: Aucun coup de jiu-jitsu, du fameux jiu-jitsu n'a causé la moindre crainte à Bonelli, qui a eu jusqu'à la fin son adversaire à sa merci.

Encore une légende, l'invincibilité du jiu-jitsu, de date récente, il est vrai qui s'en va ! Le jiu-jitsu devenu acrobatie de music-hall a vécu. Au point de vue spectacle, il n'a pas grand intérêt' ; Considéré comme un sport de défense, il présente quelque utilité contre un adversaire non averti ou de force égale. Après les démonstrations d'hier soir, on ne peut guère lui demander davantage.

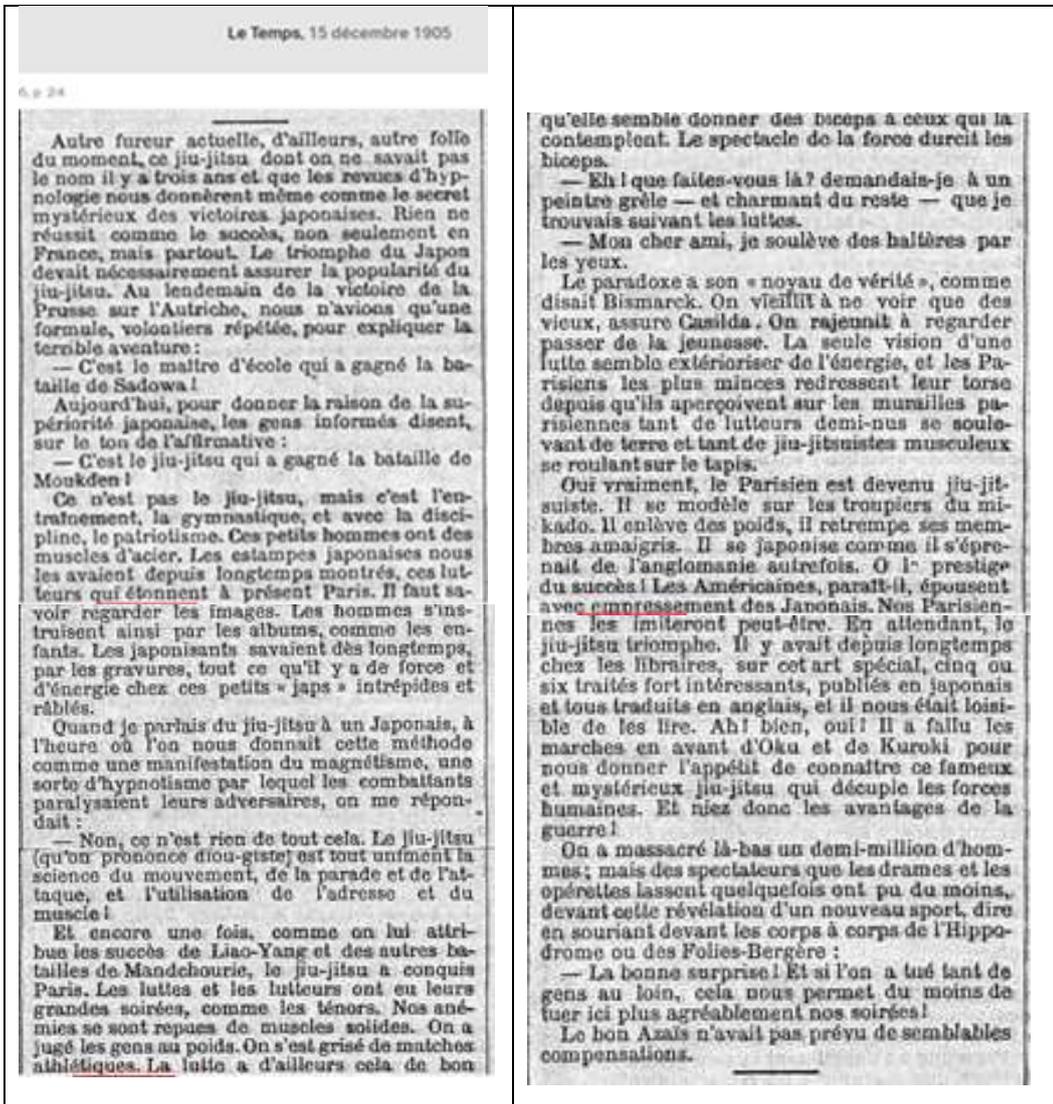
L'organisation du match de Tabarin était parfaite. Ré-Nié n'était peut-être pas en possession de tous ses moyens, ce qui n'est pas de la faute des organisateurs.

Agréable sport

Dans le même temps où ces matches se disputaient, Deux japonais Yukio TANI et HIGASHI luttaient en jiu-jitsu à l'hippodrome de l'avenue de Clichy, Yukio TANI a tombé son adversaire par un arrachement de testicules en 2 mn 38 et je m'en voudrais d'insister sur le caractère vraiment sportif de cette rencontre. .

,Ch. A. Bertrand. ,

Si le journal Le Temps du 15/12/1905, continue à faire l'éloge du Jui-jitsu :



... le magazine : La vie au grand air du 29/12/1905, suite aux dernières rencontres, modère son jugement sur la « supériorité du jui-jutsu ». Evidemment, les résultats de ces affrontements que l'on pourrait qualifier de combats M.M.A. (Mixed Martial Arts), font systématiquement pencher la balance du côté du plus fort : avec Le « champion du jour » toutes les comparaisons et commentaires possibles, permettent de tirer les conclusions les plus hâtives sur l'efficacité de l'art utilisé et le but atteint.....A travers le duel de 2 personnes, on va jauger pour chacun le physique de départ, puis l'art et la technique employée . Comparer viendra à faire « le procès » du modèle devenu le moins efficace ce jour-là.....Il sera alors facile de prendre position et d'y jeter son discrédit.....

4.6) d'une victoire militaire Japonaise (1904-1905) à la fin d'un Règne en France

Il existe de nombreux ouvrages traitant du conflit Russo-Japonais rédigé par d'éminents spécialistes, non abordé dans ce document. Cependant, pour rester sur les techniques de combats (de la baïonnette, aux sabres, jusqu'au jui-Jutsu, voici ci-dessous parmi d'autres sources, quelques éléments intéressants « au plus près du terrain » sur ce conflit :

<p>La revue Militaire est un mensuel rédigé par l'Etat-major français (2° bureau) sur les armées étrangères : on peut y trouver plusieurs comptes rendus traitant de ce sujet : dont « le combat de l'infanterie dans la guerre russo-japonaise (observations et souvenirs personnels d'un commandant de compagnie Russe), dont les thèmes abordés sont : L'infanterie dans la zone des feux, un parallèle entre les 2 artilleries Russes et Japonaises, le combat de nuit, la psychologie du combat</p>	
<p>Dans la même revue n°938 de janvier 1906 : un rapport américain d'une commission chargée d'étudier les méthodes d'éducation physiques à West Point et à l'école navale d'Annapolis : Extrait :</p>	
<p>La pratique régulière des exercices physiques pendant les quatre années de séjour à l'école fera naître chez les élèves des habitudes durables d'entraînement individuel.</p> <p>En ce qui concerne le « Jiu-Jitsu », la commission estime qu'il n'a pas grande valeur comme moyen de développement physique, mais que son étude permet d'acquérir un certain degré de confiance en soi. Elle recommande qu'il soit introduit dans l'instruction concurremment avec la boxe et la lutte.</p> <p>Le rapport se termine par les considérations suivantes sur l'emploi et l'escrime du sabre.</p> <p>« Le développement de la puissance du fusil et du canon à tir rapide a conduit les Japonais et les Russes à faire un grand nombre d'attaques de nuit pour éviter des pertes d'hommes trop considérables. Ces combats n'ont pas été des surprises exécutées avec de petits détache-</p>	<p>ments, mais des mouvements de divisions et de corps d'armée tout entiers. Le résultat en a été l'emploi fréquent de la baïonnette par les hommes et du sabre par les officiers. Ces deux armes ont vu ainsi leur importance accrue. Les pertes qu'elles ont causées ne seront, sans doute, jamais exactement connues, mais les rapports officiels ont déjà suffisamment établi que le sabre a été efficacement employé, surtout dans les attaques de nuit. Le sabre des officiers doit donc être une arme de combat et pas seulement un insigne de service. »</p> <p>La commission recommande que l'escrime du sabre soit enseignée pendant les quatre années d'études dans les deux écoles et qu'elle soit pratiquée avec des armes se rapprochant autant que possible par la forme et le poids du sabre qui sera adopté dans l'armée. Elle demande, en outre, qu'il soit établi un manuel d'escrime du sabre et que l'exercice de cette arme devienne obligatoire pour tous les officiers et hommes de troupe munis de cette arme.</p>

L'attrait pour les choses du Japon ; la victoire de cette nation face à l'ogre Russe lors du conflit Russo-Japonais (08/02/1904- 05/09/1905) ; Le développement des activités physiques ; le socle des sports de combats traditionnels ; donnent au Jui-Jitsu ses premières lettres de noblesse en France.

Le faible pouvant remporter le combat face au plus fort, le « jui-justice » rééquilibrerait alors les forces en présence, en tout bien tout honneur.



Par la pratique, il en résulte que l'esprit de l'homme et son corps physique se renforcent mutuellement, au bénéfice du soi et de cette nouvelle discipline martiale. Durant cette époque industrielle effervescente, la technique est essentielle et apparaît alors comme l'un des moteurs du progrès humain gage de modernité et d'efficacité, de fierté individuelle et/ou collective, ou encore d'instinct patriotique !

Mais l'attendu d'un résultat optimal et immédiat avant toute chose, occulte de nombreuses valeurs précieuses appartenant à ces arts de combats.....

à chercher, à découvrir et à méditer !!!

L'article ci-après (1908) annonce le déclin progressif de cette discipline

La Vie au Grand Air

Pourquoi le Jiu-Jitsu n'a pas réussi

Paris n'est déjà déseintéressé du Jiu-Jitsu. Le Jiu-Jitsu et la police. L'incident Kô-Nié aux Folies-Bergère. Le Jiu-Jitsu a été mal présenté au public. On n'en a pas fait ressortir l'utilité exacte.

Le jiu-jitsu ne se sera pas relevé, à Paris, de la défaite d'Higashi.

Avec la spontanéité qui lui est coutumière, Paris s'est déseintéressé du jour au lendemain de ce genre de lutte, que les Japonais ont importé à Londres et aux Etats-Unis avant d'essayer de l'acclimater en France.

La tentative n'est pas nouvelle ; elle remonte à trois ans. A cette époque, tant et un de ses combats se déroula sur une scène parisienne, où il obtint un succès de curiosité.

L'« affaire », en effet, n'avait pas été lancée, et le public s'en était tenu aux communiés officiels de l'imprésario, le « jiu-jitsu » ne fit que traverser Paris, s'y arrêta à peine et passa, sans même, complètement inaperçu.

Depuis cette époque, les choses changèrent. Des groupements financiers se formèrent pour venir à Paris, une école japonaise de « jiu-jitsu » à la fin de laquelle fut placé M. Bignier, directeur d'un gymnase athlétique, rue Beaubeury, qui, après avoir reçu à Londres quelques leçons de Yukio-Tani, un sportif très japonais et devenu Kô-Nié, avec un trait d'union qui n'a d'ailleurs rien de japonais.

Le Jiu-Jitsu. Une organisation assez adroite mit en relief le jiu-jitsu et la sensation définitive vint du préfet de police. M. Leprieux pensa qu'avec le jiu-jitsu le problème de la sécurité des rues notamment insurmontables était désormais résolu. Il introduisit officiellement le petit truc des japonais dans l'administration dont il dirige les faits et gestes et fit faire par Kô-Nié l'éducation de ses agents.

Or trois ou quatre jours après, ce même préfet, à la suite d'incidents qui s'étaient produits sur la scène des Folies-Bergère et chez Bostack (avait discrètement les directeurs du music-hall à regard de leur programme les matches de jiu-jitsu, libérés aux de les remplacer par de simples démonstrations d'un caractère plus platonique. Ce genre de spectacle devenait insignifiant. L'éducation sportive de Français est aujourd'hui suffisamment développée pour qu'il s'intéresse à un spectacle sportif qui ne se traduit pas par un résultat, c'est-à-dire la victoire de l'un des adversaires en présence.

La décision préfectorale fut un coup porté au jiu-jitsu.

Aujourd'hui qu'est complètement calmée la boue des premiers jours on peut examiner l'entrée du jiu-jitsu dans nos mœurs sportives avec un peu plus de sang-froid. Car, au début, il y a des gens, et non des milliers, devant qui il n'aurait pas fallu faire de réserves sur l'efficacité de la méthode japonaise. On s'en serait fait d'irréconciliables ennemis.

L'incident de Kô-Nié aux Folies-Bergère trompa l'enthousiasme de ceux de qui l'admiration pour le jiu-jitsu s'admettait pas de restrictions. Cet incident, la presse quotidienne l'a rapporté à son honneur. Il est très simple. Le directeur de l'école japonaise de jiu-jitsu faisait chaque soir sur la scène des Folies-Bergère une démonstration de la méthode, puis demandait à un homme respectable, un amateur désirait matcher contre lui. Cet amateur était régulièrement tombé par Kô-Nié, après une succession de passes réussies.

Un beau soir, un petit jeune homme escalada la scène ; c'était l'amatour étranger. Le speaker lui fit observer qu'il lui était interdit de trapper des poings et des pieds, de cracher les yeux de son adversaire, de lui serrer les doigts, etc.

Il ne lui restait pas grand-chose pour se défendre, à ce garçon. Mais même il accepta et il répondit simplement : « Bien monsieur ». Et la rencontre commença. L'amatour eut à se couvrir de tête, ce se débarrassa de Kô-Nié en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

C'était la fin du « jiu-jitsu ».

Il faut dire, d'ailleurs, que cette soirée devait être celle des déceptions.

Pendant que se déroulaient les incidents des Folies, le match Yukio-Tani-Higashi, autour duquel on avait fait un tapage énorme, se terminait de la façon la plus banale et la moins

japonaise du monde : Higashi, assis par le côté le plus sensible de son individu, en ressentait une douleur telle qu'il était obligé d'abandonner le tapis pour se lit d'hôpital au dispensaire Henri de Rothschild. Pour toucher un homme en lui attachant ce qu'il ne demandait qu'à présentement conserver, il n'est pas besoin de venir du Japon. C'est la réflexion logique que se fit le public désabusé.

Le grand tort que l'on a eu à notre avis, c'est de vouloir aller trop vite et trop loin pour acclimater le jiu-jitsu.

Le jour où l'on a dit : « Avec le jiu-jitsu tout homme peut triompher d'un adversaire beaucoup plus fort que lui » on a induit en erreur les gens qui pouvaient s'intéresser à cette méthode de combat. L'accident des Folies-Bergère a prouvé la fausseté de cette théorie, considérée sous son côté le plus absolu.

Le Jiu-Jitsu. Les démonstrations qui en ont été faites semblent mal préparées pour fasciner l'imagination du public. Dans tous les matches où un jiu-jitiste — Kô-Nié par exemple — s'est rencontré avec un amateur ou un professionnel de la lutte, le propagateur de la méthode japonaise avait droit à toutes les prises qui mettent un homme hors de combat ; l'autre avait tout jutsu à sa disposition les ressources qu'offre la lutte française, notamment insignifiantes, parce qu'elles tendent à plaquer un homme sur les deux épaules, position que les japonais prennent volontiers d'eux-mêmes, puisque'ils y trouvent souvent un avantage.

Et se contentant de souligner simplement les ressources très réelles que, dans certains cas, peut offrir le jiu-jitsu, on lui aurait fait plus de bien qu'en exagérant les avantages qu'il nous permet d'en retirer.

Il y a deux catégories d'hommes : ceux qui, par une pratique des sports athlétiques épicéux, ont une notion plus ou moins développée du combat ; et ceux qui ignorent l'« art » du sport.

Les premiers savent que la première chose que l'on doit chercher lorsqu'on se bat c'est de ne pas se laisser approcher et de toujours tenir son adversaire à distance. Les armes naturelles pour en arriver là sont les poings et les pieds.

Les inexactes de la bataille se laissent prendre au corps à corps, et c'est dans cette circonstance et surtout pour eux que peut intervenir utilement le jiu-jitsu.

La Vie au Grand Air a démonté, dernièrement, par une série de documents photographiques, quel était séparé notre lutte de jiu-jitsu, dont le principe fondamentalement repose sur la souffrance que provoque la prise à faux d'un membre. C'est toute une science à acquiescer. Il nous regrettable que la rencontre d'Higashi et de Yukio-Tani se soit si mal terminée, car elle fut, au début, sportivement fort jolies et les spectacles de ces corps enchevêtrés, tenus par les jambes et par les bras, coulant d'un bout à l'autre du ring, ne manquaient pas de caractère et méritaient d'être vus, non pas au moins, même par ceux que la lutte n'attire pas spécialement.

Georges Le Roy.



Yukio-Tani, professeur à l'école japonaise de Jiu-Jitsu de Londres, qui a vaincu, chez Bostack, son concurrent Higashi dans une rencontre qui a fait scandale à Paris.

voilà

Ré-Nié : La fin d'un règne ou la faillite du jiu-jitsu

Ré-Nié termine sa carrière de jujitsu en décembre 1908, après avoir été vaincu par le Russe Ivan Paddoubny. Adversaire de taille et de poids, Paddoubny détient un palmarès éloquent :
C'est l'un des lutteurs professionnels les plus célèbres du monde, avec 4 titres mondiaux dans cette discipline (la lutte gréco-romaine) de 1905 à 1908.
On dit de lui qu'il n'a jamais perdu une seule compétition en quarante années de pratique.



Le 02/01/1909

La Vie au Grand Air

Le Match Padoubny-Régnier

Ce soir sera donné au Bowling-Palace un combat qui mettra aux prises Padoubny en lutte libre contre Régnier, en jiu-jitsu

Ce samedi soir aura lieu à Paris, un combat d'un intérêt sportif considérable. Le colosse Padoubny, masse effroyable de muscles, d'os, de chair, va rencontrer notre compatriote Régnier, qui aura une infériorité de poids d'environ cent quarante livres!! Quant aux différences de musculatures elles sont aussi énormes!...

Ajoutons que ce combat aura lieu le torse nu. Régnier renonce, sur l'exigence *sine qua non* de Padoubny à l'avantage extrêmement grand que lui vaudrait le port d'une veste quelconque par son adversaire. Comme dans la rue on est généralement habillé, les jiu-jitsmen ne s'entraînent qu'avec une sorte de veste. Renoncer à cette veste c'est abandonner un grand nombre de prises excellentes...

Les pronostics sont malaisés. A mon avis, si Régnier est bien en forme et si Padoubny ignore absolument le jiu jitsu, ainsi qu'on le dit, la victoire est acquise d'avance à Régnier.

Entre un jiu-jitsman et un lutteur ordinaire, celui-là doit s'assurer le succès, mais avec un athlète tel que Padoubny que fera Régnier?

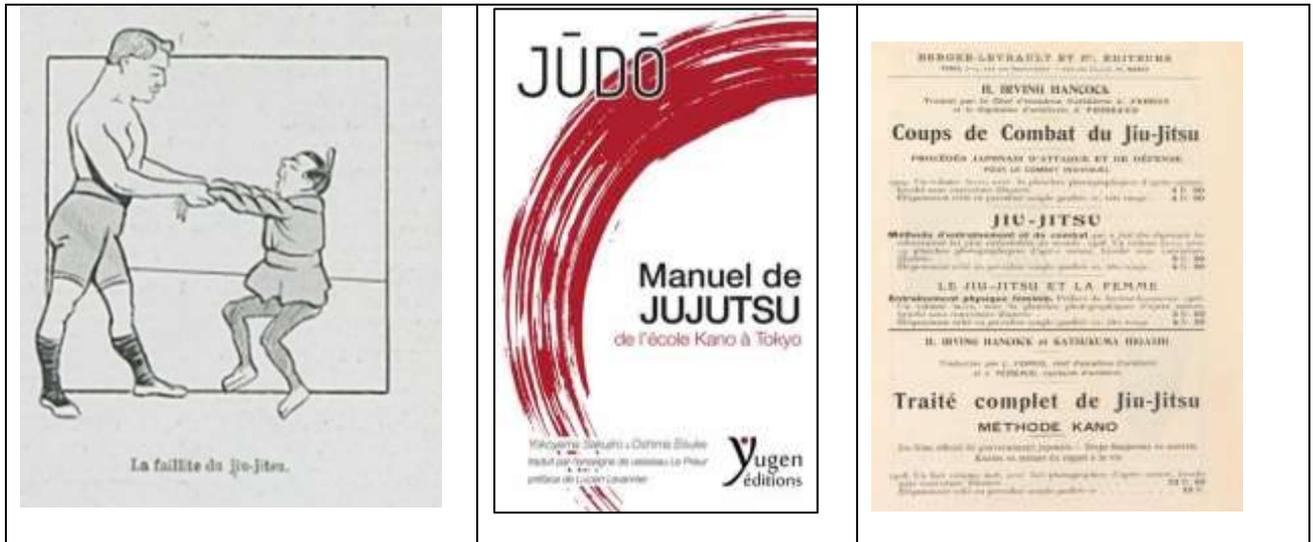
Je sais bien que le colosse russe aura le droit d'employer la lutte libre, mais il faut avouer que le jiu-jitsman a plus d'atouts dans son jeu que le lutteur. Il est vrai que celui-ci possède un avantage incontestable, celui des cent-quarante livres de plus que Régnier. Enfin, il sera curieux de voir aux prises ce soir, ces deux athlètes : qui triomphera? Je le répète encore une fois : je l'ignore. J.J.-R.

Padoubny.
Le champion du monde de lutte Gréco-Romaine, qui rencontrera ce soir Régnier, champion français du jiu-jitsu.

Régnier et son fils.
Malgré un énorme écart de poids, Régnier tentera ce soir en jiu-jitsu de battre Padoubny qui aura à sa disposition les coups de lutte libre.

3.5.) Autre français initié aux Judo

Si le Kodokan a été fondé en 1882, il semble que très peu de français (militaires ou non) aient été initiés aux arts martiaux japonais durant cette période. On trouve cependant bien plus tard en 1908 au Japon, la trace de [l'enseigne de vaisseau Le Prieur](#), le premier élève français formé au Judo Kodokan. Envoyé au Japon par le Ministère de la Marine Nationale en 1903, cet homme, passionné de sports de combat, étudie pendant plus de deux ans toutes les techniques de défense. Il pratique d'abord le Ju-Jitsu dans des petites salles où il est le seul étranger. Peu après, il est initié au Judo par J. Kano et S. Yokoyama. Il s'entraîne au Kodokan et apprend la langue japonaise. Sa thèse de fin d'études est consacrée à la traduction d'un livre sur le Judo, livre remarquable et aujourd'hui introuvable.



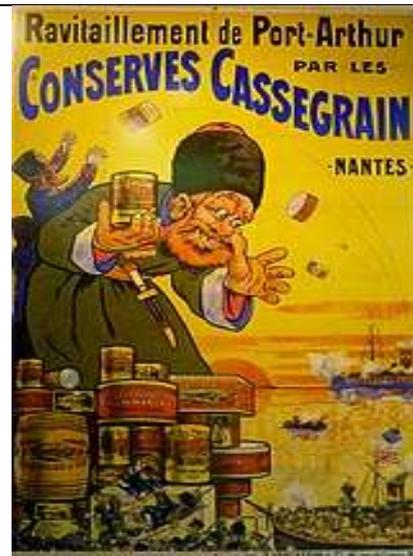
A son retour en France, Le Prieur abandonne le Judo faute de partenaire judoka. Ré-Nié est oublié. Un dernier amateur, le professeur Gasquet, tente d'enseigner une méthode sérieuse. Il doit renoncer . Conséquence : pendant plus de 10 ans les défenses orientales n'ont pas d'animateur. Il faut attendre 1924 pour assister à une nouvelle tentative d'implantation du Judo en France, avec l'arrivée de K. Ishiguro, 5ème Dan du Kodokan. Il vient rejoindre dans la capitale H. Aida qui enseigne depuis peu le Ju-Jitsu au Sporting-Club. K. Ishiguro installe un petit dojo de 10 m² près de l'Observatoire et s'entraîne avec ses amis japonais. Il reste en Europe plus de 10 ans, formant quelques élèves français, sans réussir à implanter sérieusement un sport dans lequel il ne cherche que des satisfactions matérielles.

HUMOUR DE FAIM

Pour terminer ce périple sans poids ni aucune mesure :

*Même au beurre noir, si les épinards « Bon duel », avaient été expédiés à la place des petits pois « Casse grains » (exportés en 1904-1905 à l'armée Russe sur le champ de bataille), cela n'aurait certainement pas beaucoup changé le cour de l'histoire !
....ni pour ce dernier match entre PADOUBNY et RENIE où en définitive, les carottes étaient déjà cuites !*

*(Bonduelle entreprise française créée en 1853
(Cassegrain entreprise française créée en 1856)*



EPILOGUE

C'est une première fenêtre qui se referme sur les arts de combats, avec le Jui-Jutsu, première discipline japonaise importée en Europe puis en France. Délaissé par le public, il s'efface peu à peu des sphères publiques et privées, sachant que d'autres évènements vont venir préoccuper les français et ternir leur vie quotidienne (La guerre 1914-1918, et la crise de 1929).

Ce n'est qu'au début des années 1930, que quelques élèves de Jigoro Kano commencent à enseigner le judo à Paris, de façon confidentielle et à un public limité. Le Maître lui-même (qui parle anglais, allemand et français) se déplacera plusieurs fois dans la capitale.

C'est à Paris et en 1934 que les choses bougent avec la rencontre décisive entre un brillant physicien juif ukrainien (Moshe Feldenkrais) établi en France et Jigoro Kano en voyage en Europe. Feldenkrais sera le vecteur décisif de la diffusion du judo, en tant que discipline désormais émancipée du jiu-jitsu, auprès de l'élite intellectuelle et universitaire française où il a beaucoup de connaissances. Le Japonais Kawaishi (4°dan), formé au Kodokan arrivera à Paris en 1935 et prendra en mains le développement technique. D'autres éminents professeurs Japonais participeront à cette tâche et l'un de ces maîtres : Minoru Mochizuki initiera l'un de ses élèves : Jim Alcheik, au Kendo dans les années 1950

Sources à consulter

[Les pratiques martiales japonaises en France | Cairn.info](#)